

GEORGES CAIN

Le long

des

Rues

PRIX :

5 francs

LIBRAIRIE

ERNEST

FLAMMARION

GEORGES CAIN

Le long des Rues

132 Illustrations et Plans

...gaud delin.

Published according to Act of Parliament April, 1749.

N. Parr Sculp.

A General View of the CITY of PARIS
Taken from an Eminence in the Village of Chaillot.

Vue générale de la VILLE de PARIS
Prise de la hauteur du Village de Chaillot.

London, Printed for H. Overton Without Newgate, R. Sayer, Map & Printseller facing Fetter Lane Fleetstreet & J. Boydell Engraver at the Unicorn the Corner of Queen Street Cheapside

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

Le long des Rues

Il a été tiré de cet ouvrage,
quarante exemplaires
sur papier des Manufactures Impériales du Japon,
tous numérotés et parafés par l'Éditeur.

DU MÊME AUTEUR

Promenades dans Paris. — 1 vol. in-16 jésus, avec 125 illustrations et plans d'après les documents fournis par l'auteur. (Quatorzième mille.) Prix. . . . . 5 »

(Ouvrage couronné par l'Académie française.)
Prix Berger, 1907.

Nouvelles Promenades dans Paris. — 1 vol. in-16 jésus, avec 135 illustrations et 20 plans anciens et modernes. (Dixième mille.) Prix. . . . . 5 »

A Travers Paris. — 1 vol. in-16 jésus, avec 148 illustrations et 16 plans anciens et modernes. (Huitième mille.) Prix. . 5 »

Coins de Paris. — 1 vol. in-16 jésus, avec 100 illustrations documentaires. (Huitième mille.) Prix . . . . 5 »

Les Théâtres de Paris. — (Le boulevard du Crime. Les théâtres du Boulevard), avec 376 reproductions de documents anciens. 1 vol. in-16 gr. jésus. (Fasquelle, éditeur.) Prix. . 5 »

Les Pierres de Paris. — 1 vol. in-16 jésus, avec 133 illustrations et 6 plans anciens et modernes. (Sixième mille.) Prix . . . 5 »

Les Environs de Paris. — 1 vol. in-16 jésus, avec 123 illustrations et 3 plans anciens. (Cinquième mille.) Prix. . . . . . . 5 »

GEORGES CAIN
Conservateur du Musée Carnavalet et des Collections historiques
de la Ville de Paris.

Le long des Rues

Ouvrage orné de 124 illustrations et de plans anciens et modernes.

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

A mon ami

JULES CLARETIE

En témoignage de ma profonde affection.

Georges CAIN.

Avril 1912.

Le long des Rues

L'HOTEL DE M. DE FERSEN

Tous les flâneurs connaissent la longue muraille qui — au n° 17 — longe l'entrée de l'avenue Matignon, à quelques mètres des Champs-Elysées. L'hiver, à travers les branches dégarnies de feuillage, on peut, de la rue, apercevoir les parties hautes d'une délicieuse façade d'hôtel Louis XVI; des bas-reliefs, des frontons, des guirlandes de fleurs sculptées encadrent les fenêtres... Cette jolie demeure, épave d'un siècle d'art, séduit et intrigue... Combien la curiosité des Parisiennes sera plus aiguë, lorsqu'elles sauront qu'ici même demeurait en 1791 le bel Axel de Fersen, le chevalier servant de Marie-Antoinette, le plus brave, le plus dévoué de ses serviteurs, le Fersen de Versailles et surtout de Trianon, le Fersen de la guerre d'Amérique, l'élégant mestre de camp du Royal-Suédois, pour qui la Reine terminait l'un de ses billets : « Adieu, je vous embrasse bien tendrement... » Le « séduisant Fersen » enfin qui, maquillé en cocher de fiacre, caché sous une houppelande crasseuse, jaspinant l'argot avec des collègues avinés, leur

offrant des prises de tabac dans une tabatière en carton, guettait — avec quels battements de cœur! — le 21 juin 1791, à dix heures et demie du soir, au guichet de l'Échelle, devant l'hôtel du Gaillardbois, à l'angle du Petit-Carrousel, l'évasion des Tuileries — surveillées comme une prison — de ces détenus royaux : Louis XVI, Marie-Antoinette.

L'hôtel est intact où logeait ce serviteur passionné de la monarchie agonisante... L'obligeante courtoisie de M. Hellmann, locataire actuel, veut bien nous ouvrir les portes de la maison. Ce n'est pas sans émotion que nous parcourons cette habitation rare où tout parle du passé, depuis les salons, les chambres, les boudoirs en rotonde, encore fleuris de sculptures, jusqu'aux corridors étroits, obscurs, surbaissés, qui rappellent étrangement certains coins mystérieux de Versailles... Au dehors, deux perrons de pierre conduisent à une longue allée dont les arbres mêlent leurs ramures aux branches des marronniers d'un grand parc voisin. C'est ici que M. de Fersen prépara l'évasion de cette Reine qu'il adorait et dont il sentait la dignité, la liberté, la vie même menacées chaque jour davantage par la Révolution triomphante! Et ce nid gracieux — condamné hélas! à disparaître dans peu de mois — ce décor d'opéra-comique, abrita le prologue du drame dont le dernier acte devait se dérouler le 16 octobre 1793 sur la place sanglante de la Révolution!

L'on en connait les angoissantes péripéties : se sen-



L'HÔTEL DE M. DE FERSEN.

Richard et Bourdon, phot.

tant chaque jour plus menacés dans leur liberté, le Roi et la Reine décident de se soustraire par la fuite à l'insultante surveillance organisée autour de leurs personnes (1).

En ces immenses Tuileries, que six cents sectionnaires armés entourent d'une surveillance inquiète, dans le labyrinthe des salons dorés et des corridors enfumés, au milieu d'un tohu-bohu de courtisans, de municipaux, d'officiers de la garde nationale, des gens de service, de dames d'honneur de la Reine, d'espions, d'aides de camp... dans ce palais-prison hérissé de baïonnettes, où les tout-puissants de la veille en sont réduits à guetter le départ des laquais pour combiner à voix basse leur projet libérateur, il paraissait presque impossible de se concerter, et surtout d'aboutir. Pourtant, le patient effort d'un homme énergique avait su tout préciser, tout préparer. Le plan semblait fort bien conçu et le résultat eût probablement été acquis, si une incroyable fatalité n'était venue se jeter en travers des événements, déroutant les plus sûres prévisions. Il faut bien le dire d'autre part : si M. de Fersen — car ce fut lui le metteur en œuvre de cette évasion — fut à la hauteur de sa tâche, ceux qui le secondèrent se montrèrent d'une incapacité stupéfiante et l'incroyable maladresse des personnes

(1) 600 sectionnaires entouraient le château d'une surveillance active...

Les murailles regardaient et écoutaient.

Louis Blanc. *Histoire de la Révolution française.* t. VI, pp. 316 et 317.

royales pour lesquelles il se dévouait déjoua les calculs les plus savamment élucidés.

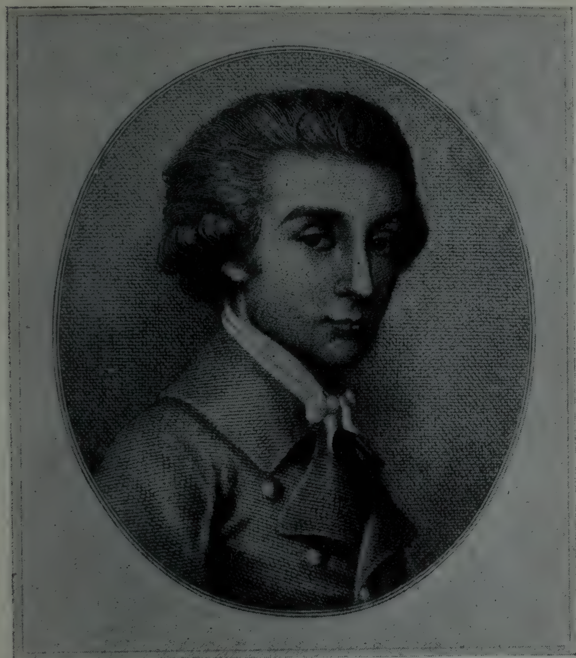
Le projet était simple : sortir des Tuileries à la faveur d'un déguisement, quitter Paris, traverser hâtivement la France, gagner la frontière la plus rapprochée. Dès le premier jour, il apparaît que ces dispositions sagement conçues sont inintelligemment exécutées. Pour passer sans éveiller l'attention, le plus simple n'eût-il pas été d'user d'une de ces berlines de voyage que leur multiplicité ne faisait pas remarquer? Or, le zèle maladroit des organisateurs s'emploie à commander une voiture dont la coupe étrangère, le faste criard ne peuvent manquer d'attirer la curiosité (1).

Une note manuscrite que le hasard, ce dieu des chercheurs, a mise entre nos mains, nous donne par le menu la description de la fameuse berline : « Ce carrosse ne ressemblait à aucune voiture française, inconvénient grave; les dimensions en étaient d'une grandeur extraordinaire, le dedans ainsi que le dehors en étaient bizarres. Ces deux pourvoyeurs malavisés (il s'agit du comte de Fersen et de l'Écossais Crawfurd, qui s'étaient chargés de diriger la construction du carrosse) y avaient fait pratiquer toutes les petites commodités de ménage et de toilette que Leurs Majestés auraient pu désirer si

(1) Bouillé avait proposé de se servir de deux petites diligences anglaises légères, commodes et fréquemment employées pour les voyages en poste. On ne s'était pas arrêté à son avis...

Paul Gaulot. *Un ami de la Reine*, p. 168.

elles avaient eu l'intention de faire un voyage d'agré-



LE COMTE AXEL DE FERSEN.

D'après une miniature peinte à Paris et appartenant aujourd'hui à Mme la comtesse Louise de Gyedenstolpe née de Fersen.

Imp. A. Salmon, Paris.

ment avec leur famille dans l'intérieur de la France... Au lieu de s'occuper uniquement de la solidité et de la

simplicité qu'il fallait recommander au carrossier dans la circonstance où l'on était, ces messieurs firent construire un immense carrosse garni de petites armoires, plus nuisibles que nécessaires. En ouvrant ces armoires, on voyait des corbeilles, des assiettes, des tasses, des cafetières, des réchauds à esprit-de-vin, du linge de table et de corps, le tout en profusion. On voyait même une bibliothèque à l'avant ; et il y avait à l'arrière des sièges à lunettes excrétoires... (1) »

Le malencontreux carrosse avait été commandé le 22 décembre 1790 par Mme la baronne de Korff — une amie de M. de Fersen — à Jean Louis (2), sellier-carros-

(1) Votre description de la berline monumentale vient à point pour corroborer le récit que me fit vingt fois « le père Roland », le marchand de tabac de la maison près du pont à Varennes, il y a de cela cinquante ans bientôt.

... Ce fut la berline qui arriva la première, c'est-à-dire avant Drouet et Guillaume, à Varennes ; elle s'engage dans la descente rapide qui conduit au pont jeté sur l'Aire et qui sépare la ville basse de la ville haute ; tout d'un coup la voiture s'arrête ; les voyageurs endormis se réveillent, il fait nuit noire ; il était une heure du matin ; personne dans la rue. A voix basse, le conducteur apprend au roi qu'un obstacle infranchissable était devant eux ; cet obstacle, c'était une voûte étroite et basse laquelle passait sous le chœur d'une église aujourd'hui démolie, l'église des Capucins, et dont il ne reste plus que le beffroi. Impossible de tourner l'obstacle, car autour de l'église ce ne sont que ruelles étroites et impraticables ; bref, la voûte pouvait bien laisser passer les légers et modestes véhicules du pays, mais elle n'était pas de taille à engouffrer le chef-d'œuvre du chevalier de Fersen et de Jean Louis.

Extrait d'une *lettre de M. Aimond, sénateur de Seine-et-Oise à M. Georges Cain*, du 2 janvier 1911.

(2) Jean Louis, âgé de 63 ans, sellier-carrossier, demeurant rue

sier, rue de la Planche, faubourg Saint-Germain, moyennant la somme de 5.944 livres. Le samedi 18 juin 1791,

de la Planche, faubourg Saint-Germain, paroisse Saint-Sulpice, dépose que le 22 décembre 1790, Mme la baronne de Korff, demeurant à l'hôtel de Mme de Parabère, quai des Quatre-Nations, entre la rue de Seine et la rue des Petits-Augustins, a envoyé chercher le déposant et lui a dit qu'elle avait une commission de faire faire une berline de voyage montée à ressorts et commode, à tenir six personnes en cas de besoin, trois derrière et trois devant... pour la Russie... qu'elle invita le déposant à lui envoyer sans délai plusieurs échantillons de la doublure pour ladite voiture afin qu'elle pût choisir ; que le surlendemain vint chez le dé-



UN COIN DE SALON A L'HÔTEL FERSEN.
Richard et Bourdon, phot.

Balthazar Sapel [1], cocher de M. le comte de Fersen, voyait avec surprise cette voiture étrange entrer dans les écuries de son maître, faubourg Saint-Honoré, à quelques mètres de la rue Matignon. La veille du départ, Fersen avait surveillé lui-même le chargement compliqué de la berline, ne négligeant aucun détail, s'occupant des bagages, des malles, des sacs, installant précieusement le linge de corps et les hardes de la Reine qu'il avait eu tant de peine à sortir chaque soir, pièce par pièce, du palais des Tuileries surveillé comme une geôle, contrôlant les passeports, s'assurant si les fugitifs, bien munis d'argent, avaient encore sous la main la monnaie nécessaire aux payements des relayages. Ce complice prévoyant avait poussé la précaution jusqu'à

posant le Monsieur que lui avait annoncé ladite dame baronne de Korff, et que le déposant a su s'appeler le comte de Fersen, lequel remit l'échantillon choisi au déposant...

Observe le déposant que le vingt-six du mois de mars la baronne de Korff a soldé au déposant ladite voiture, montant à la somme de 5.944 livres.

Bimbenet. *Fuite de Louis XVI à Varennes. Pièces justificatives*, pièce 40.

(1) Balthazar Sapel, cocher de M. le comte de Fersen, dépose que le samedi après-midi ou le dimanche matin, il a vu arriver dans l'endroit où étaient les remises et les écuries de M. le comte de Fersen, grande rue du faubourg Saint-Honoré, à peu de distance de la rue Matignon, où demeurait ledit sieur comte de Fersen, une grande voiture neuve dite berline que lui déposant a fait mettre sous l'une des remises.

Eugène Bimbenet. *Fuite de Louis XVI à Varennes. Pièces justificatives*, pièce 40.

réunir les provisions de bouche : « cinq bouteilles d'eau, une bouteille de champagne non mousseux, un morceau de bœuf à la mode et une pièce de veau froid », permettront d'éviter tout dangereux arrêt aux auberges ; on mangera « sur le pain », dans la voiture, pendant que les chevaux galoperont.

La berline attelée de quatre chevaux avait été essayée le samedi 4 juin, lourdement chargée et montée par cinq voyageurs ; on l'avait conduite de Paris à Châtillon... (1)



UNE CHEMINÉE EN L'HÔTEL FERSEN.
Richard et Bourdon, phot.

(1) La berline livrée dès les premiers jours de juin fut conduite de la rue du Bac au domicile particulier de Fersen.

Celui-ci jugea prudent de s'assurer par lui-même de la solidité de cette lourde machine... Il y attela six forts chevaux et la lança sur la route de Vincennes à toute vitesse.

Le hasard voulut qu'il fût rencontré par le duc d'Orléans qui se

Le même jour, la Reine choisissait chez Mme Eloffe deux grands sacs de taffetas gris et vert, sans doute en vue du voyage projeté ; le lendemain, la baronne de Korff s'était fait délivrer un passeport signé : Montmorin. C'est ce passeport qui servira pendant le voyage dont la dernière et sinistre étape sera l'épicerie du sieur Sauce, à Varennes !

Le lundi, 20 juin 1791, la famille royale dîne comme d'habitude à une heure et demie. A cinq heures, la Reine se rend en voiture au jardin Boutin, rue de Clichy, où elle fait goûter ses enfants. De son côté, M. de Fersen achète une chaise de poste pour Mmes Brunier et Neuville, femmes de service, qui doivent suivre le carrosse, et loue le fiacre qu'il conduira lui-même, déguisé en cocher de remise. A dix heures et demie du soir, ledit fiacre s'arrête devant une haute porte vitrée de la cour des Princes, sur le Carrousel. Mme de Tourzel, le petit Dauphin costumé en fillette (petite robe de toile et bonnet de linge) (1) et sa

promenait là avec Mme de Buffon. Le duc reconnut Fersen.

— Êtes-vous fou, mon cher comte ? lui cria-t-il. Vous jouez là un jeu à vous casser le cou.

— C'est que je ne veux pas que ma voiture rompe en route, répondit Fersen en s'arrêtant.

— Pourquoi donc est-elle si grande ? Nous enlèverait-elle tout un chœur d'opéra ?

— Non, Monseigneur, je vous le laisse.

— Adieu, bon voyage.

Paul Gaulot. *Un ami de la Reine*, p. 172.

(1) Les enfants croyaient qu'on allait jouer la comédie parce qu'ils étaient déguisés.

Louis Blanc. *Histoire de la Révolution française*, t. VI, p. 325.

sœur y grimpent hâtivement. Fersen fouette, la voiture quitte la cour encombrée du Carrousel sans éveiller l'attention... A travers les vitres d'une chambre obscure, la Reine a vu Fersen emporter ses enfants... Un peu ras-



LE PERRON DE L'HÔTEL FERSEN.

Richard et Bourdon, phot.

surée, elle rejoint alors le Roi; Marie-Antoinette regagne ses appartements. A onze heures, le Roi se retire à son tour, après avoir reçu les hommages détestés de Bailly, maire de Paris, et de Lafayette, commandant général de la garde nationale, la « bête noire » de la Reine!

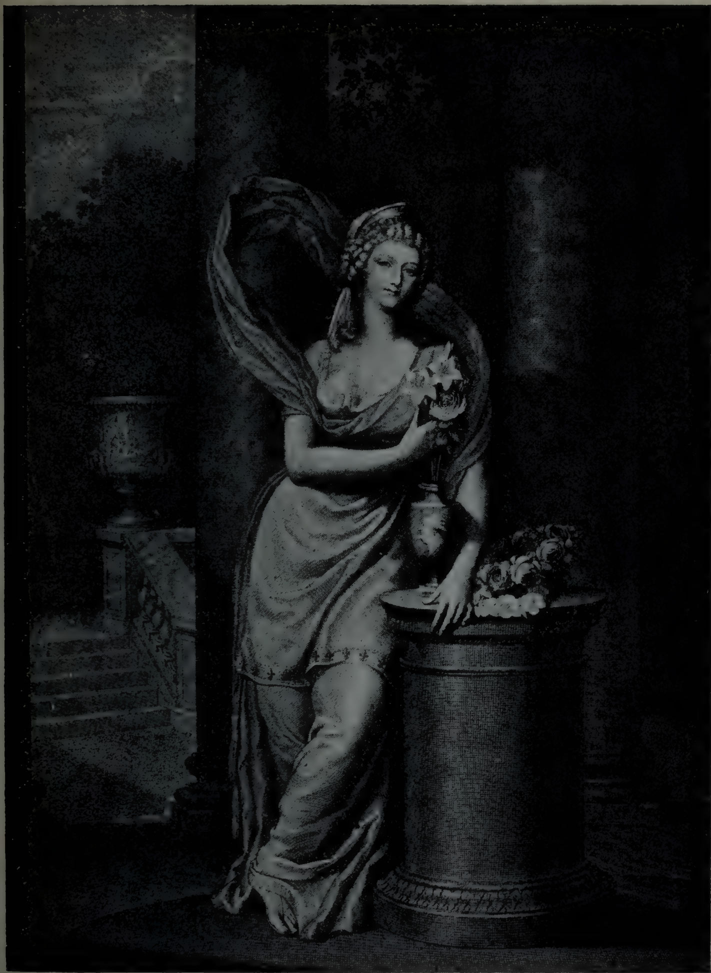
C'est l'instant du « terrible quart d'heure »! Le Roi,

trompant la surveillance de Lemoine, son valet de nuit, endosse le déguisement préparé, car le passeport le désigne « Durand, intendant de la baronne Korff ». Il traverse tranquillement les cours des Tuileries, rejoint la voiture... A ce moment, une angoisse ; la Reine se fait longuement attendre... Son retard provient de ce que ni elle ni son guide ne connaissaient le guichet de l'Échelle ! Ils ont traversé le pont Royal (1), se sont égarés rue du Bac ! La voici... enfin... on lui fait place dans la voiture où déjà dorment les enfants et Fersen prend les guides !

On suivit — très entassé — la rue Sainte-Anne, la chaussée d'Antin et l'on gagna la barrière Saint-Martin — c'est cette rotonde de pierre que l'on rencontre encore en haut du canal de La Villette. — Stupéfaction ! La berline n'était pas au rendez-vous... Enfin Fersen finit par la découvrir un peu plus haut, cachée dans un coin d'ombre. Abandonnant au bord du fossé le fiacre

(1) On sait que M. le comte de Fersen, colonel au service de France dans le régiment de Royal-Suédois, fut particulièrement chargé de pourvoir à plusieurs objets très importants et indispensables à l'accomplissement du départ. Il avait été aussi chargé de faire construire la berline de voyage... Il l'avait aussi été de se pourvoir des chevaux qui devaient mener jusqu'à Bondi et qu'il conduirait lui-même. De plus, il s'était chargé de se procurer un carrosse de place (autrement dit un fiacre) tout attelé dont il serait le cocher ; lequel fiacre devait recevoir la famille royale au sortir du château. Son rendez-vous était sur la place du Carrousel, au coin de la rue Saint-Nicaise.

Comte DE VALORI. *Pièces historiques du voyage entrepris par S. M. Louis XVI, le 15 juin 1791* (1815), p. 18.



LA REINE MARIE-ANTOINETTE.

Gravure d'Alexandre Tardieu, d'après Dumont, miniaturiste.

et les chevaux de louage, il se hisse sur le siège entre deux gardes du corps, le postillon pique des deux, la



LE JARDIN DE L'HÔTEL FERSEN.

Richard et Bourdon, phot.

voiture part à fond de train sur la route de Châlons. Les premières lueurs du jour commençaient à poindre.

En moins d'une demi-heure, l'énorme berline, chargée d'une montagne de malles et de paquets, atteignit le relais de Bondy. Fersen prit alors congé de ceux qu'il croyait avoir sauvés... Il comptait gagner par la traverse la route de la Belgique et dans deux jours retrouver les fugitifs à Montmédy. On sait le reste : les imprudences, les maladresses, les retards s'ajoutant aux retards, les sottises accumulées, la trahison, l'arrestation finale...

Et je songe à tout ce drame en parcourant le charmant hôtel où Fersen, avec tant de dévouement, prépara l'évasion qui devait si lamentablement avorter.

Je me le figure rentrant des Tuileries, assurant lui-même les volets intérieurs, s'enfermant sous triples verrous et vidant ses poches pleines de papiers, d'argent, de cartes, de « sceaux » et aussi de ce linge de femme que Marie-Antoinette lui confiait secrètement en vue du voyage. Comme il dut ranger avec amour — après les avoir longuement respirés — ces tissus de batiste, de linon et de soie tout embaumés de l'odeur de la femme aimée... Je le vois encore, le beau Suédois, penché sur cette table, interrogeant les cartes routières, pointant les relais, notant les arrêts, chronométrant les distances, arpentant fiévreusement cette étroite allée de plus de soixante mètres de longueur, méditant son projet, songeant que de sa décision, de son dévouement dépendait le sort d'une femme... d'une Reine... pour laquelle tremblait sa bravoure inquiète !

Dans cette glace encadrée de boiseries, il m'apparaît,

mince et svelte dans son élégant uniforme, s'apprêtant à partir pour quelque intime soirée de Trianon ou des Tuileries. Il est splendidement beau, il a, dans le regard, la flamme orgueilleuse de ceux qui se savent attendus... Puis ma pensée s'envole, là-bas, très loin, dans une petite rue sombre de Stockholm, où un soir d'émeute, dix-neuf ans plus tard — le 20 juin 1810 — le comte de Fersen, assailli par la populace furieuse, est entraîné... assommé... Et lorsque son cadavre fut enfin ramassé dans la boue, l'on s'aperçut avec effroi qu'un doigt manquait à sa longue main exsangue, ce doigt où brillait un anneau d'or que Marie-Antoinette avait porté.

LES EAUX DE PASSY

D'ici quelques semaines tout Parisien qui se respecte prendra son vol vers la mer, la montagne ou les eaux. Vichy, la Bourboule, le Mont-Dore, Plombières, Bagnères-de-Luchon vont recevoir leur annuel contingent de clients, et les stations à la buvette, à la douche, à l'inhalation, alterneront avec les stations à la salle de baccara et aux petits chevaux.

Il n'en allait pas de même autrefois. Nos bons aïeux trouvaient aux portes de Paris les sources régénératrices qui remettaient d'aplomb leur santé chancelante. Or, l'implacable décret de la Providence qui condamne — hélas! — nos grands parcs à disparaître chaque jour vient, sous forme de mise en vente, de frapper à mort une station d'eau célèbre au XVIIIe siècle — 32, quai de Passy. Les médecins de jadis n'avaient pas encore inventé la villégiature forcée; c'était toute une affaire que d'aller « prendre les eaux » et nous n'avons qu'à ouvrir les lettres de Mme de Sévigné pour être édifiés

sur l'appareil compliqué qu'entraînait une saison thermale.

En mai 1676, la marquise adresse à M[me] de Grignan cette lettre encore actuelle : « J'ai donc pris les eaux ce matin, ma très chère : Ah! qu'elles sont mauvaises!... On va à six heures à la fontaine : tout le monde s'y trouve, on boit et l'on fait une fort vilaine mine; car imaginez-vous qu'elles sont bouillantes et d'un goût de salpêtre fort désagréable. On tourne, on va, on vient, on se promène, on tend la main, on rend ses eaux, on parle confidemment de la manière dont on les rend : il n'est question que de cela jusqu'à midi ».

Tout ce charmant papotage pouvait s'appliquer à la station thermale de Passy, signalée dès 1657 en une thèse soutenue à Paris par Pierre Cressé (1), et consacrée officiellement en 1720 par une délégation de la Faculté de médecine : « Aujourd'hui samedi 3 février, à

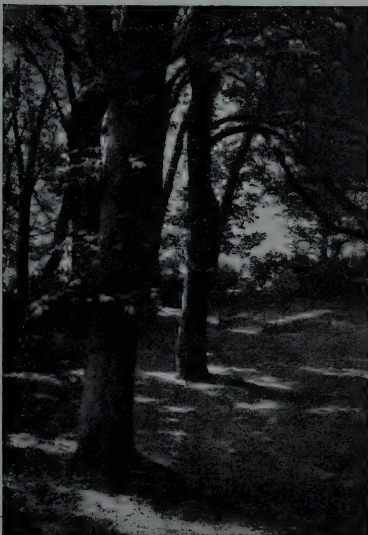
(1) Pierre Cressé y déclare que ces eaux peuvent remplacer celles de Forges.

Moulin de Marguery, médecin de la Faculté de Paris, écrit en 1723 dans un *Traité des eaux minérales nouvellement découvertes au village de Passy :* « La colline de Passy a produit en différents temps deux eaux minérales qu'on peut appeler les deux sœurs.

« Dans les premières années, la première source n'était qu'un puits; elle ne servait qu'à faire de la tuile. Ensuite elle eut quelque réputation. Puis un voisin creusa un puits dans son jardin en 1719 et on y découvrit une nouvelle source bien plus riche que la première. »

D[r] Paul Raymond. *Les origines de Passy et d'Auteuil*, dans le *Bulletin de la Société historique d'Auteuil et de Passy*, t. I, p. 52.

dix heures du matin, après la messe, les hommes très distingués qui avaient été délégués par la Faculté pour examiner les eaux de Passy ont rapporté que ces eaux sont vraiment minérales, qu'elles proviennent de trois sources, dont l'une contient du fer, l'autre du vitriol et la troisième du soufre ». — Ces eaux occupaient une partie du coteau reliant à la Seine le village de Passy — à quelques mètres de l'endroit où de nos jours s'élève le pont de Passy.



UN COIN DU PARC.
P. Vouillemont, phot.

L'une des sources coulait dans le jardin même de l'abbé Le Ragois, ex-aumônier de Mme de Maintenon, précepteur du duc du Maine. La source de l'abbé Le Ragois eut une vogue énorme. Le Tout-Paris du XVIIIe siècle éprouvait le besoin de venir se fortifier à ses ondes bienfaisantes, et l'abbé Le Ragois, fort habile homme, ne manqua pas

d'en tirer profit. Toute une installation thermale s'organise; partout on débite aux clients l'eau ferrugineuse... l'eau rouge... L'abbé Le Ragois, jusqu'en 1725, sa nièce, Claudine Gigot de Pouilly, jusqu'en 1736, puis les sieurs Belamy et Le Veillard exploitent l'établissement. Belamy fait mieux, il multiplie les divertissements, fait fleurir des parterres de roses, édifie une vaste maison avec salons de conversation et de lecture, et prend encore le soin d'ajouter à cette riche construction des salles de jeu, des salles de bal et un théâtre... Enfin, une table d'hôte somptueuse rassemble deux fois par jour autour d'un copieux menu les clients élégants, et lorsque nous aurons ajouté que cette table d'hôte était « gratuite pour MM. les médecins », chacun comprendra la vogue des eaux minérales de Passy. En 1724, Carlet fait jouer un opéra-comique intitulé : *les Eaux de Passy;* on les chante en 1736 dans le ballet des *Fêtes galantes* (1); en 1760, Naquet

(1) Panard et Pontau, dans le *Ballet des Fêtes galantes*, en 1736, intercalent ce couplet :

De Bourbon l'on m'écrit
Qu'une jeune malade,
Après avoir sans fruit
Sablé mainte rasade,
Par le secours de Cupidon
Avait trouvé sa guérison.
Ceci n'est point une merveille
Et zon, zon, zon,
A Passy, ce dit-on
On voit chose pareille.

Léopold MARS. *Les amusements des eaux de Passy. Bulletin de la Société historique d'Auteuil et de Passy*, t. I, p. 236.

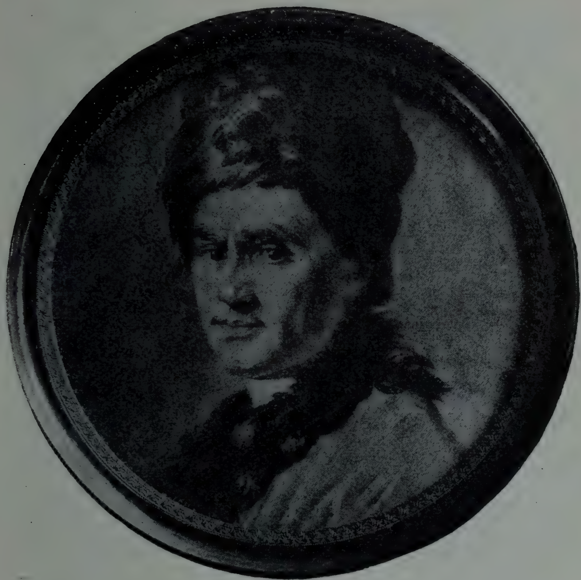


LE VIEUX PERRON.

Cliché de l'*Illustration*.

fait représenter *l'Heureuse Méprise ou les Eaux de Passy*.

Mme de Tencin, au sortir de la Bastille, vient y rétablir sa santé délabrée (1); enfin, dans ses *Confessions*, Jean-



JEAN-JACQUES ROUSSEAU.
D'après une sépia du Musée Carnavalet.

Jacques Rousseau écrit qu'il fut un des clients de la station thermale : « Pour me tirer de l'urbaine cohue, je me

(1) Mme de Tencin, l'amie de d'Alembert, arrêtée le 10 août 1726 et mise à la Bastille à la suite du suicide de La Fresnaye, qui avait eu lieu chez elle, aussitôt sa sortie de prison, se rendit aux eaux

rendis à la fin, et fus passer à Passy huit ou dix jours (1). »

Enfin, de 1777 à 1785, on vit souvent passer dans les allées ombreuses le bonhomme Franklin, la tête couverte d'un bonnet de fourrure, un bâton blanc à la main, qui venait absorber son verre d'eau ferrugineuse.



Délaissées durant la Révo- de Passy. Mathieu Marais, dans ses *Mémoires*, à la date du 12 juillet 1726, dit d'elle :

« La chanoinesse est à Passy où elle prend des eaux et est assez mal. La voilà innocente et elle va mourir ! »

Elle ne mourut pas, grâce sans doute aux eaux de Passy et vécut encore vingt-trois ans.

Léopold Mars. *Les amusements des eaux de Passy.*

(1) Le matin, en me promenant et prenant les eaux, je fis quelques manières de vers très à la hâte, et j'y adaptai des chants qui me vinrent. Je barbouillai le tout dans une espèce de salon voûté qui était au haut du jardin... Les trois morceaux que

lution, les eaux de Passy eurent un regain de vogue sous le Directoire et le Consulat ; cela dura jusqu'en 1803.

De nouveaux propriétaires succèdent alors aux exploiteurs des sources de jadis (1).

M. Delessert établit sur ces vastes terrains une



LE PERRON DU PARC. P. Vouillemont, phot.

j'avais esquissés étaient le premier monologue : *J'ai perdu mon serviteur ; l'air du Devin ; l'Amour croît s'il s'inquiète ; et le dernier duo : A jamais Colin, je t'engage...* (Le Devin du Village.)

Jean-Jacques Rousseau. *Confessions*, livre VIII.

(1) L'abbé Le Ragois avait acquis en 1719 la maison des eaux minérales de M. de Lauzun, « très haut et très puissant seigneur,

importante raffinerie où, pour la première fois, fut distillé le sucre de betterave. Le 2 janvier 1812, M. Delessert reçoit — par exprès — ce billet du grand chancelier : « *Pressé, très pressé.* L'Empereur se rend à votre fabrique; je l'y précède, venez-y de suite. Chaptal. » Et Napoléon, émerveillé de cette découverte qui secondait son projet de blocus continental, détachait sa croix de la Légion d'honneur et en nouait lui-même le ruban à la boutonnière de M. Delessert, créé baron de l'Empire.

Toute la famille Delessert s'établit alors à Passy; les trois frères y ont chacun une maison, l'immense parc leur est commun.

C'est ce parc admirable, et aussi les amusantes épaves de la station thermale du XVIIIe siècle, que nous venions visiter ce matin. Un aimable Parisien, descen-

Monseigneur Antonin Nompars de Caumont, duc de Lauzun », le 6 septembre 1695.

Après l'abbé Le Ragois, sa nièce, demoiselle Gigot de Pouilly, devint propriétaire des eaux, comme légataire de son oncle, 1731.

En 1740, un M. Bellami hérita comme légataire particulier de Mlle Gigot de Pouilly des sources, après répudiation par les administrateurs de l'Hôtel-Dieu de Paris du legs desdites sources fait par la défunte à cet hôpital.

En 1752, M. Léveillard hérita de son père M. Bellami et le 9 thermidor an XI (1803) vendit l'immeuble à Mme Gautier et aux Delessert frères ; or, Mme Gautier était la « Madelon » des *Lettres sur la Botanique*, de Jean-Jacques Rousseau. Ces lettres et l'herbier qu'il avait fait à cette jeune fille sont encore en la possession des descendants de la famille Delessert.

(Renseignements fournis par les descendants de la famille Delessert.)

dant des Delessert, voulait bien nous faire les honneurs de cette propriété familiale qu'une récente ouverture de succession condamne, hélas! au morcellement.

L'ancien hôtel Delessert s'ouvre au numéro 21 de la



LE CHALET SUISSE. Cliché de l'*Illustration*.

rue Raynouard. A droite, une porte sous un toit à l'italienne, telle est la bizarre entrée de la maison. Derrière la porte se creuse l'escalier, car :

Dans ce charmant logis on entre par en haut,
Juste comme le vin entre dans les bouteilles.

Nous descendons deux étages; voici les salons de réception : devant ces salons une terrasse, des vallons verdoyants, des gazons pleins de pâquerettes, de grands arbres pleins d'oiseaux et, tout au bas, la Seine, scintillante sous le soleil... A l'horizon, les fonds mauves de Grenelle et du Gros-Caillou; à gauche d'immenses immeubles tout neufs envahissant déjà le vieux parc; de larges rues amorcées... l'invasion moderne qui s'avance... Plus loin, le pont de Passy où gronde en passant le Métro; à droite, les arbres du parc Delessert rejoignant les arbres de l'ancien parc de Mme de Lamballe.

Nous descendons les escaliers et nous parcourons ce jardin de rêve.., Que nous sommes loin du tumultueux Paris et combien notre promenade amène de rencontres imprévues ! Ce chalet alpestre tout décoré d'inscriptions, de peintures et de devises a été rapporté en 1825, pièce par pièce, « d'un frais vallon de l'Helvétie ». Rien n'y manque, ni les moulures, ni les balcons, ni les vitraux ; on y distingue même une fausse fenêtre, derrière laquelle une fausse Suissesse soulève un faux rideau... Un des Delessert s'amusa à enclaver dans sa propriété cette illustration des *Voyages en zigzag*, du bon Topffer, et, pour compléter l'illusion, en même temps que le chalet, il avait ramené des vaches suisses et une vraie laitière en costume du pays!

Plus loin, voici le labyrinthe, voici la glacière, la roseraie, les vergers, les serres... Cette maisonnette évoque la chapelle de Guillaume Tell qui se reflète,

dans les eaux bleues du lac des Quatre-Cantons, et sur le flanc d'une des terrasses, voici des vignes... les dernières vignes parisiennes !

Mais déjà le sol plus mou nous apprend que nous



SUR LE PARC. P. Vouillemont, phot.

approchons des sources... Cette longue allée, ces escaliers de pierres ouatées de mousses, encadrés d'arbres centenaires, mènent à l'entrée des caves où coulaient les eaux minérales. Nous descendons quelques douzaines de marches, voici le ruisseau rouge qui, si longtemps,

reconstitua les estomacs fatigués. Que de fantômes charmants, que de fines Parisiennes en fichus de mousseline, en claires toilettes de batiste ou de taffetas rayé, en souliers à hauts talons, évoque le doux murmure de la source qui coule toujours dans ce paysage à la Hubert Robert ; cyprès en quenouille, escaliers verdâtres, murs de briques roses !... et nous rêvons à ce que furent les « eaux de Passy » vers 1787, alors que tout un petit monde joyeux, turbulent et pimpant jouissait de cette « douceur de vivre » si passionnément prônée par ceux qui nous ont conté les prodromes de la grande tourmente révolutionnaire !

Vers 1868 fut définitivement fermé l'établissement thermal. Depuis lors les accueillants propriétaires permettaient aux malades de venir y suivre un traitement, d'ailleurs gratuit ; l'argent que l'on donnait bénévolement était attribué aux pauvres de Mme Delessert. Le hasard veut qu'un de nos compagnons de promenade fut, tout enfant, amené par sa mère à la station de Passy; ceci se passait en 1867... A lui l'honneur d'absorber la première rasade, il puise dans le ruisselet et retire son verre rempli d'un liquide jaunâtre... Il boit... fait la grimace... « Le goût n'a pas changé, l'eau sent toujours l'encre » ; et nous buvons à notre tour (1)...

(1) Les eaux ferrugineuses froides se prennent seulement à l'intérieur, à la dose de six verres tous les matins en se promenant ; et cette dose varie nécessairement suivant l'état des malades...

Elles ont plus que les autres besoin d'être *promenées;* c'est l'ex-

Remontant ensuite dans le beau parc, nous visitons le « salon voûté », vaste galerie éclairée par huit fenêtres où, jadis, la bonne société tenait ses assises. C'est le salon voûté signalé par Jean-Jacques Rousseau. *J'ai perdu mon serviteur* et *A jamais Colin t'engage*, deux des airs du *Devin de Village*, sont venus au monde dans cette longue orangerie où passe encore l'une des sources ferrugineuses, où se retrouvent, empilées contre le mur salpêtré, les jarres de terre qui jadis servaient à décanter l'eau rouge...

Je ne saurais assez dire avec quel serrement de cœur nous admirions — pour la dernière fois peut-être — ce parc antique, égaré dans le Paris moderne; ces beaux arbres dont les pousses vertes pointent déjà hors des branches noires; ces lilas qui demain seront roses de grappes fleuries ; ces vignes plantées en espalier au flanc d'une des terrasses étagées; ces pelouses, ces quinconces, toute cette végétation magnifique qui va dispa-

pression consacrée pour dire qu'après les avoir bues il faut prendre un exercice modéré.

Tarif des eaux de Passy en 1831 :

La bouteille d'un litre	Fr.	0 25
La bouteille de deux litres		0 50
La séance à la source		0 60
Par abonnement d'un mois		15 »

L'établissement est ouvert depuis 7 heures du matin jusqu'à la nuit.

Dr Chenu. *Essai sur l'action thérapeutique des eaux ferrugineuses de Passy*, p. 35 et 49.

raître sous la cognée stupide d'un barbare... Et les vers du grand Ronsard nous revenaient aux lèvres :

Ecoute, bûcheron, arreste un peu le bras,
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas ;
Ne vois-tu pas le sang lequel dégoute à force
Des nymphes qui vivoient dessous la dure escorce ?

LA COUR DES MIRACLES

Et la Maison du Père Duchesne.

Qui le croirait? La Cour des Miracles existe encore! Mais ceux-là se tromperaient fort qui penseraient y retrouver le fourmillant clapier si magnifiquement chanté par Hugo dans *Notre-Dame de Paris :* « ... ruisseau de vice, de mendicité et de vagabondage toujours débordé dans les rues de la capitale; ruche monstrueuse où rentraient le soir, avec leur butin, tous les frelons de l'ordre social; immense vestiaire où s'habillaient et se déshabillaient tous les acteurs de cette comédie éternelle que le vol, la prostitution et le meurtre jouent sur le pavé de Paris... »

Si de tels repaires « mortels aux huissiers » avaient existé au temps de Louis XI, ils s'étaient modifiés depuis; de dangereuses qu'elles furent autrefois, les « cours des Miracles » étaient simplement restées sales et crapuleuses. Leur nombre d'ailleurs avait considérablement décru. Seule, au XVIIIe siècle, survivait la Cour

des Miracles du quartier Bonne-Nouvelle; Sauval la décrit ainsi : « Un cul-de-sac puant, boueux, irrégulier, et qui n'est point pavé... Situé dans un des quartiers les plus mal bâtis, les plus sales, les plus reculés de la ville... où hommes et femmes couchaient pêle-mêle dans des logis faits de boue et de terre. » Les malfaiteurs professionnels, les escrocs, les « maupiteux », les vagabonds et les filles y « tenaient sabbat (1) ».

Devant les justes plaintes des habitants du quartier, en 1787, on conçut le projet de supprimer cette honte et de construire sur son emplacement une halle pour la vente en gros du poisson. La Révolution arrêta les travaux; dans les bâtiments inachevés furent installés des ateliers de ferronnerie. Du même coup, l'endroit perdit son nom entaché de fanatisme : la Cour des Miracles devint Cour des Forges.

Aujourd'hui, cette épave de l'ancien Paris a repris son appellation de jadis, mais l'actuelle Cour des Miracles — comprise entre la rue d'Aboukir et la rue Réaumur — n'est plus qu'une place étroite, encombrée de constructions industrielles et presque entièrement occupée par les annexes d'une imprimerie parisienne.

(1) La cour des Miracles est située rue Neuve-Saint-Sauveur, et lui en avait fait donner le nom dans le censier de l'archevêché de 1603. Ce nom est commun à tous les endroits où se retiraient autrefois les gueux; depuis l'établissement des hôpitaux, ces sortes d'asiles ne subsistent plus ou ne sont occupés que par des artisans et de pauvres familles qui n'ont point à rougir de leur infortune.
JALLIOT. *Recherches sur Paris*, t. II, p. 90.



Regnier, *del.* **LA COUR DES MIRACLES.** Lithog. de Champin.

Rien ne mériterait d'y attirer l'attention, si un tragique souvenir révolutionnaire ne s'y rattachait. Au numéro 9, une maisonnette ancienne, à peine modifiée par des ajoutés modernes, ouvre, au-dessus de deux marches de pierre encadrées de deux bornes usées, sa porte peinte en vert-bouteille, aux battants ornés de deux médaillons de bois entourés d'une grecque de fer ajouré. Une verrière formant atelier a été plantée de vive force sur la terrasse de jadis; c'est aujourd'hui la « clicherie » de l'imprimerie Waltener. Ce fut sous la Terreur la terrasse du « Père Duchesne ». Ici demeurèrent et furent arrêtés Hébert et sa femme, Marie-Marguerite Goupil, ex-religieuse défroquée de l'ordre de la Conception-Saint-Honoré (1).

(1) A partir du nº 137 du journal, l'auteur du *Père Duchesne* et son imprimeur Tremblay, rue Basse-Porte-Saint-Denis, nº 11, se brouillèrent.

Du nº 138 au nº 157, la feuille d'Hébert s'imprime *rue des Filles-Dieu, nº 8, ci-devant chez Tremblay.*

Les autres rubriques typographiques sont les suivantes :

Imprimerie de la rue Sainte-Barbe, près la porte Saint-Denis, nº 5.

Imprimerie de la rue Bourbon-Villeneuve, cour des Miracles, ci-devant rue Sainte-Barbe.

Imprimerie de la rue de l'Égalité, ci-devant Bourbon-Villeneuve, cour des Miracles.

Imprimerie de la rue Neuve-de-l'Égalité, caserne de Bonne-Nouvelle.

Imprimerie de la rue Neuve de-l'Égalité, cour des Forges-de-Bonne-Nouvelle.

Maurice Tourneux. *Bibliographie de l'Histoire de Paris*, t. II, p. 737.

Or, Hébert n'est autre que le terrible « Père Duchesne », le pamphlétaire révolutionnaire dont — trois fois par semaine — les aboyeurs et camelots parisiens hurlaient à tous les carrefours les « grandes joies » ou les « grandes colères », ces épouvantables « grandes colères » qui déchaînaient les « b... b...... de patriotes contre les j... f...... d'aristocrates !, le « Père Duchesne », enfin, qui ne cessait de réclamer, avec force jurons, dans son journal de sang, la tête de la « louve autrichienne », appelant le tranchant du rasoir national sur le cou de ce gros..... de Capet. » Le « Père Duchesne » avait ses séides; on le méprisait, mais on le craignait, ses ignominies épouvantaient, ses dénonciations faisaient trembler (1)... Aussi fut-ce une délivrance dans Paris lorsque le bruit courut que les « hirondelles de Fouquier » étaient venues mettre la main au collet de ce pourvoyeur d'échafaud « inculpé de projets liberticides » !

(1) « Sous le masque brutal et rébarbatif qu'il avait adopté, dit l'historien *des Femmes célèbres de la Révolution*, M. Tairtullier, il cachait l'extérieur le plus agréable et les manières les plus élégantes. Chez lui se réunissait une société tout épicurienne, à laquelle présidait une des femmes les plus spirituelles du temps, Marie Goupil, ex-religieuse du couvent de la Conception-Saint-Honoré, devenue sa femme. » On ne peut guère se faire une idée de la vogue qu'eut le journal du *Père-Duchesne*. Non seulement il était lu avec avidité par les classes populaires, mais encore il avait pénétré dans les boudoirs des grandes dames républicaines, et l'on vit plus d'une fois le soucieux Sieyès se dérider en lisant les *grandes colères* ou les *grandes joies* du brutal sermonneur.

Léonard Gallois. *Histoire des Journaux et des Journalistes de la Révolution française*, t. I, p. 353.

Voici les faits : le 23 ventôse an II (14 mars 1794), à quatre heures du matin, la cour des Forges (c'était, nous l'avons dit, le nom révolutionnaire de la Cour des Miracles) avait été brusquement envahie par les gendarmes du Tribunal révolutionnaire. Conformément aux ordres de Fouquier, accusateur public, le citoyen Fribourg, lieutenant de gendarmerie, avait mis en arrestation « le nommé Hébert » (1).



HÉBERT.
D'après un croquis de Gabriel appartenant au Musée Carnavalet.

Une étroite perquisition bouleversait la maisonnette; partout les scellés étaient posés, tant sur « le secrétaire en bois de placage » que sur « les deux corps de biblio-

(1) Gendarmerie nationale.
Conformément aux ordres du citoyen Fouquier, accusateur public du Tribunal révolutionnaire, le citoyen Fribourg, lieutenant de

thèque peints en acajou, et les meubles fermant à clef ». Des bandes de toile blanche, cachetées de cire rouge, avaient été tendues sur les fenêtres et les portes ; puis, ces besognes achevées, plus mort que vif, Hébert, encadré de gendarmes, avait dû franchir la Cour des Forges, au milieu des huées et des injures; on « l'emballait » en un fiacre, puis en route pour la Conciergerie, antichambre de l'échafaud !

Fini le beau temps où, dans les tribunes de l'Hôtel de Ville, Hébert était acclamé par « ses portefaix, ses lécheuses de guillotine, ses harpies, ses pétitionnaires » ; sonnée l'heure bénie où le Père Duchesne s'entendait proclamer « l'Idole du Peuple », le « Patriote par excellence ».

Aujourd'hui la foule assurait qu'Hébert, « agent de Pitt », était cause de la disette et qu'il avait payé les tricoteuses qui jadis l'applaudissaient si fort !

Cet effondrement ne fut d'ailleurs une surprise que pour les mal renseignés. Depuis quelques jours, le glas d'Hébert tintait sinistrement. Le 9 ventôse an II, le club des Cordeliers avait déclaré suspect l'hébertisme, et

gendarmerie, mettra en arrestation le citoyen Hébert, demeurant Cour des Miracles, section Bonne-Nouvelle, et le conduira sur-le-champ à la Conciergerie. Les scellés seront apposés sur ses papiers.

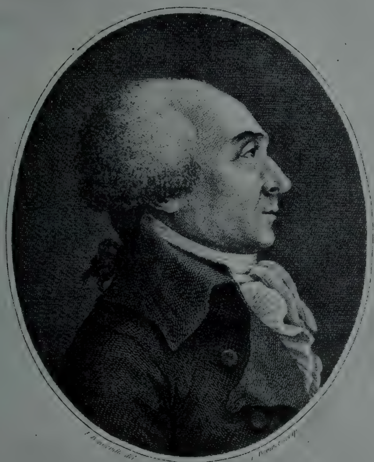
Paris, le 23 ventôse an II de la République une et indivisible.

Le chef de bataillon de la Gendarmerie près les Tribunaux,

BOTOT-DUMESNI.

Dossier Hébert. Archives de la Justice de Paix du X[me] arrondissement.

devant le tableau des Droits de l'Homme, recouvert d'un



JAQUES RÉNÉ HÉBERT.

Substitut du Proc. de la Com. de Paris,
Rédacteur du journal dit le Père Duchêne.
décapité le 4 Germinal l'an 2me

voile noir, Carrier, de cette voix sépulcrale qui avait ordonné les noyades de Nantes, avait déclaré : « J'ai été

effrayé de ce que j'ai vu... Ceux-là ne veulent pas de guillotine qui en sont dignes »... C'est par l'affreux Carrier qu'Hébert avait été dénoncé!

En même temps, Camille Desmoulins, dans le cinquième numéro du *Vieux Cordelier*, « empoignait » le Père Duchesne et cinglait férocement ce « fripon d'Hébert... ce voleur dont les directeurs de théâtre se plaignaient de la recette lorsque autrefois il distribuait des contremarques... cet écrivain de charnier, avilisseur du peuple et de la Convention, dont la feuille, qui fait les délices de Coblentz, pousse au désespoir trois millions de Français... ce scélérat qui boit le vin de Pitt en compagnie de sa Jacqueline »...

Sa Jacqueline, c'est-à-dire la malheureuse femme, l'ex-religieuse ramassée à la « Société fraternelle des deux sexes », ne tardait pas à subir le sort de son mari. Le même jour, à quatre heures du soir, les gendarmes revenaient place des Forges et la « Mère Duchesne », arrêtée à son tour, prenait le chemin de Sainte-Pélagie (1).

(1) En vertu d'un ordre du Comité de Sûreté générale, nous nous sommes transportés chez la citoyenne Hébert, afin de la mettre en arrestation et d'apposer les scellés sur ses papiers, ce que nous avons fait, et l'avons conduit aux Anglaises, rue de Lourcine, n'ayant pas de place à Sainte-Pélagie. A Paris, le 26 ventôse, l'an II de la République française une et indivisible.

HENRY, secrétaire commis. — POUPART, secrétaire commis.

Archives nationales. F. 7. 4739.



LA MAISON DU « PÈRE DUCHESNE » (ÉTAT ACTUEL).

Richárd et Bourdon, phot.

Le 1er germinal, Hébert, plus mort que vif, comparaissait devant le Tribunal. L'idée de l'expiation prochaine avait affolé le cerveau de ce misérable pourvoyeur de guillotine, dont la pire infamie s'étale sur le procès-verbal, figurant aux Archives nationales, où, pour salir plus ignoblement Marie-Antoinette, il invoquait le témoignage d'un enfant ivre, tentant de faire déshonorer une mère par son fils.

Après trois jours de débat, le Tribunal prononça la sentence de mort au milieu des applaudissements. A quatre heures de l'après-midi, la charrette conduisait le Père Duchesne à l'échafaud, et lorsque ce gredin vint « éternuer à la petite fenêtre », ce fut un quasi-cadavre que décapita le « rasoir de Sanson » (1).

Quelques jours plus tard, le 13 avril, la Mère Duchesne était à son tour condamnée. Le même public qui avait hué son mari sur le chemin du supplice vint l'insulter pareillement.

« La femme Hébert, écrit Desessart, était presque mourante au bout du trajet fatal, on fut obligé de la

(1) Le jour de l'exécution d'Hébert et de ses complices, Camille Desmoulins fut rencontré sur le Pont-Neuf par deux de ses amis. — Je sors, leur dit-il, de la mairie pour savoir si on a pris les mesures convenables, afin que le supplice de ces scélérats d'hébertistes ne soit pas troublé par le peuple. Ces coquins ont toute la canaille pour eux ; mais je leur prépare un tour de mon métier ; j'ai donné l'idée de porter au bout d'une pique les *fourneaux du Père Duchesne*.

Fantin-Désodoards. *Histoire philosophique de la Révolution de France*, t. V, p. 247.

monter à l'échafaud. » En même temps que cette triste mégère, mourait de la même mort un esprit de grâce et de charme, Lucile Duplessis, la veuve de Camille Desmoulins; mais celle-ci expira le sourire aux lèvres, radieuse à l'idée de retrouver celui qu'elle avait tant aimé.

*
* *

Il y a quelque vingt ans, avant le percement de la rue Réaumur, tout ce vieux quartier Bonne-Nouvelle avait encore gardé un cachet étrange dans le Paris moderne. Il était resté bizarre, populeux et mal famé.

Nous avons raconté dans quelles conditions avaient été édifiés le passage du Caire et les rues avoisinantes. L'inauguration eut lieu en 1798, année où Bonaparte, à la tête de l'armée d'Égypte, venait d'entrer au Caire. De là l'origine des noms donnés au passage et aux rues voisines : rue du Caire, rue d'Aboukir, rue de Damiette, rue du Nil.

Le passage affectait une sorte d'imitation ridicule des bazars orientaux : on appelait la « foire du Caire » ce dédale de petites galeries tortueuses, fréquentées par des plumassiers, des tourneurs en bois, des marchandes de chapeaux de paille, des lithographes et des lingères (1).

(1) En 1808, lorsque David d'Angers vint de sa ville natale à Paris, le logement qu'il occupa, avec un lit de sangle pour tout mobilier, était au dernier étage d'une maison du passage du Caire, bâti alors depuis dix ans.

Le passage n'est qu'une imitation assez gauche des bazars du

A l'extrémité du passage du Caire passait une sentine : la rue des Filles-Dieu. Le nom vénérable des religieuses cloîtrées à qui jadis avaient appartenu tout le quartier servait d'enseigne à une ruelle abominable, puante, à peine large de cinq mètres, bordée de maisons crasseuses, ventrues, disloquées, abritant chacune un ou deux mastroquets. Les portes ouvraient sur le pavé gras; derrière ces portes, les marches d'escaliers noirs. Et la population qui fréquentait ces bouges était à l'unisson...

La percée de la rue Réaumur a jeté bas ce repaire et balayé ces pittoresques taudis ; la place du Caire elle-même s'est modifiée, les têtes de sphinx se désagrègent, les bas-reliefs et les hiéroglyphes imités des sarcophages de Sésostris ou de Ramsès s'atténuent, s'effritent, Des maisons modernes ont tout envahi et je ne puis encore revoir les hautes bâtisses construites dans le fond

pays où notre armée faisait, quand on le construisit, l'expédition d'Égypte.

Il s'appela d'abord la *Foire du Caire ;* c'est un dédale de petites galeries tortueuses, assez animé par le va-et-vient des ouvriers lithographes, des lingères et des marchands de chapeaux de paille. L'industrie des cardeuses de matelas aussi est spéciale à ce quartier. La place triangulaire sur laquelle s'ouvre le passage sert de prétoire à ces bruyantes commères.

La démolition du couvent des Filles-Dieu fit les frais de la construction du passage ; elle fournit le terrain et les matériaux. Les dalles avec lesquelles on pava les galeries étaient faites des pierres tombales des religieuses, effacées sous les pieds des passants.

Édouard Fournier. *Promenades historiques dans Paris*, p. 207.

de la place sans me rappeler une curieuse histoire qui me fut racontée par Rosa Bonheur, la grande artiste.

Vers 1835, les restes d'une petite chapelle appartenant aux chevaliers du Temple occupaient l'angle actuel de la rue de Damiette. C'est là que notre amie fut « consacrée » par les Templiers! (1)

Le père de Rosa Bonheur, fort épris des cultes bizarres et des religions hétéroclites, s'était lié — quai de l'École, au café du Parnasse, jadis tenu par le limonadier Charpentier, beau-père de Danton, avec un nommé Fabre-Palaprat, grand maître des Templiers, car l'ordre du Temple détruit, comme on le sait, par Philippe le Bel, comptait encore en 1835 quelques adeptes, tant en France qu'en Angleterre.

Palaprat, chef de l'Ordre, possédait dans son petit logement le casque, l'épée, la cuirasse de Jacques Molay, le premier grand maître, martyr de sa foi, brûlé vif en 1314 dans l'île de la Cité.

Les Templiers du règne de Louis-Philippe étaient propriétaires de la chapelle gothique délabrée. Dans ces ruines pittoresques ils avaient installé leur autel, leur chaire à prêcher, leurs fonts baptismaux ; ils officiaient

(1) Aujourd'hui (1846), la cour des Miracles forme une vaste cour, dont un des côtés est bordé par un immense bâtiment à six étages ; au fond de cette cour, qu'une étroite et sale ruelle fait communiquer à la rue Thévenot, est une école primaire gratuite, qui était occupée autrefois par l'église des Templiers.

Girault de Saint-Fargeau. *Les 48 Quartiers de Paris*, t. II, p. 267.

selon des rites spéciaux, et la petite Rosa Bonheur dut « passer sous la voûte d'acier ». Les chevaliers de l'Ordre, de braves négociants du quartier, et quelques illuminés parisiens — vêtus comme des figurants de *Lohengrin :* grand manteau blanc, croix rouge sur la poitrine, tunique blanche, bottes de daim, l'épée à poignée en croix au côté, sur la tête une toque de drap blanc surmontée de trois plumes, jaune, noire et blanche — avaient croisé au-dessus de l'enfant leurs glaives nus... et c'est ainsi que Rosa Bonheur avait été sacrée « apprentie templière », à deux pas de la Cour des Miracles!

Dans ses admirables *Souvenirs entomologiques*, M. Fabre nous prouve qu'il est à peu près impossible de soulever un caillou sans déranger des insectes; n'est-il pas également vrai d'affirmer qu'à Paris on ne saurait remuer une pierre sans évoquer des fantômes!

DERRIÈRE SAINT-MERRI

Rue du Cloître. — Rue des Juges-Consuls. — Rue de la Verrerie. — Rue Taille-Pain. — Rue Brise-Miche. — Rue Pierre-au-Lard. — Rue Simon-le-Franc. — Rue de Venise. — Rue des Blancs-Manteaux. — Rue Beaubourg. — Rue Aubry-le-Boucher.

C'est décidé; un remaniement très prochain de notre carte parisienne va faire sauter le curieux lacis de ruelles, d'impasses, de culs-de-sac, qui s'enchevêtrent derrière l'église Saint-Merri. Un très vieux quartier, un reste encore intact du Paris d'autrefois, doit disparaître. Les noms seuls des rues vouées à la pioche du démolisseur fleurent à plein nez la langue de Rabelais : rue du Cloître, rue Brise-Miche, rue Taille-Pain, rue Pierre-au-Lard. C'est vraiment le décor choisi, cher à Panurge, où Clopin Trouillefou, la grosse Maheude et la « gente saulcissière du coin » rejoignent, à travers les siècles, le Rempart du Sébasto, Irma la Pommadée, et le féroce Liabeuf !

Nous avons voulu revoir tout ce décor où jadis les

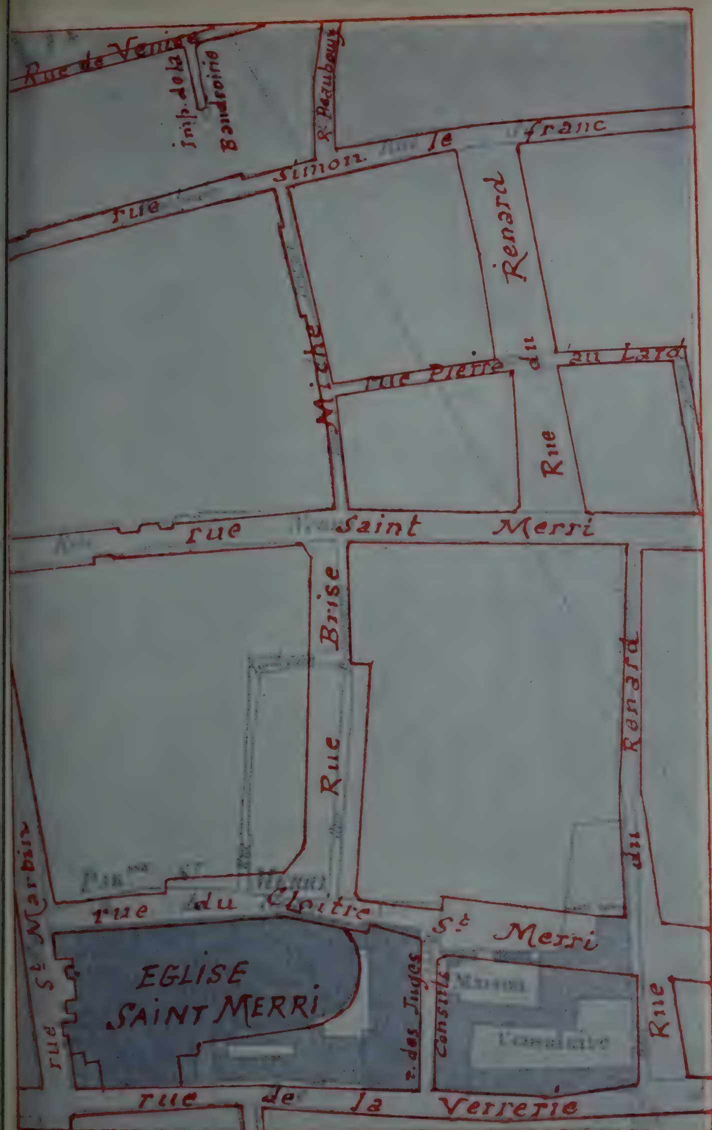
mille métiers de la rue clamaient leurs marchandises; devant ces massives façades de pierre, saumurées par la crasse des ans, passaient et repassaient les débitants de lie de vin, de sauce à l'ail, de sauce au miel, les crieurs « de poivre pour un denier », les vendeurs de « jonchées d'herbes », les chanteurs de complaintes...

Aujourd'hui les marchandes de quatre-saisons y poussent leurs voiturettes pleines de choux, de carottes, criant « la pomme de terre au boisseau », mais les métiers ambulants y sont rares. Ces ruelles sombres, ces allées tortueuses, sont en quelque sorte devenues terre d'élection pour les apaches, les filous, les « échoués »; chaque masure, ou presque, héberge quelque louche mastroquet, quelque bar inquiétant où de pâles clients aux yeux de proie, la cigarette collée à la lèvre, jouent au zanzibar la peau du passant attardé ou une seconde « tournée d'apéros ».

Par-ci, par-là, un camelot en espadrilles galope en criant : « *Paris-Sport*... Complet des courses... »; il est d'ordinaire le bienvenu; on le guette, on l'appelle, on le consulte aussi, car cette aimable population s'intéresse prodigieusement aux luttes sportives et aux progrès de notre élevage national.

C'est vers six heures du soir — entre chien et loup — qu'il convient à l'amateur pas trop nerveux de promener sa curiosité dans ces ruelles étranges. L'heure de l'absinthe — de « l'herbe sainte » est une heure sacrée pour la grouillante pègre des « rues chauldes ».

Etat actuel.



N. B. — Ce plan et les plans suivants ont été dressés par notre excellent collaborateur M. Charles Magne, inspecteur des fouilles archéologiques de la Ville de Paris. — G. C.

mille métiers de la rue clamaient leurs marchandises ; devant ces massives façades de pierre, saumurées par la crasse des ans, passaient et repassaient les débitants de lie de vin, de sauce à l'ail, de sauce au miel, les crieurs « de poivre pour un denier », les vendeurs de « jonchées d'herbes », les chanteurs de complaintes...

Aujourd'hui des marchandes de quatre-saisons y poussent leurs voiturettes pleines de choux, de carottes, criant « la pomme de terre au boisseau », mais les métiers ambulants y sont rares. Ces ruelles sombres, ces allées tortueuses, sont en quelque sorte devenues terre d'élection pour les apaches, les filous, les « échoués » ; chaque masure, ou presque, héberge quelque louche mastroquet, quelque bar inquiétant où de pâles clients aux yeux de proie, la cigarette collée à la lèvre, jouent au zanzi sur la peau du passant attardé ou une seconde « tournée d'apéros ».

Par-ci, par-là, un camelot en espadrilles galope en criant : « *Paris-Sport*... Comptes des courses... » ; il est d'ordinaire le bienvenu ; on le guette, on l'appelle, on le consulte aussi, car cette aimable population s'intéresse prodigieusement aux luttes sportives et aux progrès de notre élevage national.

C'est vers six heures du soir — entre chien et loup — qu'il convient à l'amateur pas trop nerveux de promener sa curiosité dans ces ruelles étranges. L'heure de l'absinthe — de « l'herbe sainte » est une heure sacrée pour la grouillante pègre des « rues chauldes ».

Le quartier Saint-Merri en 1791 (tiré du plan de Verniquet).

Toutefois, les amoureux des vieilles pierres peuvent, sans le moindre risque, parcourir le quartier dans la matinée; c'est peut-être moins original, mais certainement beaucoup plus sûr, car il n'y a pas que des gredins dans les rues dont nous parlons; un grand nombre de travailleurs y passent et repassent: des ouvriers en cottes bleues, des garçons livreurs, des mécaniciens, des apprentis; et il y demeure beaucoup de braves gens pauvres. Il est certain cependant que ces ruelles sinueuses, ces maisons noires, sillonnées de couloirs, de corridors, de caves à double étage, de toits hérissés de fenêtres à tabatière et de tuyaux tumultueux, semblent faites pour étouffer les plongées mystérieuses des malandrins pressés d'échapper aux recherches de la police. Empressons-nous d'ajouter que nos courageux agents, eux aussi, connaissent les terriers où vient gîter le mauvais gibier et qu'en ces chasses aux malfaiteurs les gredins ont affaire à forte partie.

Nous nous contenterons aujourd'hui d'indiquer à nos lecteurs la promenade — je n'ose dire sentimentale — qu'ils pourraient entreprendre dans ce grouillant quartier. Partons de l'église Saint-Merri — (rue Saint-Martin) — suivons la rue du Cloître, la rue des Juges-Consuls, la rue de la Verrerie, la rue Taille-Pain, la rue Brise-Miche, la rue Pierre-au-Lard, la rue Simon-le-Franc, la rue Beaubourg, la rue Brantôme, la rue de Venise, la rue Quincampoix, puis, par la rue Aubry-le-Boucher, rejoignons le boulevard Sébastopol. C'est l'affaire d'une heure environ.



Rue du Cloître. — Il y a quelques mois encore la rue du Cloître — ainsi dénommée parce qu'elle traversait jadis le « cloître » de l'église Saint-Merri — avait gardé son caractère d'antique tristesse. Des forêts de madriers, des poutres placées horizontalement, des chevrons de fer soutenaient les maisons branlantes. Aujourd'hui, trois des vieux hôtels qui jadis avoisinaient l'église ont été mis à bas, une section de la rue est devenue chantier de démolition, et les maisons qui subsistent, patinées par le temps, salies par l'usage, semblent toutes surprises de se voir baignées de lumière. Ce matin, la buée grise qui ouate Paris leur donne un aspect moins rébarbatif, elle estompe leur misère... Le pavé sale et gluant fait corps avec les pans de murs délabrés; on semble traverser un décor construit en bruns cartonnages. Tout y prend une allure pittoresque, depuis l'amusante rampe de fer forgé encore intacte dans l'escalier du n° 16, à la porte massive semée de gros clous saillants, jusqu'aux dix gargouilles monstrueuses, surplombant la rue et couronnant l'abside de Saint-Merri sur laquelle, depuis des siècles, des bicoques sont venues s'incruster, et qui semble quelque gigantesque proue de navire coincée dans une épave biscornue...

Rue des Juges-Consuls. — A droite, la rue des Juges-Consuls. Ce nom seul ne saurait manquer

d'éveiller dans l'âme des Balzaciens le souvenir des scènes de la vie parisienne, où le grand évocateur de



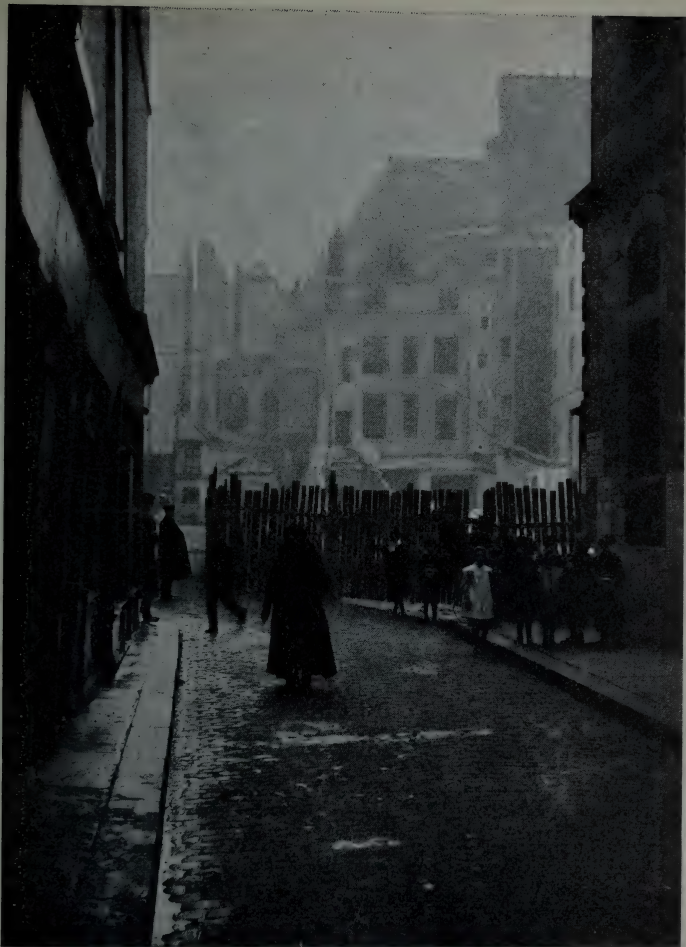
LA RUE DE LA VERRERIE.
P. Vouillemont, phot.

la « Comédie humaine » donne pour cadre à ses études les ruelles étranges du quartier compris entre Saint-Merri et l'Hôtel de Ville, dont la percée de la rue de

Rivoli a depuis longtemps déjà emporté la majeure partie.

La rue des Juges-Consuls — du nom des fondateurs du Tribunal de commerce (1570) — est d'aspect lugubre. Un vaste hôtel y étale sa façade sombre, ses croisées de fer forgé, sa haute porte écussonnée d'une tête de lion... Mais, au bout de cette rue se profile sur le ciel la silhouette tourmentée d'une antique maison sise rue de la Verrerie. Poussons la porte de la bicoque — portant le numéro 83. — Un écriteau : « A vendre terrain de 820 mètres, avec vieilles constructions », indique qu'il faut nous hâter... La chose est d'importance : cette masure loqueteuse offre un parfait spécimen des étonnants logis de jadis : une cour, des écuries, trois étages de cintres ajourés éclairant un escalier à rampe de bois datant vraisemblablement du XVI[e] siècle... Demain peut-être ce bizarre décor aura disparu !

Rue de la Verrerie. — Que de souvenirs évoque la rue de la Verrerie ! Les verriers-vitriers y avaient au XII[e] siècle le siège de leur confrérie ; Jacquemin Gringoneur, qui inventa les cartes à jouer pour « l'esbatement de son Roy Charles sixième », y demeurait et aussi l'amiral de Châtillon, massacré lors de la Saint-Barthélemy. En 1672, la rue fut élargie par arrêt du Parlement : « attendu que la rue de la Verrerie est le passage ordinaire du Roi pour aller de son château du Louvre en



LA RUE TAILLE-PAIN. P. Vouillemont, phot.

celui de Vincennes et le chemin par lequel se font les entrées des ambassadeurs, des princes étrangers... »

Rue Taille-Pain. — Engageons-nous dans la rue Taille-Pain — qui, comme la rue Brise-Miche, doit son nom à une boulangerie du chapitre de Saint-Merri et au pain qu'on y « taillait » pour les chanoines. — Il y a quelques semaines encore, une porte cochère du XVII[e] siècle, encadrée de bornes cerclées de fer et émiettées par les heurts séculaires des charrettes, encombrait l'angle de la rue Taille-Pain et de la rue Brise-Miche; aujourd'hui la porte est abattue, mais cette suppression permet d'apercevoir au fond d'une vaste cour l'étrange silhouette d'une haute maison moyenageuse avec tourelle, escalier extérieur, fenêtres à meneaux. Le large toit qui la coiffe est à l'heure actuelle à peu près éventré; par les trous béants, les poutres apparaissent comme les côtes d'un squelette. Combien de jours sera-t-il loisible aux Parisiens d'apercevoir encore cette pittoresque ruine? Je ne sais, mais je crois qu'il conviendrait de se presser.

Rue Brise-Miche. — Traversons la rue Saint-Merri et suivons la rue Brise-Miche (1), parfait spécimen des

(1) La rue Brise-Miche n'a été ouverte qu'au commencement du XV[e] siècle ; jusque-là il n'y en avait qu'une, représentée aujourd'hui par la rue Taille-Pain ; elle aboutissait à la rue Neuve-Saint-Merri ; il y avait une porte à chacune de ses extrémités.

Sauval a conjecturé que le nom de Brise-Miche pouvait venir de

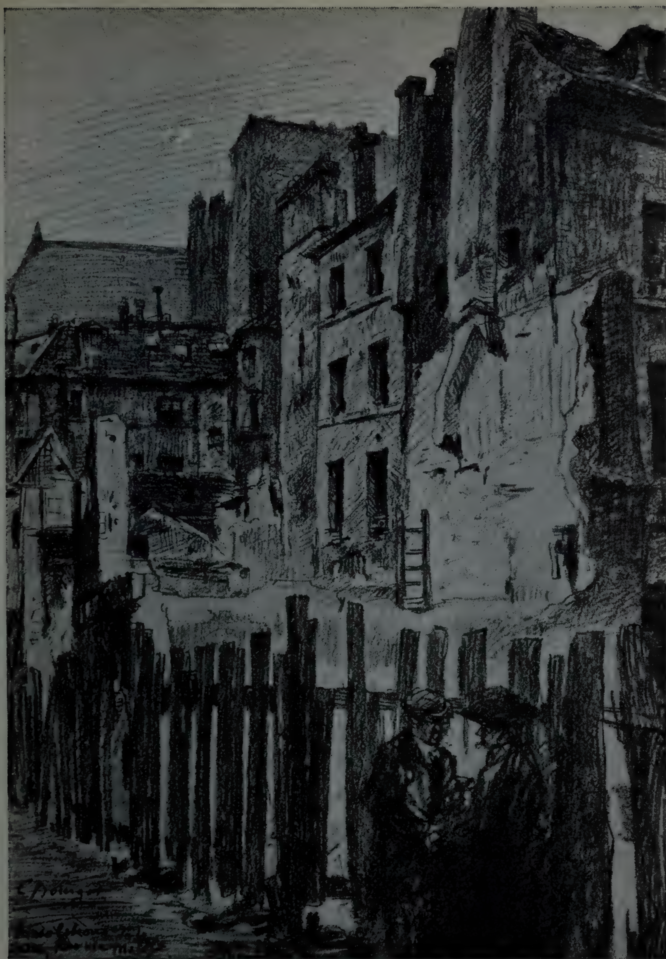
ruelles de jadis. Ici tout a vieilli, mais rien n'a changé. Les 25 mètres de masures noires dont les gouttières zigzagantes semblent des attaches destinées à empêcher les murs de s'effriter davantage, les boutiques aux devantures obturées par de larges barres de fer, les façades peintes en rouge vinasse, l'aspect prison de ces bâtisses lugubres, tout, jusqu'aux vestiges des anneaux de fer scellés dans le mur, « reste de ces chaînes que le quartenier faisait tendre tous les soirs pour la sûreté publique », — encore visibles aux numéros 29 et 28, — évoque le plus naturellement du monde l'image ruinée d'un passé disparu.

Rue Pierre-au-Lard. — Bâtie de guingois, la rue Pierre-au-Lard — qui date du XIIIe siècle et joint par une sorte de demi-cercle la rue Brise-Miche à la rue Saint-Merri — offre le même curieux spectacle : grands murs fleuronnés de moisissures, coupés de fenêtres, aux vitres pour la plupart brisées. Masures sombres, hôtels meublés, gîtes effroyables à « six sous la nuit ». Par-ci, par-là, entre deux barres de fer, émerge un piston qui,

quelqu'un des devanciers d'Etienne Brisemiche, curé de Besons, qui mourut en 1515.

Je crois plutôt que ces noms de Brise-Miche, Tranche-pain, Taille-pain et Brise-pain ont été donnés à l'endroit où se faisait la distribution des pains de Chapitre, qu'on donnait, suivant l'usage, aux Chanoines de la Collégiale de Saint-Merri.

JAILLOT. *Recherches critiques sur Paris*, t. II, p. 8. — Quartier Saint-Martin-des-Champs.



C. Bourget, *del.* RUE BRISE-MICHE. Musée Carnavalet.

par moments, crache des jets de vapeur bleue ou soufrée, remplissant la rue d'une âcre fumée, et dans les caves,



RUE PIERRE-AU-LARD.

P. Vouillemont, phot.

entrevues au travers des soupiraux grillagés, hoquètent des machines à vapeur...

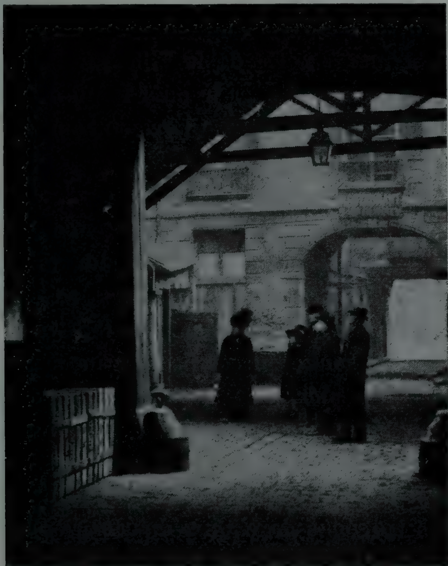
Lorsque les portes cochères massives s'ouvrent en grinçant, l'œil plonge sur des cours mal pavées, puantes, servant de remise à ces éventaires loués chaque jour aux marchands des quatre-saisons et les voiturettes, renversées sur leurs quilles, tendent en l'air leurs longs bras de bois polis par l'usage comme pour attester le ciel de la misère de ce pauvre quartier.

Au numéro 6, une entrée saillante conduit aux écuries énormes de l'antique auberge de l' « Aigle d'or ». C'était jadis une hôtellerie joyeuse et probablement bien achalandée... Ce n'est plus qu'une vaste messagerie, une remise où les maraîchers des Halles viennent, chaque nuit, dételer leurs chevaux, entreposer leurs véhicules à bâches. Une sortie sur le numéro 41 de la rue du Temple facilite les allées et venues de tous ces travailleurs nocturnes vivant des Halles... Ce matin, une dizaine de poules picorent le sol de terre battue, des pigeons s'ébrouent près de deux chevaux que panse un paysan en blouse bleue; le coq chante, cambré sur un tas de fumier... Un coin de campagne en un clapier parisien.

Rue Simon-le-Franc. — La rue Simon-le-Franc offre le type de l'antique rue parisienne. On en trouve trace en l'an 1200! Elle était alors des mieux achalandées... Aujourd'hui, les plus humbles métiers ont envahi ses vieux hôtels ruinés.

Par-ci par-là, une adorable rampe de fer forgé

(n° 20), des appuis de fenêtres, un départ d'escalier, une porte Louis XIII à clous apparents mettent un rappel d'art dans un tableau de misère; mais c'est l'excep-



L'AUBERGE DE L'AIGLE D'OR.

P. Vouillemont, phot.

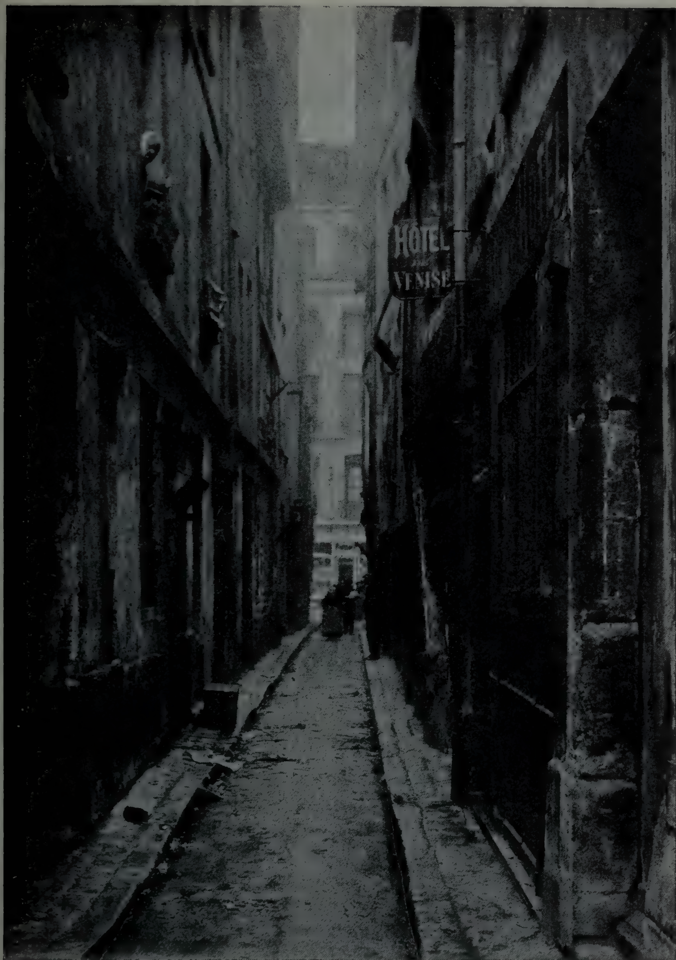
tion... et dans la cour du numéro 18, où nous recherchons en vain quelques traces d'une splendeur abolie, nous réussissons seulement à mettre en défiance trois bonnes femmes occupées à « l'épluchage des champi-

gnons ». Elles résument d'un mot leur opinion dénuée d'afféterie... « C'est pas beau, tout ça, monsieur... C'est des vieilleries ! »

A l'angle de la rue Simon-le-Franc et de la rue Saint-Martin, un bas-relief, une fontaine du XVIIIe siècle, surmontée d'une « nef » de la Ville de Paris, vient à point nommé nous rappeler le goût infini de nos pères, dont les moindres productions portaient une étampe de grâce et de goût.

Rue de Venise. — Gagnons maintenant la rue de Venise qui s'ouvre entre deux lignes sinueuses de maisons noires. Ici, les bâtisses bombées se poursuivent uniformément sales et minables; les fenêtres, soigneusement grillées, sont obturées par des morceaux de sac ou des taies en papier ; des croix de fer rouillées semblent retenir les murs croulants; des portes boiteuses qui datent du XVe siècle s'ouvrent sur des taudis sordides, puant la misère et le vice; par terre, des épluchures, des trognons de choux, des écailles de moules, des détritus de toutes sortes que viennent fouiller des chiens maigres.

Cette sombre rue eut son heure de célébrité. En mars 1720 — le vendredi de la Passion — ce fut dans un cabaret de la rue de Venise que le jeune comte de Horn, « capitaine réformé dans la Cornette-Blanche », attira pour le dévaliser un facteur-courtier nommé Lacroix. De Horn savait Lacroix porteur de fortes



RUE DE VENISE. P. Vouillemont, phot.

sommes ; d'autre part, il avait perdu énormément d'argent aux tripots et chez les brelandiers de la foire de Saint-Germain, où la partie était très forte, à cause de la quantité de billets de banque mis en circulation dans Paris par l'aventureux financier Law.

Aidé de deux déclassés de son espèce, un Piémontais et un Allemand, le comte de Horn entraîna Lacroix dans une chambre de cette abominable rue de Venise, et, par derrière, aveugla d'une serviette la tête de sa victime que ses complices lardèrent de coups de poignard. Le pauvre diable se mit à hurler, un garçon de cabaret passant devant la salle entendit les cris, ouvrit, et « voyant un homme noyé dans son sang, referma la porte à double tour en criant au meurtre ». Les assassins sautèrent par la fenêtre ; le comte de Horn tenta de les suivre. Grâce aux poutres de bois étayant la maison, il put descendre à terre ; mais bientôt il fut dénoncé, arrêté, condamné à mort. Sa princière famille mit tout en œuvre pour l'arracher à l'échafaud ; le Régent se montra inflexible ; le 26 mars, de Horn était roué vif en place de Grève (1).

(1) De Horn, membre d'une famille princière de l'Allemagne, un gentilhomme piémontais et le fils d'un banquier de Tournay y assassinèrent en plein jour le capitaliste Lacroix pour s'emparer d'un riche portefeuille, au cabaret de l'Épée-de-Bois.

A la même place, n° 27, l'enseigne d'un marchand de vins est aujourd'hui (1867) le Cerf-Galant. Celle du Port-de-Venise fait vis-à-vis sur la porte d'un petit restaurant.

Vers l'époque du crime, une maison, située du même côté que le fameux cabaret, appartenait au sieur Quertin, huissier au Parle-

Cette triste rue au mauvais renom conserve encore çà et là quelques curieux vestiges de maisons — datant des XIVe et XVe siècles — habitées par des Lombards, usuriers et prêteurs sur gages; ce n'est plus aujourd'hui qu'une ruelle sordide dont il faut se garer lorsque tombe la nuit.

La rue de Venise recèle d'étranges hôtels que des lanternes raccrocheuses signalent aux « purotins », tels des phares de misère. On trouve ici d'étonnants couchages à trente centimes, des cabinets à feu à quarante centimes; et, sur les pavés gras, des femmes d'un âge improbable traînent des savates élimées en fredonnant quelque refrain argotique.

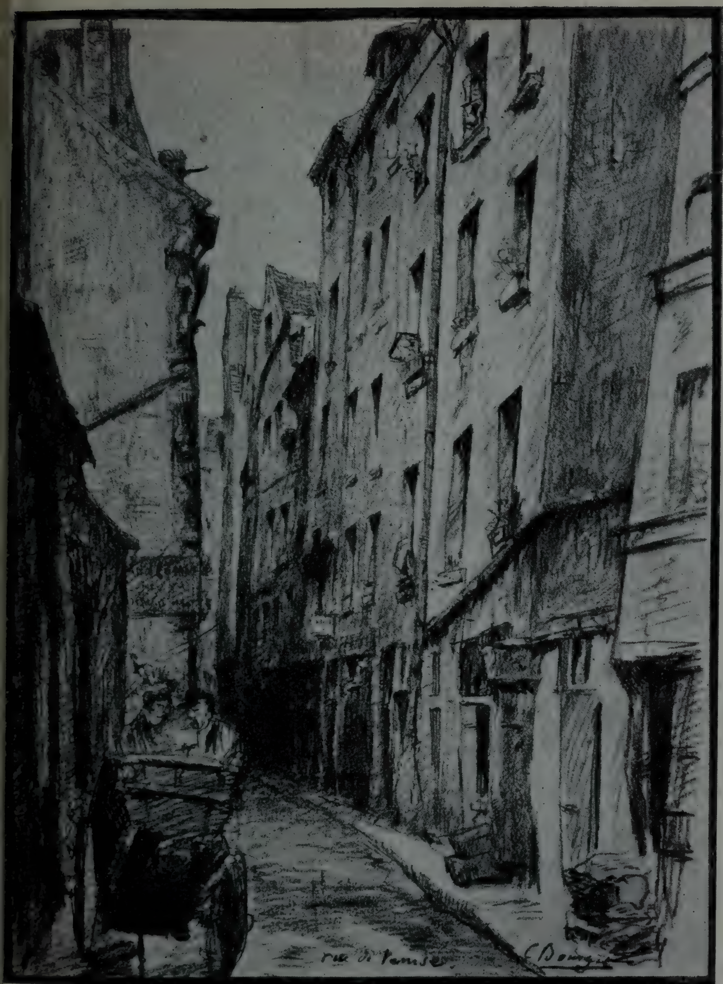
Rue des Blancs-Manteaux (1). — Il est dix heures du soir, et nous voici de nouveau rôdant au hasard, ne

ment, une autre contiguë à Catherine de Comminges, veuve de Héracle Freteau, secrétaire des finances.

Parmi les beaux esprits dont les visites valaient à l'Épée-de-Bois une célébrité attrayante, il faut citer Marivaux et Louis Racine. Mazarin y avait autorisé antérieurement les réunions d'une compagnie de maîtres à danser et de musiciens, dont le chef se donnait pour le Roi du Violon. De ces réunions sans doute était sortie, sous les auspices du même ministre, l'Académie royale de Danse qui tint ensuite ses séances aux Tuileries, puis chez le maître des ballets du Roi.

LEFEUVE. *Les anciennes maisons de Paris*, t. III, p. 277. (Rue de Venise.)

(1) Le monastère des Blancs-Manteaux, qui donna son nom à la rue, fut établi en 1258 par des religieux mendiants venus de Marseille — les Serfs de la Vierge Marie — qui portaient des manteaux blancs. Après



C. Bourget. RUE DE VENISE. Musée Carnavalet.

nous lassant pas de parcourir ces ruelles étranges dont les silhouettes se découpent si pittoresquement sur le ciel étoilé... Nous longeons, rue des Blancs-Manteaux, de somptueux hôtels, délabrés aujourd'hui, voués à d'humbles industries, à de petits commerces, étalant encore fièrement leurs frontons blasonnés, à demi-cachés par les réclames et les enseignes commerciales.

Comiques et mouvementés, ces vieux quartiers offrent un merveilleux champ d'étude aux amoureux de Paris désireux de se documenter sur nature. Le jour, c'est une fourmilière, c'est la fièvre industrielle. Chaque rue, chaque ruelle, chaque impasse, chaque porte cochère est encombrée par les camions, les haquets, les voitures à bras; les passants chargés de paquets se bousculent, les cochers s'invectivent, les livreurs s'empressent. C'est un incessant va-et-vient d'ouvrières, d'ouvriers, de garçons de banque, d'apprentis, de cyclistes, de camelots, de courtiers; les sifflets des machines à vapeur alternent avec les coups de cloche des usines installées dans des demeures jadis seigneuriales. Mais lorsque la nuit a étendu son manteau noir sur le quartier, enfin silencieux, ce

la suppression de leur ordre en 1274, le roi Philippe-le-Bel donna le monastère aux Guillemites, qui eurent permission de percer le mur d'enceinte de la ville et d'y créer une porte ou « Huisserie ».

Cet ordre se fondit avec les Bénédictins réformés connus sous le nom de Congrégation de Saint-Maur. Le monastère fut rebâti en 1658. Le chancelier Le Tellier en posa la première pierre.

PIGANIOL DE LA FORCE. *Descriptions de la ville de Paris. Quartier Sainte-Avoye*, t. IV, p. 324.

paysage nocturne reprend toute sa grandeur, évoque tout un glorieux passé.

Le décor semble rajeuni : les maisons à pignons, les tourelles de pierres, les grilles rouillées, les bicoques aux façades rapiécées semblent contemporaines de Rabelais. Rien ne manque; voici même des ombres mystérieuses qui s'évanouissent dans des trous noirs...

Serions-nous au 23 novembre 1407, et ces fantômes inquiétants feraient-ils partie de la bande des mauvais gars soudoyés par Raoul d'Auquetonville, « ancien général des finances », chassé pour malversations ? Allons-nous retrouver, au tournant de la rue Vieille-du-Temple, devant l'hôtel des ambassadeurs de Hollande (au numéro 47) le corps « depecé à coups de hache et d'épée... la tête ouverte de l'œil à l'oreille » de hault et puissant seigneur Louis, duc d'Orléans, frère du roi Charles VI, traîtreusement assassiné par sept hommes — masqués de noir — sortis brusquement de la maison « à l'Image de Notre-Dame », dont une tourelle sculptée se dresse encore à l'angle de la rue Barbette?...

Le cas est plus simple... Les ombres sont celles de quelques habitués des louches cabarets des rues Beaubourg, Simon-le-Franc ou des Écouffes, mis en fuite par nos modernes « chevaliers du guet », représentés par une escouade d'agents cyclistes... Et les grands nuages de suie qui passent si opportunément devant la lune semblent se faire les complices de ces vilains oiseaux de nuit, amis des ténèbres.

Rue Beaubourg (1). — Vouée au petit commerce, exploitée par mille industries, la rue Beaubourg est essentiellement populacière. C'est à l'heure où la cloche des ateliers sonne le déjeuner qu'il convient d'étudier cette ruche bourdonnante. Un flot d'ouvrières rieuses, ravies d'échapper pour un moment à la fastidieuse besogne, envahit les crémeries, les traiteurs, les débits ; d'autres, plus modestes, se contentent d'emplir un cornet de pommes de terre dorées chez la friturière dont la poêle grésille sous l'auvent d'une porte cochère. Quelques-unes s'offrent cinq sous de moules cuites, ou se hâtent d'emprisonner un morceau de jambon entre deux tranches de pain... Et ces joyeuses filles, modistes, plumassières, fleuristes, perleuses, passementières ou dentellières, ces « petites mains » si délicates qui savent faire éclore avec tant de grâce et de goût les mille bibelots luxueux dont se pareront les élégances féminines du monde entier, nous donnent pendant

(1) Son nom vient de quelques maisons qui furent bâties en cet endroit vers la fin du XIe siècle ou au commencement du suivant et formèrent le territoire nommé « beau Bourg ».

Il y a dans cette rue (au XVIIIe siècle) deux culs-de-sac fort anciens : le premier, situé entre les rues Geoffroy-l'Angevin et Michel-Le-Comte, appelé aujourd'huy cul-de-sac Bertaut, se nommait, en 1386, rue des Truyes et rue Agnès-aux-Truyes. Le second est inscrit sous le nom de cul-de-sac des Anglais.

Vers l'an 1577, Jean Bertaut fit construire rue Beaubourg un jeu de Paume qui régnait le long de ce cul-de-sac, ce qui lui fit donner le nom de cul-de-sac du tripot de Bertaut, qu'il portait encore en 1640.

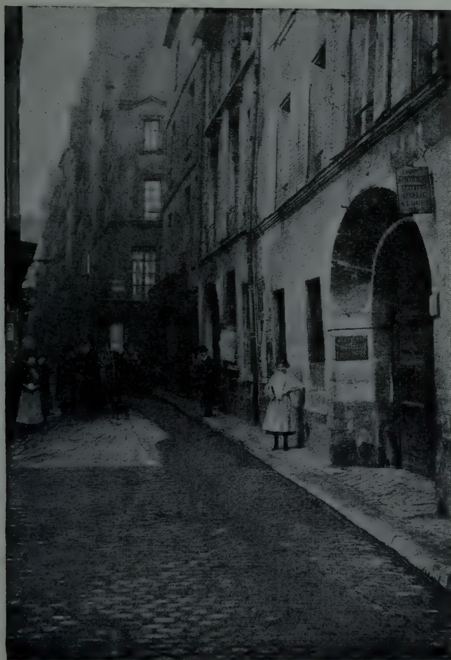
JAILLOT. *Recherches critiques sur Paris*, t. II, p. 6. — Quartier Saint-Martin-des-Champs.

quelques minutes l'impression d'une volière ouverte; cependant que le flot des ouvriers s'engouffre chez les trop nombreux marchands de vins, et que de grands gaillards, heureux de vivre, se bousculent avec de gros rires à la porte du débit de tabac...

Mais cet amusant spectacle n'est que passager; il faut avouer que, sauf aux heures où les travailleurs viennent y prendre leurs repas, la plupart de ces mastroquets recèlent la plus basse pègre parisienne, dont la seule occupation semble être de triturer des cartes poisseuses, de brasser des potées de dominos gras. Ici se dépense une partie de l'argent provenant des vols, des entôlages, des escroqueries quotidiennes; dans ces arrière-boutiques s'élaborent quelques-uns des plus mauvais coups pratiqués à Paris.

Pénétrons maintenant au numéro 28 de la rue Beaubourg. Notre érudit ami, M. de Rochegude, assure qu'il s'y trouve « de très curieux souterrains qui ont dû servir de prison antérieurement à la Ligue ». Une cour pavée; au fond, deux entrées sur montées de mascarons de pierres. La concierge veut bien nous guider à travers deux étages de caves, de caveaux, de couloirs obscurs et de voûtes fort noires... Rien de plus plausible que d'avoir transformé jadis en cachots ces muettes cellules si profondément creusées sous le sol... On retrouve encore, paraît-il, des « traces de carcan » en une certaine cave; mais l'heureux propriétaire des carcans est absent; nous n'avons rien pu voir...

En revanche, une surprise nous attend : nous sonnons au premier étage; le locataire, M. Crommens,



RUE SIMON-LE-FRANC.

P. Vouillemont, phot.

fabricant de registres, veut bien nous autoriser à jeter un coup d'œil dans ses ateliers, deux anciens salons du

XVIIe siècle encore ornés d'importantes et précieuses moulures, blanchies à la chaux comme les murs et les plafonds; et M. Crommens nous apprend que sous les couches de blanc se trouvent des peintures importantes, mais détériorées. Il y a deux ans à peine — avant le dernier badigeon -- on pouvait encore apercevoir les plafonds... M. Crommens ne se souvient plus de ce que représentaient toutes ces peintures; il a cependant gardé le souvenir folâtre d'un bien joli bras de femme... « Tenez, monsieur, il est par ici ; un peu plus à droite... à l'endroit où passe le tuyau de gaz... Pour un joli bras, c'était un joli bras... »

Puissions-nous un jour contempler ce bras charmant!

Rue Aubry-le-Boucher (1). — Redescendons du côté de Saint-Merri : voici la rue Aubry-le-Boucher. Lors des tragiques émeutes de 1832, au lendemain de l'enterrement du général Lamarque, ce fut à l'angle de la rue Saint-Martin et de cette rue Aubry-le-Boucher que s'élevait la fameuse barricade défendue par cent dix insurgés environ. Ici la lutte fut effroyable : l'émeute

(1) La rue Aubry-le-Boucher est nommée dans de vieux terriers Vicus Albericus Carnificis, sans qu'on sache si Albericus était le nom de baptême de celui qui a donné le nom à cette rue ou son surnom. Quoi qu'il en soit, le peuple qui abrège tant qu'il peut et qui estropie presque toujours les noms la nomme la rue Briboucher. L'église paroissiale de Saint-Josse est dans cette rue, bâtie dans le même lieu où saint Josse avait logé autrefois en passant à Paris.

PIGANIOL DE LA FORCE. *Description historique de la ville de Paris*, t. II, p. 122.

occupait non seulement la rue, mais encore les maisons auxquelles s'épaulait la barricade. Les émeutiers armés de fusils, embusqués à l'angle des croisées, tiraient de loin sur la troupe; d'autres attendaient, prêts à faire rouler des moellons et des pavés sur la tête des malheureux soldats et gardes nationaux de l'ordre. Quelques-uns fondaient des balles avec les gouttières en plomb extirpées aux toits... des enfants chargeaient les armes, se servant en guise de bourre des affiches arrachées des murs; « plus tard, quand cette ressource vint à manquer, les insurgés, pour bourrer leurs fusils, déchirèrent leurs chemises ». Ces irréductibles combattants de Juin avaient juré de mourir à leur poste de combat; aux premières lueurs du jour naissant, ils s'étaient dit l'adieu final. Cette poignée d'enragés résista pendant des heures et des heures à une partie de la garnison de Paris qui l'entourait de toutes parts.

Sous les brûlants rayons du soleil de juin, le sang séchait rapidement, et de rouge, le pavé devenait noir; la rue semblait un charnier... Jamais place d'armes ne fut plus héroïquement défendue; l'acharnement était égal de part et d'autre. Un combattant, se plaignant de la faim, demanda des vivres... « Des vivres, répliqua le papetier Jeanne, chef de la révolte, à quoi bon! Il est trois heures, à quatre heures nous serons morts... » Attaquée vers six heures du matin, la barricade, foudroyée de trois côtés, ne put être prise qu'à six heures du soir, et lorsque d'une ruée furieuse les soldats escaladèrent les pavés gras

de sang, ils se heurtèrent à des monceaux de morts...

L'angle de rues qu'occupaient les insurgés de 1832 est, ce matin, encombré par un embarras de voitures. Un camionneur et deux tireurs de chariots à bras y invectivent copieusement un infortuné taxi en panne au milieu de la chaussée; les passants s'arrêtent, s'amusent et rient... Des femmes en peignoirs flottants recouverts de palatines râpées, portant dans un filet les provisions de la journée, quelques ouvrières avec des filoches de soie multicolore dans les cheveux, trois badauds et l'éternel petit pâtissier qu'on est sûr de rencontrer, bouche bée et sa tourtière sur sa tête, devant chaque spectacle de la rue.

Ce coin de Paris, si joyeux ce matin, fut il y a un an le théâtre d'une effroyable tuerie. Au n° 12, dans un débit de vin, un apache, nommé Liabeuf, était vers sept heures du soir en train de siroter une absinthe en joyeuse compagnie. Par-dessus ses vêtements, il portait une pèlerine soigneusement ramenée sur ses bras... Tout d'un coup, il s'écrie : « Je veux dégringoler deux flics », et sort dans la rue. A ce moment, deux agents se précipitent pour se saisir du dangereux malfaiteur. Mais les infortunés poussent aussitôt des cris de douleur et retirent leurs mains pleines de sang. Le bandit s'était enveloppé les avant-bras et les biceps de brassards en cuir hérissés de pointes, semblables à ces colliers de force que l'on met au cou des chiens de garde.

Profitant de leur mouvement de recul, Liabeuf sort de sa poche un tranchet long de 17 centimètres et,

avant que les malheureux eussent le temps de se garer,



ENTRÉE DE LA RUE DE VENISE.
P. Vouillemont, phot.

plonge à huit reprises son arme dans la poitrine de Deray, l'un des agents, puis, se retournant contre

Fournès, son compagnon, il le frappe à son tour de deux coups de tranchet à la gorge. Deux gardiens de la paix accourent, s'efforcent en vain de maîtriser cette brute que ses brassards rendent presque invulnérable. Liabeuf, cependant, réussit à pénétrer dans l'étroit couloir d'un meublé voisin, « l'hôtel du Rocher », situé au n° 4. Là, adossé contre une porte de cave, le bandit, abandonnant son tranchet rouge de sang, saisit un revolver à balles blindées... Un mouvement de retraite se produisit... Bravement, un agent, sans souci du danger, se jetant sur la brute traquée, réussit à saisir le malfaiteur au collet, trop tard, hélas ! pour empêcher Liabeuf de tirer deux coups de revolver sur ses assaillants. Le malheureux Deray tombe dans les bras de ses camarades en murmurant : « Cette fois, j'ai mon compte ». Les deux balles avaient porté, Deray expirait le lendemain à l'hôpital. Appréhendé par les gardiens de la paix, à moitié lynché par la foule, Liabeuf, ruisselant de sang, fut traîné au poste. Quelques semaines plus tard, il était guillotiné.

Aujourd'hui, le bar du n° 12 où Liabeuf combina son forfait est rempli de consommateurs. La porte de l'hôtel du Rocher précédant l'étroit corridor où le drame se déroula, ouverte à tout venant, n'attend que les clients au mois, à la semaine ou à l'heure... et tout à côté, à l'angle de la rue Saint-Martin, au n° 103, une pittoresque maison du XVIIIe siècle dresse dans le ciel son délicieux fronton sculpté où le soleil couchant pose des taches d'or.

LA

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

MALGRÉ son nom guerrier, l'Arsenal est essentiellement pacifique. Ce n'est plus, depuis de longues années, qu'une bibliothèque admirable où les lettrés, les érudits, les curieux sont assurés du meilleur accueil. Il n'en allait pas de même autrefois : l'Arsenal méritait alors son titre; on y fondait des canons, les bâtiments adjacents étaient occupés militairement; on y rencontrait même une tour, la tour Billy, bâtie en 1380 sur les berges de la Seine, armée de canons d'une « efficacité éprouvée » (1). Cet arsenal dit « des Célestins » était pro-

(1) A la tour de Billy, bâtie en 1380, sur la berge même de la Seine, armée de canons « d'une efficacité éprouvée » attenaient des dépendances, où étaient entassées des munitions de guerre et où il était fait « moult grande quantité de poudre à canons et à serpentines ». Dans la partie qui touchait la Seine avaient lieu les exercices « des capitaines maistres et gouverneurs de la confrérie des Cent arquebusiers », dit la Chronique scandaleuse.
JEHAN DE LA CITÉ (Fr. Lavergne). *L'Arsenal et la Bastille.*

priété de la Ville de Paris; les rois de France tentèrent, à plusieurs reprises, de se l'approprier. En 1557 seulement, Henri II put en obtenir l'échange contre « une parcelle de terrain, rue Culture-Sainte-Catherine et une cour située rue Payenne ». Il fait édifier des casernes, sept moulins à poudre, etc... Plus tard, des jardins fleuris, un mail planté le long de la Seine, un palais où vint loger Sully, créé, par son roi, grand maître de l'artillerie de France, une salle de spectacle en rendaient le séjour charmant (1). Henri IV s'y plaisait si fort qu'il avait projeté de s'y faire préparer un logement (2); il multipliait les visites à son ministre. C'est à

(1) Les Parisiens prirent ombrage des agrandissements de l'Arsenal, prétendant que Sully voulait relier l'Arsenal à la Bastille « par des chemins couverts et des ouvrages extérieurs » et y concentrer « tout ce que les arsenaux de province pouvaient fournir d'armes et d'artillerie ».

En avril 1601, ils se plaignirent au Roi qui leur répondit en goguenardant que le dessein de Sully était « de se faire un séjour de plaisir à l'Arsenal, où il voulait bâtir son pavillon pour se reposer au sortir du bain avant de monter dans un bateau qui le reconduirait au Louvre ».

JEHAN DE LA CITÉ (Fr. Lavergne). *L'Arsenal et la Bastille.*

(2) « Tout le monde s'étant rassemblé autour du Roi, il parla publiquement du dessein qu'il avait de venir passer dorénavant deux ou trois jours tous les mois à l'Arsenal de la même manière. Il me commanda d'y faire accommoder pour lui une salle, une chambre, une garde-robe et un cabinet sans cependant rien prendre sur mon logement. Il me dit que toutes les fois que cela arriverait, il ne se ferait ni servir par ses officiers ni rien apporter de sa cuisine; mais qu'il voulait que je le traitasse comme je venais de le faire; ajoutant obligeamment qu'en toutes manières il croyait ne



L'ARSENAL ET L'ILE LOUVIERS (XVIIIe SIÈCLE).

l'Arsenal qu'il se rendait, le 14 mai 1610, le jour où il fut assassiné par Ravaillac, rue de la Ferronnerie.

Louis XIII laissa les choses en l'état; la décadence de ce grand établissement commence avec Louis XIV. L'appareil guerrier disparaît, les ateliers servent non plus à fondre des canons, mais la plupart des statues destinées à Versailles.

Quelquefois cependant l'Arsenal reprenait l'allure tragique d'autrefois. En 1676, une Chambre instituée par le Roi pour « connaître des crimes de magie et d'empoisonnement » juge à l'Arsenal la Brinvilliers. Quatre ans plus tard, l'empoisonneuse la Voisin y est à son tour interrogée et c'est ici que se déroule la terrible affaire des poisons. Le surintendant Fouquet comparut à son tour à l'Arsenal et, pendant le procès, qui dura trente-six jours, les plus grandes dames, Mme de Sévigné en tête, venaient guetter, des fenêtres donnant sur les cours intérieures, le passage de ce « pauvre ami ». Le maréchal, duc de la Meilleraye, grand maître de l'artillerie, habitait alors le Palais. On y donnait des bals, des concerts, on multipliait les fêtes, afin que le son des violons chassât les tristes souvenirs de tant de crimes.

pouvoir être mieux nulle part qu'entre mes mains et que comme il n'était pas juste que cette confiance fût le sujet d'un surcroît de dépense pour moi, celle-cy serait prise sur une gratification de six mille écus par chaque année qu'il m'accordait pour cela seul ; ce qu'il répéta encore pendant le dîner. »

Mémoires de Maximilien de Béthune, duc de Sully, t. III, p. 68.

Reconstruit en 1718 après un incendie, l'Arsenal fut divisé en deux sections : on fondait les canons au grand Arsenal et le petit servait aux travaux de réparation ; un véritable peuple d'ouvriers, de contremaîtres, d'ingénieurs, d'artificiers et d'artilleurs y demeurait et l'importance des bâtiments fut telle que l'Arsenal formait une



Dans ce grand arsenal se forge le Tonnerre,
Dont le bras de nos Roys escrase les Titans;
Et comme la Paix vient au sortir de la guerre,
Tout proche aussi le Mail soffre à vos passe-temps.

véritable petite ville, dont la porte monumentale s'ouvrait sur le quai des Célestins.

Durant la régence du duc d'Orléans, l'architecte Boffrand édifie le bâtiment où est installée la bibliothèque, « en bordure sur un petit bras de Seine » (le boulevard Morland passe aujourd'hui sur ce bras de Seine comblé en 1841, en même temps que l'île Louviers était réunie à la rive droite de Paris). Cet îlot, si l'on en croit les représentations que nous en ont laissé Abraham Sylvestre, Chaufournié, Lautara, etc .. servait surtout de chantier pour bois de construction. C'était

aussi, semble-t-il, un endroit béni des pêcheurs à la ligne : il est peu d'estampes qui ne nous montrent l'île Louviers autrement qu'ornée de braves badauds occupés à « mouiller du fil dans l'eau ».

Le duc et la duchesse du Maine habitent alors l'Arsenal, dont le grand renom date surtout de M. le marquis de Paulmy, l'un des quarante de l'Académie française, qui sut y rassembler une admirable bibliothèque. A cette bibliothèque étaient joints une collection d'estampes, un médailler, un cabinet d'histoire naturelle (1).

Puis M. le comte d'Artois, frère de Louis XVI, en acquit, moyennant 412.000 livres, la propriété tout

(1) Au moment où le marquis de Paulmy vint s'établir à l'Arsenal, l'entrée extrêmement resserrée était située sur la rue du Petit-Musc. Après avoir passé la première porte, le visiteur se trouvait dans la cour des Célestins, ayant à sa gauche l'église des Célestins. Il arrivait ensuite, après avoir traversé le passage de l'Horloge, dans la cour du grand maître, dite aussi cour des Princes, qui occupait l'emplacement de la rue de Sully actuelle. Alors on avait à sa droite l'hôtel du grand maître de l'Artillerie, l'actuelle Bibliothèque. Puis venait une quatrième cour, dite du Secrétariat. De celle-ci partait une allée plantée d'arbres qui, se dirigeant à gauche vers la Bastille, faisait communiquer le grand Arsenal avec le petit Arsenal situé près de la Bastille (en bordure du canal Saint-Martin actuel). Après la cour du Secrétariat, on en trouvait une cinquième, la cour de la Fonderie. Et enfin, tout au fond de cette sorte de long corridor, existait une sixième cour exiguë, la cour du Commissaire des fontes.

A gauche, en revenant sur la Bastille, des jardins, des maisons occupées par divers personnages et enfin le petit Arsenal avec la cour du Salpêtre et la cour de l'Orme.

Henri MARTIN. *Histoire de la Bibliothèque de l'Arsenal.*

en conservant l'usufruit à M. de Paulmy. L'Arsenal était en somme une bibliothèque, d'une part, et, de l'autre, une vaste maison occupée par des fondeurs, des ébénistes, des ornemanistes, et aussi par des locataires auxquels la bonté royale y avait concédé des appartements gratuits lorsque éclata la Révolution, qui devait bouleverser l'Arsenal comme le reste.

Le jour même de la prise de la Bastille, les collections furent sauvées du pillage par l'intelligente intervention du bibliothécaire Saugrain. Le peuple déchaîné menaçait l'Arsenal, lorsque Saugrain eut l'ingéniosité de faire troquer, au suisse de service à la porte d'entrée, sa livrée aux couleurs d'Artois, contre une livrée aux armes du Roi. Les couleurs royales étaient encore l'objet du respect public, la bibliothèque fut épargnée; le 17 juillet, le comte d'Artois quittait la France; plus tard, ses propriétés, décrétées biens d'émigrés, étaient, de ce fait même, placées sous la main de la Nation. Les papiers et les dossiers saisis à la Bastille étaient transportés à l'Arsenal, dont le savant Ameilhon devenait administrateur.

La majeure partie des locaux rendus libres par la fuite du comte d'Artois avaient été attribués à une quantité d' « ayants droit » ou soi-disant tels [1]. Parmi ceux-ci,

(1) De 1800 à 1814, Mme de Genlis, ancienne institutrice des enfants du duc d'Orléans, occupa cet appartement, qui lui avait été donné par Bonaparte, « assurait-elle », qu'elle occupait sans droit et contre le gré « de tous », affirmait le directeur. Miss Edgeworth



VUE DE L'ARSENAL DE PARIS ET DU MAGASIN A POUDRE,

prise du côté des fossés. Dans le fond on voit une partie de la Bastille.

A.P.D.R.

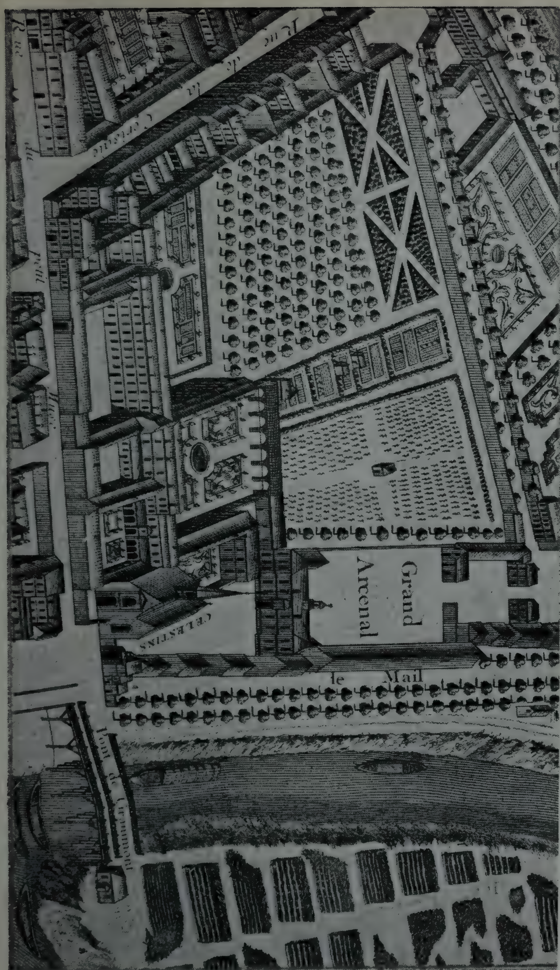
Isle de France N°.

Petit Musc
Rue de la Cerisaie
Henri IV
r. Jules
Rue Cousin
Rue du
R. Bar
Rue de l'Arsenal
B.d Bourdon
CASERNE DES CELESTINS
Rue Bréguet
rue Mornay
Rue Sully
Boulevard Morland
Rue d'Aubigné
Rue Schomberg
Quai Henri IV
Port
Seine fl.
Boulevard
Port
SEINE fl.

État actuel


CASERNE
DES
CELESTINS.
Rue Sully
Boulevard Morland
Henri IV.
Quai
Port
Port
Seine fl.
SEINE fl.
Boulevard
Bd Bourdon

État actuel.



Le quartier de l'Arsenal. — Extrait du plan de Turgot (1737).

M[me] de Genlis emplissait de son bavardage un petit logement dont avait été dépossédée — à la mort de son mari — la veuve de Saugrain, celui-là même qui avait sauvé la bibliothèque !

L'Arsenal était alors le théâtre de disputes continuelles, de commérages, d'invectives entre locataires, de rixes dans les corridors, de ménages ou « demi-ménages » se prenant au chignon, les voisins intervenaient, appelaient la garde... on s'expliquait au poste et le brigadier, Salomon chevronné, s'efforçait de ramener le calme parmi tant de violences !

Cependant, l'administration s'employait à réunir à l'Arsenal tous les livres recueillis dans les dépôts publics, les maisons religieuses, les palais délaissés, un peu d'ordre était apporté parmi tant de désordre; l'Arsenal devenait bibliothèque royale en 1824, et Charles Nodier en était nomme bibliothécaire.

L'arrivée de Nodier à l'Arsenal y amenait la brillante pléiade des artistes et des écrivains de l'école

nous a laissé un pittoresque tableau du désarroi dans lequel se trouvait alors l'ancienne résidence de Sully :

« ... Nous étions arrivés dans une grande cour carrée. Là nous pensions mettre pied à terre ; nullement ! Le cocher traversait une autre voûte profonde... Nous étions dans une nouvelle cour et nous allions toujours de voûte en voûte, de cour en cour dans lesquelles régnait le silence le plus profond. Je pensais ne jamais voir la fin de tout cela, lorsque le cocher s'arrêta et demanda pour la dixième fois où demeurait M[me] de Genlis... Nous fûmes conduits vers la maison... Nous étions devant un grand escalier en pierre, délabré et tortueux... »

romantique; mais en revanche — en 1832 — le génie militaire — toujours plein de tact — campé par malheur en un coin du palais, contribuait de son mieux à rendre le séjour agréable en installant au rez-de-chaussée une infirmerie pour les chevaux malades, renforcée d'une école de trompettes et de clairons, ce qui ne pouvait manquer de réjouir les travailleurs, amis du silence.

Le second Empire s'occupa fort peu de l'Arsenal et les flammes de la Commune (1) brûlant le Grenier d'Abondance tout proche, épargnèrent le précieux dépôt de nos richesses littéraires.

Après avoir rappelé les noms d'Édouard Fournier, d'Henri de Bornier, administrateurs vigilants, saluons de toute notre admiration la mémoire vénérée du grand poète Heredia qui sut régenter l'Arsenal avec sa science

(1) En août 1867, M. Albert Grand fut chargé par le ministre des Beaux-Arts de restaurer ce qui restait du cabinet de Sully, qui avait été en 1642 la chambre à coucher de Mme de la Meilleraye, née Cossé-Brissac, précédant une deuxième pièce qui formait l'oratoire et le cabinet de toilette de la duchesse.

Le maréchal de la Meilleraye avait jugé à propos de superposer, au milieu des panneaux de Simon Vonet, des empereurs romains et le siège de Hesdin, où il avait reçu le bâton de maréchal des mains de Louis XIII.

Vint à la suite le duc du Maine, qui arrangea à sa manière ce charmant réduit, puis le comte d'Eu, puis le marquis de Paulmy qui fit recouvrir en gris Louis XVI les admirables peintures décoratives.

M. V. *Le Monde illustré*, 11 avril 1868.

parfaite d'érudit et sa bonne grâce de grand seigneur des lettres.



PORTE DE L'ARSENAL DE PHILIBERT DE LORME, XVIe SIÈCLE.

Musée Carnavalet.

*
* *

C'est cet historique logis dont ce matin, notre savant ami Gaston Schefer, bibliothécaire au département des estampes, voulait bien nous faire les honneurs. Tous

les travailleurs connaissent l'entrée de la bibliothèque de l'Arsenal où une plaque de marbre noir rappelle à la fois le nom de René d'Argenson, marquis de Paulmy, et la date de l'inauguration : 9 Floréal An V. Au haut de l'escalier d'honneur, la porte du cabinet de Sully... Sully, Paulmy... les deux grands ancêtres de cette noble maison.

Après avoir traversé les salles de travail et de lecture, pénétrons dans les anciens appartements. Parcourons, transformé en bibliothèques, en réserves, en salles de manuscrits, en salle des périodiques, en salle des estampes, le superbe et curieux logis qui vit passer tant et tant de locataires.

Cette vaste pièce contient le trésor des manuscrits et voici enfermé en un solide coffret, un antique missel. Une inscription revêtue de la signature du roi Charles V porte cette indication impressionnante : « C'est le psautier (de) Mgr Saint-Loys lequel fut à sa mère ». Encastré dans le coffret, un fragment de manteau royal, une soie bleue usée par le temps, semée de fleurs de lis d'or, offerte par Charles VI pour envelopper le psautier de son aïeul, placé parmi les reliques de la Sainte-Chapelle, où ce vénérable livre d'heures figurait déjà dans les inventaires dressés cinquante ans après la mort de Louis IX.

Autour de nous, les plus riches manuscrits, les plus somptueuses reliures des poètes de tous les temps, des recueils rarissimes dont le chef-d'œuvre du *Maître*

aux fleurs, les « *Heures d'Isabelle de Lalaing, dame de Boussu* » avec leurs bordures de fleurs symboliques dont M. Henri Martin, l'érudit administrateur actuel, nous a donné un si éloquent commentaire.

A droite, à gauche, deux volumes de « Lettres autographes d'Henri IV », le *Terence des ducs*, des trésors sans prix, des raretés inestimables... « Regardez, nous dit soudain M. Schefer, regardez et admirez ». Il nous présente alors une grande plaquette reliée de maroquin rouge aux armes du Roi, le Pastel en gravure, inventé et exécuté par Louis Bonnet, 1769 », recueil de huit planches montrant les phases successives par lesquelles a passé l'artiste avant de reproduire par une gravure en couleur une délicieuse tête au pastel dessinée par Boucher. L'épreuve définitive, celle qui nous donne l'illusion parfaite, éclatante de fraîcheur comme le serait une aile de papillon, porte cette date : « 1769 ». Je ne sais rien, pour ma part, de plus merveilleux que cette suite. Des huit épreuves qui nous montrent le travail surprenant de l'artiste, depuis la première planche, « imprimée de vert pour former les reflets, et de bleu pour exprimer la couleur du sang », jusqu'à la dernière où les blancs viennent s'appliquer pour apporter la vie, fondre les tons l'un dans l'autre et parfaire ainsi une œuvre définitive. A côté, une exquise reliure de maroquin aux armes avec cette inscription : « Œuvre de Mme la marquise Pompadour, donnée par elle-même à M. le marquis de Paulmy, en 1756. » C'est

la réunion des gravures exécutées par la belle marquise. Oserons-nous faire remarquer que cette élève avait de bien excellents maîtres, Guay, Boucher, Cochin... dont il nous a semblé retrouver çà et là les habiles retouches.

Voici maintenant la salle des souvenirs : papiers de la Bastille, lettre de cachet encore close et scellée, épîtres de Latude! Une lettre autographe d'Adrienne Lecouvreur demande au lieutenant de police l'incarcération de sa sœur Marguerite au couvent des Dames de Saint-Michel « pour des raisons dont M. Rossignol voudra bien vous instruire », précise le placet... Or, nous savons que M. Rossignol s'occupait de morale publique!

Plus loin, sur une cheminée, le buste de l'abbé Grégoire, le célèbre négrophile. A droite, à gauche, des carcans, des poucettes, des chaînes, des instruments de torture employés par les négriers...

Mais un plus aimable spectacle nous attend : ce salon tout fleuri de sculptures fut celui de Mme la duchesse du Maine. En ce salon, le portrait de Louis XV, des meubles de Crescent, ébéniste du Régent, un régulateur signé Leroy (1763), réunis dans ce cadre merveilleux de boiseries grises, préparées sur des dessous bleu paon, selon le curieux procédé du XVIIIe siècle.

Ces salles que nous traversons, aujourd'hui remplies de livres, furent les ateliers du fameux Œben, le maître



Regnier del. Lith. de Thierry frères. Champin lith.

CH^{les} NODIER, Membre de l'Acad^{ie} Française.

(Bibliothécaire à l'Arsenal)

LE LOGIS DE CHARLES NODIER A L'ARSENAL.

ébéniste, dont la veuve devait épouser son premier commis, Riesener (1)... C'est des ateliers de l'Arsenal que sortirent le fameux bureau de Louis XV, orgueil de notre Louvre, et la pluplart des meubles portant ces signatures glorieuses : Œben ou Riesener. La forge où se fabriquaient les cuivreries se trouvait dans la « cour du Grand-Maître », où passe l'actuelle rue de Sully, sur l'emplacement actuel de la caserne des gardes municipaux...

Que de choses n'aurions-nous pas encore à dire sur cette noble maison (2) .. En ce « salon de Nodier », à la place même où nous prenons nos notes, sur cette

(1) Œben, ébéniste du Roy, était logé à l'Arsenal ; occupait cinq pièces donnant sur la rue de Sully. En face de ses fenêtres, sur l'emplacement actuel du mur des écuries de la caserne des Célestins était sa forge adossée à un mur qui la séparait du jardin.

Œben mourut en 1766. Il avait pour premier commis Jean-Henri Riesener qui épousa sa veuve Françoise-Marguerite Van der Grusc, en 1772.

Œben avait quatre filles ; l'une, Victoire, épousa Ch. Delacroix, père d'Eugène. (*Nouvelles Archives de l'Art français*. 1878.)

(2) A la fin de 1823, le baron Taylor obtint pour Ch. Nodier l'emploi devenu vacant de bibliothécaire à l'Arsenal. La nomination fut signée le 3 avril 1824.

... D'un balcon disparu aujourd'hui, Nodier prit souvent plaisir à regarder le soleil se coucher derrière Notre-Dame. Sur ce balcon s'ouvrait un salon qui séparait deux chambres à coucher ; l'une devint celle de Mme Nodier. L'écrivain entassa dans les autres des livres et dressa près de son lit son bureau. Ces trois pièces opposaient pourtant le luxe de leurs parquets au carrelage de la salle à manger où d'ailleurs cette rusticité se rachetait par une hauteur de plafond, des corniches et des panneaux qui avaient assez grand air.

Michel Salomon. *Charles Nodier et le Groupe romantique.*

modeste cheminée de marbre blanc, Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Musset, Alfred de Vigny se sont appuyés pour dire des vers... « leurs » vers, et devant quel auditoire d'élite! Alfred et Tony Johannot, le grand sculpteur Barye, Louis Boulanger, Eugène Delacroix, Jules Janin, Alexandre Dumas, Bixio, Dauzats, le baron Taylor, Liszt...

Ces grands esprits, dédaigneux du faste, devisaient d'art et se grisaient de mots en buvant des verres de sirop de groseille... Un étranger de marque, tel que le prince Henri de Prusse, venait-il inopinément demander une place à la table familiale autour de laquelle s'asseyait le Cénacle, Nodier, anxieux de la modicité de son menu, priait sa femme, sa fille et les intimes de « ne pas reprendre du poulet .. » et le dîner ne s'en achevait pas moins gaiement...

Quelle débauche d'esprit, quel cliquetis d'idées, quels chants de gloire... Vers neuf heures, la jeunesse organisait une sauterie... Soudain, la « chaîne des dames » était coupée par l'apparition d'une servante ornée d'une bassinoire. La bassinoire s'approchait de la cheminée, engloutissait dans sa gueule de cuivre quelques pelletées de cendres chaudes et disparaissait à droite, dans la chambrette à alcôve de Nodier... Nodier suivait la bassinoire... Mme Nodier « allait coucher » son vieil enfant... Et la contredanse reprenait...

LE JARDIN DES TUILERIES

Une série d'expositions aussi diverses qu'imprévues : exposition d'art culinaire, exposition des Indépendants, exposition des cent portraits de femme, exposition florale, exposition de machines agricoles, exposition canine, a terriblement modifié l'aspect légendaire de notre beau jardin des Tuileries. D'horribles bâches de toile grise, des tentures multicolores, des kiosques pseudo-chinois ; des « thés » à musique, des faisceaux de drapeaux célébrant « l'entente cordiale », des réclames bariolées prônant l'excellence des « biscuits pour chiens » et la vertu des « pompes rotatives » ; des affiches affirmant la supériorité des « tôles galvanisées » et des « zincs inoxydables » ; des bureaux de change, des tourniquets, des chalets de propreté ; d'accortes marchandes offrant avec un sourire des graines de cobæa ou des boîtes de poudre à nettoyer l'argenterie ; des débitants de macarons et de « tartines flamandes » ont fait, — de ce qui fut jadis le somptueux jardin des rois

de France, — une succursale poussiéreuse de la foire de Neuilly, où les abois des dogues d'Ulm remplacent les boniments des lutteurs et les orgues à vapeur des « cochons » de bois.

Devant de tels avatars, l'ombre de Louis XIV s'évanouirait définitivement, Le Nôtre, — qui dessina ce beau parc, — ne retrouverait pas son chemin, et si le fantôme gracieux de Marie-Antoinette tentait de refaire quelqu'une de ses promenades d'antan, sa rêverie la conduirait non plus aux « volières et bassins », où le petit Dauphin et sa sœur aimaient venir contempler les évolutions de leurs canards favoris... mais bien chez le marchand de gaufres ou chez un débitant de papier « tue-mouches » !

C'est pourquoi nous tenons à conter aux visiteurs étrangers et peut-être aussi aux oublieuses Parisiennes, l'histoire du jardin des Tuileries(1), où les légendes

(1) A l'extrémité de la terrasse qui règne le long de la rivière, était une porte qu'on a démolie en 1730 et qui s'appelait la porte de la Conférence.

Le Jardin des Tuileries était autrefois borné par une garenne et par un mur qui en bornait la vue ; on en abattit une partie pour ménager l'aspect des Champs-Élysées, lorsque ce jardin eut été perfectionné par Le Nôtre, mais il en est séparé par un fossé. En 1716, Frère Nicolas Bourgeois, des Augustins, construisit un pont tournant d'une structure simple et singulière pour en faciliter l'entrée et la sortie.

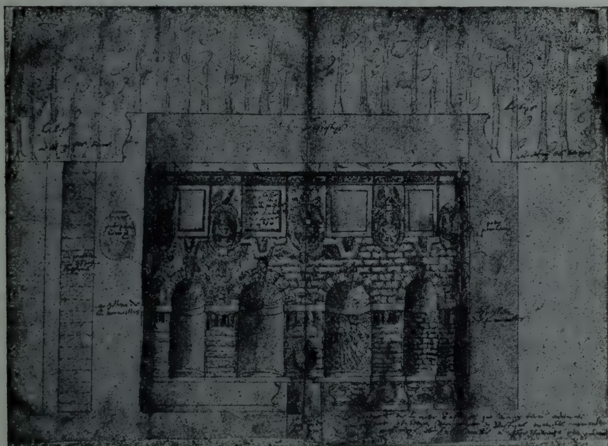
En face du Jardin des Tuileries étaient anciennement éparses différentes petites maisons irrégulières et isolées accompagnées de jardins, de prés et de terres labourables. — Jaillot. *Recherches sur Paris*, t. I, p. 17.



VUE DE LA GRANDE ALLÉE DES TUILERIES. Dessiné et gravé par Perelle.

semblent sortir de terre comme les fleurs des marronniers et les roses des parterres.

Chacun sait la genèse de ce grand parc créé par la reine-mère Catherine de Médicis, le long du quai de Seine, sur l'emplacement du clos des Tuileries, où s'éle-



UN PROJET DE DÉCORATIONS DES « RUSTIQUES FIGURINES »,
d'après B. Palissy. Musée Carnavalet.

vaient d'humbles bicoques de potiers vulgaires qui y avaient leurs ateliers, leurs fours à cuire, leurs hangars, leurs petits potagers, où ils recueillaient les fleurs qui leur servaient de modèles et les légumes dont ils se nourrissaient. Commencé en 1563, le jardin des Tuile-

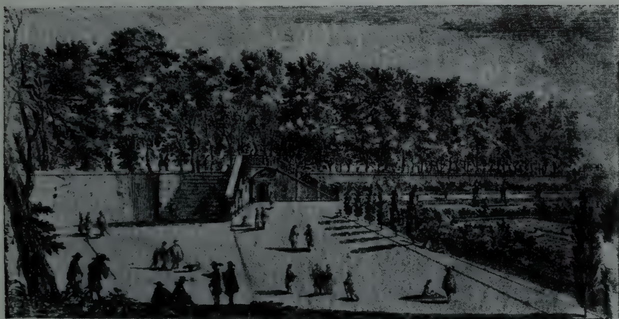
ries fut terminé en 1578. C'était, — de l'aveu unanime, — une merveille. On venait de loin admirer le Labyrinthe, l'Écho, la Fontaine, le Cadran et la grotte des Rocailles, — œuvre de maître Bernard Palissy, l'illustre « potier de terre », — qui s'élevait le long du quai, près « la marbrerie » (à la hauteur du pont Solférino)... Les pittoresques gravures d'Israël Silvestre nous ont transmis l'image du jardin au temps de sa splendeur première ; elles expliquent le souvenir charmé qu'en avait gardé Henri de Navarre, lors de son mariage avec Marguerite de Valois.

Vingt-deux ans plus tard, en 1594, le Béarnais retrouvant dévasté et mi-ruiné le jardin qu'il avait tant admiré jadis, prit soin d'affecter le dixième du produit annuel de la vente des bois de toutes les forêts du royaume « à la réfection, à l'entretien et à la continuation » des bâtiments et jardins royaux, et parmi ceux-ci, le Louvre et les Tuileries venaient au premier rang... Il soigne tout particulièrement ses jardins des Tuileries, y fait planter des arbres et dessiner des parterres en mosaïques de fleurs ; des jets d'eau jaillissent dans les bassins; plus tard, on cultive des mûriers et l'on établit une « magnanerie » dans les Tuileries ; une volière, une ménagerie sont installées ; c'est un séjour divin..., où la Cour se plaît à venir danser, collationner, pêcher. On y chasse même ; les mémoires de lord Herbert de Cherbury, ambassadeur d'Angleterre, rapportent que la reine Anne d'Autriche reçut dans les cheveux quelques



VEÜE DU JARDIN DES THUILERIES COMME IL EST A PRESENT.
A Paris chez M. Langlois, rue S. Jacques a la Victoire avec Privil. du Roy.
Dessiné et gravé par Perelle.

grains de plomb « destinés aux oiseaux que le Roi tirait dans les grands arbres ». On y faisait aussi la fête : le 20 avril 1630, Louis XIII avait concédé à un nommé Regnard, — « ancien valet de chambre du commandeur de Souvré », — un terrain vague, compris « entre la clôture du jardin et le bastion méridional de la nouvelle enceinte » (à l'angle actuel du jardin, près du pont de



VUE DU JARDIN DE MONSIEUR REGNARD AUX TUILERIES.

la Concorde). Regnard fit de ce « désert » contigu au chenil royal (lequel s'élevait sur notre place de la Concorde), un lieu de délices, « couvert de fleurs et de plantes rares » où il fut longtemps de bon ton de venir copieusement festoyer, rire et boire.

C'était le rendez-vous des seigneurs et de « tout ce qu'il y avait de galant » ; les grands de la Cour s'y « encanail-

laient » volontiers ; le « divertissement » s'achevait généralement sous la table, où des « anges gardiens » ramassaient les intempérants convives... Le scandale fut tel que Louis XIV acquiesça à la demande de Le Nôtre, — le célèbre ingénieur, — et le jardin Regnard fut englobé dans le remaniement général qu'il fit, en 1664, du parc des Tuileries.

Le Nôtre, modifiant totalement l'ancien décor, supprime la rue des Tuileries (rétablie aujourd'hui), séparant le palais des jardins, détruit la volière, la garenne, le labyrinthe, convertit en terrasse la fortification de Charles IX, et, du pont-levis, fait le « Pont tournant », face à l'avenue des Champs-Élysées. Un vaste parterre, — assez large pour donner le recul nécessaire à la mise en valeur du château, — se couvre de massifs de gazon, de broderies, d'arabesques de fleurs ; puis vient le « couvert », bien boisé, fourni d'arbres rares, de quinconces, de charmilles... enfin le beau parc, — qu'entourent des terrasses, — est semé de statues, de vases, de motifs décoratifs... C'est une merveille ! Mais Louis XIV délaisse Paris pour Versailles ; de longues années se passèrent sans que les Tuileries, abandonnées, redevinssent château royal... Quelques Parisiens y venaient toutefois respirer « l'air des champs ». De charmants dessins de Gab. de Saint-Aubin nous montrent, vers 1761, d'élégants cavaliers fort occupés à marivauder avec d'aimables filles sur les bancs de bois épars dans les contre-allées ombreuses... Un industriel avisé, Bontemps, gouverneur



Dessiné d'après Nature et Gr.

Palais des Tuileries

à l'Entrée de l'Allée des Orangers.

Déposé à la Bibliothèque Nationale

du château, y installe des « chaises payantes », dont la ferme rapporte 13.000 livres annuelles à Mlle Allard, Égérie du sieur Bontemps... (1).

Des aides-jardiniers promènent, — à bras, — un tonneau d'arrosage, dont les jets horizontaux permettent aux promeneuses précitées de montrer les plus jolies jambes du monde, en grimpant sur les chaises de paille de Bontemps. On vient au jardin pour respirer les fleurs, discuter les gazettes, regarder le soleil se coucher derrière les hauteurs du mont Valérien; pour y faire reproduire, en quelques minutes, ses traits par le Polonais, — découpeur de silhouettes en papier noir, — qui prend « 20 sols pour le portrait d'une dame ». Les enfants jouent dans le sable, les « beautés » minaudent,

(1) « En ce temps-là, le beau jardin des Thuilleries était le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de grand et d'élégant dans la ville; on n'avait pour se reposer que quelques bancs de bois épars dans les contre-allées; ils étaient toujours occupés et encore plus désirés; si quelque homme y était assis, il était sûr d'être bientôt accueilli par la révérence de quelques belles dames, ce qui voulait dire : « cédez-moi votre place »; la politesse française se refusait rarement à cette honnêteté. En 1760, le gouverneur du château, Bontemps, fit placer dans la grande allée quelques milliers de chaises dont il donna la ferme à sa maîtresse Allard; l'affluence du monde augmenta attirée par cette commodité : cela rendit de 13 à 14 mille livres par année, les bancs furent abandonnés, il parut même ignoble de s'en servir. Le grand concours de monde occasionnant beaucoup de poussière, les loueurs de chaises firent faire un tonneau roulant assez ingénieux pour arroser la promenade. »

Les Saint-Aubin (p. 48 et 89). — *Les Artistes célèbres.* Adrien Moureau. — Document cité.

les coquettes échangent d'audacieux « clins d'yeux », les filous font ample moisson de bourses et de tabatières. Soudain, éclatent des bagarres, des disputes... ce sont deux rivaux qui se gourment ou un vieux maniaque, chevalier de Saint-Louis, — trop connu pour les libertés qu'il prend avec les femmes, — qu'on expulse à coups de canne... De temps en temps, des fêtes y rassemblent les Parisiens, et, en décembre 1783, les aéronautes Charles et Robert y tentent, — avec quel succès! — des ascensions en « ballons perdus ».

Le 6 octobre 1789, la Cour de France réintègre les Tuileries, — ramenée brutalement de Versailles par les bandes révolutionnaires qui sont allées y chercher, la pique en main, « le Boulanger, la Boulangère et le petit mitron » ! En quelques heures, il faut « mettre en état » le château, abandonné depuis cinquante-sept ans, pour y recevoir le Roi, la famille royale et leur interminable suite... Comme tout manque : lits, tables, chaises... on doit se contenter de couches de sangle et de grabats, réquisitionnés dans les chambrettes des pauvres diables hébergés depuis des années, par charité, dans le vieux palais des Médicis...

Dès l'arrivée du Roi, les jardins sont envahis par des foules qui l'interpellent, tantôt pour l'acclamer, tantôt pour le menacer et pour « voir s'il est là »!... On respire enfin ; les enfants royaux peuvent installer une volière sur l'emplacement du jardin Regnard et assister, char-



Norblin, *del.* LE JARDIN DES TUILERIES VERS 1804. Musée Carnavalet.

més, aux évolutions de leurs canards mandarins... (1).

Ces heures calmes furent brèves. Le 21 juin 1791, dès la pointe du jour, une rumeur grossissant de minute en minute emplit Paris. « *Ils* sont partis !... » Ils... c'étaient le Roi, la Reine, le Dauphin et Madame Royale... La domesticité du château ayant trouvé les appartements déserts avait donné l'alarme... les clubs se déclaraient en permanence, l'Assemblée se réunissait à la hâte ; on acclamait les piques du 14 Juillet ; la municipalité, par trois coups de canon d'alarme, annonçait officiellement la fuite du monarque... Dans les Tuileries envahies, la foule des Parisiens, consternée à huit heures, s'en félicitait à neuf heures, pour applaudir, — le surlendemain,

25 décembre 1790.

(1) A quatre heures, nous sommes allés à la Cour pour voir le Roi et la Reine se rendre à la messe. Nous étions debout dans le salon où les Cent-Suisses montent la garde. Ce sont de grands et beaux hommes qui portent le costume du temps de Henri IV et ont pour armement de longues hallebardes.

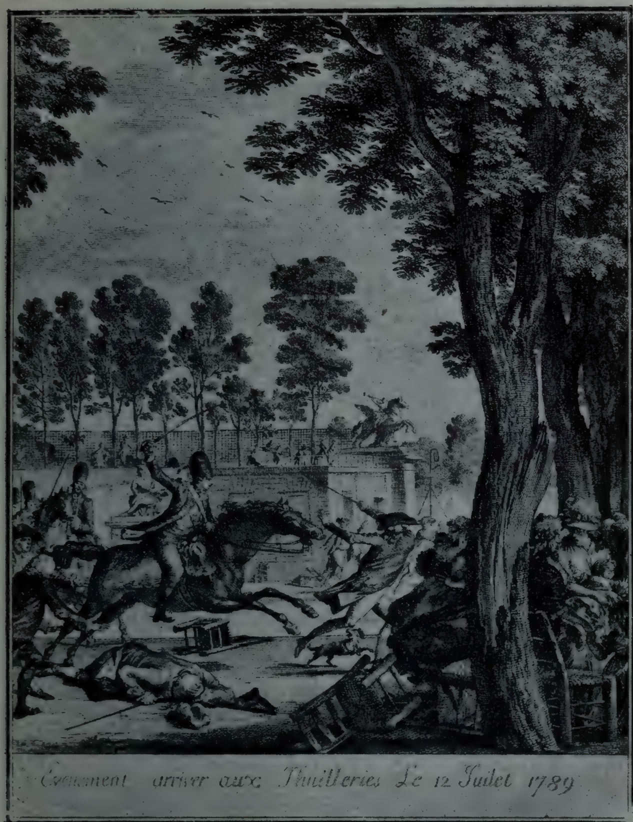
Les portes s'ouvrirent à deux battants. Le Roi passa devant moi en se dandinant ; son aspect semblait dire : « Quelle corvée on me fait faire là ! » La Reine ressemblait plutôt à un navire qui fend l'eau qu'à une femme qui marche, car elle portait, ainsi que ses dames d'honneur, de vastes paniers qui les auraient fait prendre de loin pour des montgolfières. Le cortège venait de la salle à manger et se rendait à la messe pour aller ensuite au jeu, puis retourner à table et enfin au lit. Quelle triste vie !

Le roi des Français a maintenant l'existence la plus tranquille et la plus opulente de toute l'Europe. Sa liste civile est de 25 millions de francs et il n'a qu'à dire *amen* chaque fois qu'on lui présente un décret à signer. — *Paris en 1790* (Souvenirs de voyage), par KOTZEBUE. *Nouvelle revue rétrospective*, t. I, p. 395.

— à la nouvelle de l'arrestation à Varennes de la berline emportant les fugitifs... Le 25 juin, — jour où les « fuyards » durent « affronter Paris », — fut pour ces malheureux une journée de supplice... Épaves des antiques monarchies, ils rentraient au château, escortés d'hommes à piques, encadrés de forêts de baïonnettes, avec leurs serviteurs liés sur la voiture, au milieu d'une haie menaçante de spectateurs, la haine aux yeux, muets, immobiles, le chapeau sur la tête.

Depuis lors, séparation complète entre la Royauté et l'Assemblée. Reflétant les passions du jour, le jardin des Tuileries est scindé en deux parties absolument distinctes : la terrasse des Feuillants et les entours de l'Assemblée, — siégeant dans la salle du manège (sur l'emplacement de la rue de Rivoli, près de la grille d'entrée que décorent, à droite et à gauche, deux grands groupes de bronze vert, œuvres de notre très cher père), — s'appelleront « la Nation » et un infranchissable ruban tricolore l'isolera des « terres de Coblenz » affectées aux rares promenades de la famille royale prisonnière...

Le 10 août 1792, le soleil se leva pourpre, dans un ciel de feu. Il était quatre heures et demie du matin, on n'avait pas dormi dans le château angoissé, où, de toutes parts, affluaient les mauvaises nouvelles. « Ma sœur, venez donc voir le lever de l'aurore! » dit Madame Elisabeth à Marie-Antoinette... C'était l'aurore de leur agonie! L'invasion du château allait commencer.



Evenement arriver aux Thuilleries Le 12 Juilet 1789

LA CHARGE DE LAMBESC AUX TUILERIES.

Moreau le Jeune, *del.*

A sept heures, le Roi, vêtu de violet, la Reine qui avait beaucoup pleuré et dont les yeux « étaient rouges



Descourtis, *sculp.*

LE BASSIN DES TUILERIES.

jusqu'au milieu des joues » (1), sortaient des Tuileries pour n'y plus rentrer... ils allaient chercher asile au sein de

(1) Rœderer. *Chronique de quarante jours.*

l'Assemblée nationale. Ils traversèrent les jardins déjà jonchés de feuilles sèches que le petit Dauphin « s'amusait à pousser dans les jambes des personnes qui marchaient devant lui »...[1]. Quelques minutes plus tard, on enfermait Louis XVI et sa famille dans la loge du « logotachygraphe », sorte de sténographe chargé de recueillir les débats de l'Assemblée. C'est derrière les grilles de fer séparant cette étroite logette de la salle des séances que Louis assista à sa déchéance... Pour la dernière fois ces malheureux avaient traversé le parc des Tuileries!

Pendant la Révolution, le jardin déserté ne se remplissait que les jours de fêtes populaires... [2]. On y dansa la « Carmagnole »; on y chanta le *Ça ira!* et, en 1793 [3],

(1) L. Blanc, t. VIII, p. 181.

(2) COMMUNE DE PARIS

Le 16 Messidor,

L'an deuxième de la République française une et indivisible.

Le Maire de Paris,

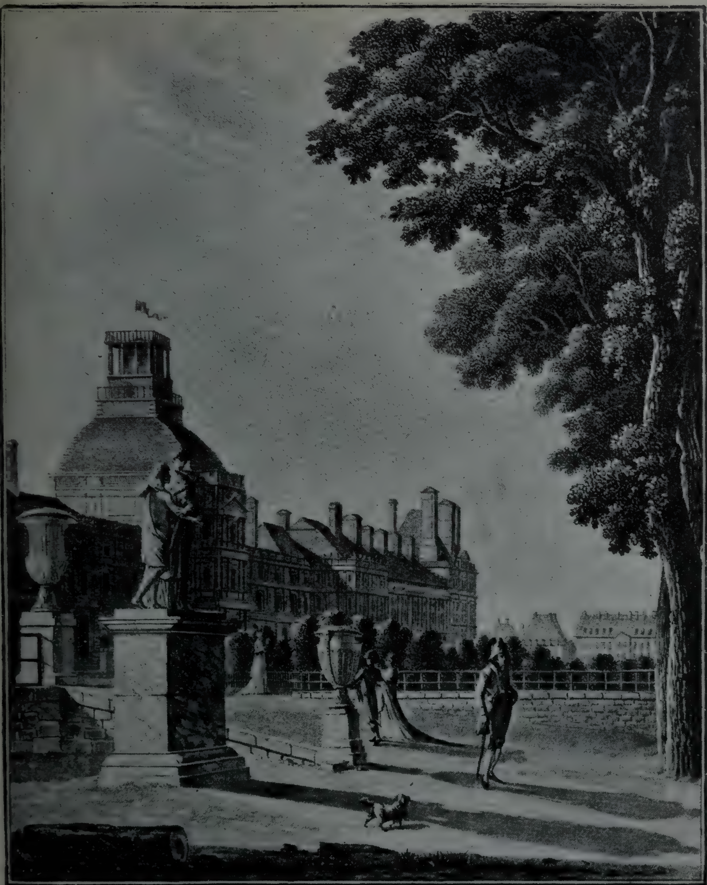
Aux Membres du Comité civil de la Section de Beaurepaire.

Vive la République!

Les soldats de la patrie ont remporté de nouveaux avantages signalés sur les satellites des brigands. Le port d'Ostende et Tournay sont au pouvoir de la République, les esclaves fuient à l'approche des républicains ou sont exterminés par eux.

Faites annoncer à l'instant au son de la caisse cette grande nouvelle au peuple ; dites-lui que la Convention nationale vient de décréter que le soir il y aura au jardin national une fête populaire. Que les républicains se réjouissent : la République est victorieuse partout. — Lescot Fleuriot. (Collection Georges Cain.)

(3) *Documents autographes sur la Révolution française* (Charavay, libraire, 1682), p. 196.



Veüe du Jardin des Thuileries comme il est apresent.

a Paris chez N Langlois rue S. Jacques a la Victoire auec Priuil. du Roy. dessiné et graué par Perelle

sur la proposition du vertueux et bucolique Anaxagoras Chaumette, on planta, — avec ostentation, — des pommes de terre dans les « anciens parterres de la Tyrannie », le long de la terrasse des Feuillants... (1) Elles seront d'ailleurs utilisées, ces pommes de terre symboliques : les élèves de l'École de Mars, — à l'étrange costume dessiné par David, — les déterreront et les mangeront pendant la nuit du 9 thermidor, alors qu'appelés en toute hâte par la Convention terrorisée, ils défendront, contre l'invasion des bandes robespierristes, les abords du « Temple des Lois »... (2).

(1) Le 4 septembre 1793, Robespierre étant président de la Convention, Chaumette se présente à la barre au nom de la Commune de Paris :

« Nous demandons que tous les jardins des biens nationaux à vendre soient mis en culture utile; nous vous prions enfin de jeter vos regards sur l'immense jardin des Tuileries... Ne vaut-il pas mieux y faire croître des plantes dont manquent les hôpitaux que d'y laisser des statues, fleurs de lis ou buis et autres objets, aliments du luxe et de l'orgueil des rois? »

Dussault : « Je demande que les Champs-Élysées soient en même temps que les Tuileries convertis en culture utile. »

Moniteur du 18 fructidor an II.

(2) On voit aujourd'hui, sous les bosquets, deux petites pelouses parallèles, allongées, en contre-bas, ornées chacune de trois statues et d'un banc circulaire en marbre blanc. Ces bancs étaient, au 20 prairial, une nouveauté; ils venaient d'être dressés sur les dessins de David, pour la circonstance. C'était de l'antique. On appelait ça des hexèdres, et l'on assurait qu'ils étaient semblables « à ceux où les philosophes grecs aimaient à discourir ». Quant au bassin de la grande allée, le plus voisin du château, il avait reçu pour décoration spéciale la statue « du monstre désolant de l'Athéisme, entouré de l'Ambition, de l'Égoïsme et de la Discorde, et portant sur

Que de choses nous resteraient encore à conter sur ce jardin où se déroulèrent tant de faits glorieux ou tragiques de notre histoire nationale ! On y fête l'Être suprême et l'on y magnifie les mânes de J.-J. Rousseau. Napoléon y passe des revues et la Restauration y donne des fêtes... (1). Louis-Philippe s'y fait acclamer par la garde nationale, et le prince impérial, — avant d'aller se faire tuer au Zoulouland, — prend des leçons de « vélocipède » sur la terrasse du bord de l'eau. — Le 4 septembre 1870, les grilles dorées des Tuileries sont enfoncées par la ruée du peuple demandant la « déchéance » ! et, pendant le

le front cette inscription : *Seul espoir de l'étranger* ». Le fond du tableau était formé par les longues façades grises du palais des Tuileries, enguirlandé et pavoisé, auquel on avait accolé un immense escalier de planches à deux rampes qui montait jusqu'à la hauteur du premier étage et sur lequel avaient pris place les musiciens et les femmes choristes de l'Opéra, vêtues de blanc et couronnées de roses. Plus loin encore, au-dessus des toits des Tuileries, apparaissait, juchée sur les combles du vieux Louvre, une machine étrange, déconcertante : une sorte de croix dont les bras possédaient de singulières excroissances. Bien peu de Parisiens savaient ce que c'était. Cet appareil était baptisé d'un nom bizarre, le *télégraphe*, et devait servir sous peu, disait-on, à faire des signaux aux armées, ce dont les incrédules riaient, en clignant de l'œil, d'un air malin. — T. G. *La Petite Histoire*. (*Le Temps*, 4 juillet 1907.)

(1) Les quatre cygnes dont la ville d'Amiens a fait présent au premier Consul lui ont été présentés avec des plaques d'argent appendues au col et portant gravées en lettres d'or l'une le mot Arcole, l'autre Lodi, la troisième Marengo et la dernière Amiens. Ils se promènent déjà dans le beau bassin des Tuileries. — *Gazette de France*. Paris, 15 messidor an XI. — AULARD. *Paris sous le Consulat*, t. IV, p. 216.



LE JARDIN DES TUILERIES SOUS LE CONSULAT

Norblin, *del.* Musée Carnavalet.

siège de Paris, les artilleurs campent dans le grand jardin dévasté !

Puis, c'est l'effondrement, la ruine ; la Commune met le feu au palais des rois de France ; une nuit d'incendie anéantit trois siècles d'art... (1) Mais trois jours auparavant, le dimanche 21 mai 1871, — au moment même où les troupes de Versailles pénétraient dans Paris par la porte de Saint-Cloud, — un grand concert se donnait dans la salle des Maréchaux, « au profit des veuves et orphelins de la République... Mme Bordas chanta *la Canaille*, Mme Agar dit *le Lion blessé*, de Victor Hugo (2).

C'est tout cela qu'évoquent, de très loin, les multiples « exhibitions » ornant actuellement, — si j'ose dire,

(1) Dans la nuit du mardi au mercredi 24 mai 1871, Raoul Rigault allait demander asile à un ami. Rigault sortait de Sainte-Pélagie, où il avait fait fusiller Gustave Chaudey.

L'appartement, un cinquième, avait un balcon. Appuyé sur la balustrade, il contemplait le terrifiant spectacle, les gigantesques panaches de flammes, les tourbillons de fumée semés de trous d'or...

— Tiens, cria-t-il brusquement, les Tuileries qui foutent le camp...

Ce que Rigault venait de voir, c'était la coupole de la salle des Maréchaux qui s'abîmait dans les flammes.

Il était exactement une heure un quart après minuit.

Maxime Vuillaume. *Mes cahiers rouges au temps de la Commune*, p. 285.

(2) Mai 1871. Dix heures du soir. Jardin réservé des Tuileries, qu'on appelait toujours le jardin du Petit Prince. Foule énorme. Les massifs illuminés par des lanternes rouges accrochées aux arbustes. Des lampions rouges en bordure des corbeilles et des pelouses. Des draperies rouges à l'estrade des musiciens qui jouent

notre vieux jardin des Tuileries... Les étrangers assoiffés d'émotions fortes qui, sous la Terreur, venaient, du haut des terrasses, contempler de près le spectacle des guillotinades, sont aujourd'hui remplacés, — avantageu-

des airs patriotiques mélangés à des ouvertures d'opéras populaires.

... Il y a concert dans la salle des Maréchaux.

... Nous franchissons le portique du pavillon central, le pavillon de l'Horloge. A gauche, deux fédérés, le coude appuyé sur le fusil, gardent l'entrée d'une vaste salle où tout le monde entre sans la moindre difficulté. Nous entrons. Sur toute la longueur, une table longue, longue. Des verres à la centaine, des bouteilles, des canettes pleines de bière blonde, des montagnes de brioches, des biscuits en paquets.....

Nous montons. La porte de la salle des Maréchaux. Une buée de chair brûlante. Les lustres énormes suspendus à la coupole resplendissent... Près de nous des femmes, emprisonnées dans un flot de citoyens, halètent et s'épongent.....

Bourdonnement d'impatience. Là-haut, dans la galerie qui court autour de la coupole, un homme, l'écharpe rouge en sautoir, se penche vers l'assistance. Il remue les bras. Il parle. On n'entend rien. Le rideau se lève. Silence.

Sur la scène est apparue une forte femme. Péplum blanc traînant derrière elle. Ceinture rouge à la taille.

Cris. Hurlements. On trépigne. On bat des mains. La femme chante. Son nom vole sur les banquettes. C'est la Bordas. Elle dit, elle mugit le chant qui l'a déjà rendue célèbre. Au refrain, c'est le délire. Toute la salle a repris en chœur :

C'est la canaille,
Eh bien ! j'en suis !

Je pousse Vermersch du coude : « — Tu ne dis rien ? — Moi ? je regarde les maréchaux... »

Maxime VUILLAUME, *Mes Cahiers rouges* : Par la Ville révoltée (pp. 232, 233, 234). (*Passim.*)

sement, — par de jolies femmes moulées en des fourreaux Directoire; souriantes, elles boivent le thé de cinq heures en regardant défiler les autos encombrant la place de la Concorde, et, du haut de son pupitre de chef d'orchestre, Rodolphe Berger verse des valses lentes en leurs oreilles charmées !...

L'ATELIER DE DAVID

au Louvre.

L'ÉMINENT directeur des musées nationaux avisait dernièrement le musée Carnavalet qu'il mettait à la disposition des collections historiques de la Ville de Paris un vieux fauteuil et un poêle de fonte usagé... Hâtons-nous d'ajouter que ces deux documents très intéressants provenaient de l'atelier occupé au Louvre par le grand peintre Louis David.

Aussi, déférant avec joie à l'invitation de M. Homolle, grimpions-nous l'autre matin les interminables étages donnant accès aux cabinets de MM. les conservateurs, où se trouvent le poêle et le fauteuil. Tous deux sont bien typiques et d'une incontestable authenticité; le fauteuil « forme chaise curule », avec ses lignes rigides et son dossier de cuir, porte la griffe du peintre de *Brutus*, et le poêle, décoré d'attributs, est exactement celui qui figure dans le tableau exposé au Salon de 1814 par Mathieu Cochereau : *Intérieur de l'atelier de David*, accroché aujourd'hui, salle des « sept cheminées », au-dessous du *Sacre de Napoléon I*^er^.

Il est charmant ce tableau de Cochereau, et bien précieux pour l'histoire de l'art au XIXe siècle : l'atelier, noyé d'ombre, n'est éclairé que par un rais de lumière filtrant entre deux volets entr'ouverts et une baie de jour à demi voilée d'un rideau. L'interstice des volets laisse apercevoir les marches du pont des Arts (construit en 1802) et le quai du Louvre ; au fond se profile l'angle du bâtiment où se trouve la galerie d'Apollon. Cela nous permet de situer cet atelier au coin du quai et de la place Saint-Germain-l'Auxerrois, sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le palier du grand escalier conduisant au musée égyptien. Le maître avait son atelier particulier directement au-dessus de celui de ses élèves ; on l'appelait : « l'Atelier des Horaces », parce que le célèbre tableau *les Horaces* (1) y avait été exécuté. David possédait un deuxième atelier : « l'atelier des Sabines », donnant sur le quai vis-à-vis de l'Institut (2).

(1) Dans le *Journal des Hommes libres* du 29 frimaire an VIII (10 décembre 1799), fut publié cet avis : le citoyen David prévient ses concitoyens que l'exposition de son tableau des *Sabines* commencera décadi 30 frimaire an VIII et continuera les jours suivants depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir dans la salle de la ci-devant académie d'architecture au Palais national des Sciences et des Arts, l'escalier à droite en entrant par la rue du Bac. Les billets d'entrée avec un livret explicatif se distribueront à la porte de ladite salle et coûteront 1 fr. 80. — AULARD. *Paris sous le Consulat*, t. I, p. 61.

(2) C'est dans cet atelier que David exécuta *les Sabines*. Dans celui de l'angle nord-est, il peignit les tableaux de Brutus, de Marat, de Lepeletier de Saint-Fargeau et quelques portraits, entre autres celui du Premier Consul. Pour le *Serment du Jeu de Paume*,



INTÉRIEUR DE L'ATELIER DE DAVID.

Mathieu Cochereau, *pinxit*. Musée du Louvre.

Les nombreux élèves de David occupaient plusieurs locaux superposés dans l'espace qui forme aujourd'hui la cage du grand escalier à l'angle de la colonnade et de la façade nord. Leur illustre maître demeurait avec sa femme et ses quatre enfants, non loin de Sedaine, aux environs de la salle à présent dite d'Auguste.

On gagnait les ateliers de David par un escalier en hélice, obscur, étroit, s'ouvrant à l'angle du quai et de la place. Cet escalier, inutilisé aujourd'hui, débouche dans la salle égyptienne où sont exposés les quatre superbes vases canopes en terre émaillée bleue, provenant du tombeau de Ramsès II. Les ateliers surplombaient le jardin de l'Infante ; celui des élèves était nu comme une immense cellule de couvent, par-ci par-là des toiles retournées contre le mur, des chevalets, des boîtes à peindre. Le curieux tableau de Cochereau nous montre une douzaine de jeunes gens — dont Schnetz et Pagnest — dessinant ou peignant d'après un solide modèle qui pose nu près du fameux poêle. Saluons, en passant, la mémoire de Louis XVIII qui eut la bonne idée d'acheter, en 1825, cette toile charmante et documentaire, 3.600 francs. A cette date David, frappé par la loi exilant

il eut à sa disposition l'église des Feuillants, près des Tuileries, qu'il quitta lors du percement des rues de Rivoli et de la Paix ; mais il obtint en compensation l'église de Cluny, où il mit la dernière main au *Couronnement de l'Empereur*, commencé aux Feuillants ; il y exécuta aussi la *Distribution des Aigles*. Le *Léonidas* fut commencé et achevé dans l'atelier des *Sabines*.

de France les conventionnels régicides, achevait de mourir à Bruxelles ! (1)

Voici donc notre poêle identifié : il chauffait l'atelier des élèves ; quant au fauteuil, il décorait certainement l'atelier du maître. Une phrase des *Souvenirs* de E.-J. Delécluze, élève de David, nous édifie pleinement (2) : « Au lieu des deux bergères d'usage, on voyait d'un côté une chaise curule en bronze, dont les extrémités des deux X se terminaient en haut et en bas par des têtes et des pieds d'animaux et de l'autre un grand siège à dossier en acajou massif, orné de bronzes dorés... Les chaises courantes, en bois d'acajou sombre et couvertes de coussins en laine rouge, avaient été copiées sur les

(1) Il est mort le 29 décembre 1825. On avait fait plusieurs fois des efforts depuis 1816 pour faire rentrer David en France. Lorsque Charles X alla visiter la coupole de Sainte-Geneviève, Gros, son élève le plus constamment occupé de sa rentrée, encouragé par le succès de son ouvrage, demanda au Roi le retour de son maître. Il lui fut refusé, ainsi qu'à Mme Récamier.

A la mort de David, Gros et ses élèves eurent l'idée de se rendre au Palais des Pairs, où étaient les tableaux des *Sabines* et de *Léonidas* afin d'y attacher une couronne et un crêpe, comme cela se pratiquait lorsque l'on transportait les ouvrages d'un peintre illustre du Luxembourg au Louvre. Les portes du Luxembourg furent fermées aux artistes et l'on assura que la cour avait défendu que les tableaux de David fussent mis dans la grande galerie du Louvre. — Souvenirs inédits de Delécluze. *Nouvelle Revue Rétrospective*, t. X, p. 172.

(2) E.-J. Delécluze, qui a laissé de très précieux *Souvenirs*, était l'un des élèves favoris de David. Un détail donnera la mesure de ses préférences artistiques. Il occupait une partie de ses loisirs à relire *Ossian*, en anglais !

vases dits étrusques par Jacob, le plus habile ébéniste d'alors ». Notre fauteuil avait sa place en ce logis plutôt sévère ! Pas un canapé, pas une draperie, pas une fleur... Quand David évoquait les Horaces, Brutus ou les



LE PEINTRE DAVID VERS 1815.

ombres de ses amis Robespierre, Le Peletier et Marat, ce fauteuil devait leur tendre des bras fraternels. En un angle obscur de l'atelier, le lit à l'antique — sur lequel le maître a si merveilleusement représenté Mme Récamier — servait de débarras. On y empilait les châssis hors

d'usage, les vieilles études crevées et les mannequins disloqués... Tout cela était rien moins que folâtre! On devisait de choses graves dans un intérieur à la Lycurgue !

On sait d'ailleurs combien les premières années du dernier siècle furent férocement « antiquisées » sous l'impulsion de David ; on retrouvait partout la férule redoutable de l'ordonnateur officiel des fêtes de la Convention !

Les femmes revêtaient des chlamydes ou se drapaient dans des péplums ; les « législateurs », les « élèves de l'École de Mars », les « méditateurs » circulaient vêtus à la romaine, en tuniques laconiennes ornées de broderies figurant « presque toujours des méandres ». Plus de « cadenettes », plus de « retroussis », les cheveux ras « à la Titus ».

Aux greniers les meubles corrupteurs aux panses rebondies, aux sièges capitonnés, les « bonheur du jour » fleuris de marqueterie, les cabarets de porcelaine de Sèvres ; les tapisseries licencieuses, les « statuettes éhontées » de l'ancien régime... Par ces temps où la vertu « était à l'ordre du jour », les Watteau, les Pater, les Lancret, les Boucher mis à l'index et frappés d'incivisme, se vendaient pour des sous le long des quais, et le vieux Fragonard, honteux d'avoir peint tant de frivoles déesses, de jolies filles à la gorge rose, d'accortes beautés aux yeux mutins poussant de discrets verrous, se balançant au milieu des fleurs ou prosternées aux pieds du dieu d'amour, se sentait dépaysé, délaissé, menacé !

Il avait compris que son art charmeur ne convenait plus à cette génération « de fer et de sang » ; il quémandait des « certificats de civisme », dédiait *la Bonne Mère* à la Patrie, assistait le 24 ventôse an II, dans la cour du Louvre, à la plantation d'un arbre de la Liberté, s'appliquant à dessiner deux lugubres compositions allégoriques : *le Sénat assemblé pour décider la paix ou la guerre* et *la Fermeture du temple de Janus.*

Houdon l'imitait ; il avait métamorphosé sa délicieuse *Sainte Scholastique* en une austère *Philosophie!* Mais l'apprentissage avait été rude pour les ci-devant amateurs de *l'Escarpolette*, réduits à contempler les images de Marat, de Couthon, de Saint-Just, de Chalier, à se pâmer devant les « Liberté s'appuyant sur l'Egalité » ou « le buste de la citoyenne Danton exhumée et moulée sept jours après sa mort par le sourd-muet Desenne ! »

Quel abîme depuis 1793 !... et combien regrettaient l'art délaissé des petits maîtres d'autrefois ! Mais il ne faisait pas bon de parler de ces « polissons » devant le rude réformateur David. L'impénitent régicide eût, de son atelier des Horaces, édicté contre eux aussi « la mort » sans phrases ! (1)

(1) Nous possédons une lettre autographe de David, ainsi conçue :

« David, le peintre, souhaite le bonjour au bon et probe Biauzat, il venait lui demander qu'il voulût bien lui faire l'honneur de venir dîner chez lui, au Louvre, n° 8, le 6 ou le 7 de cette décade, à sa volonté.....

« Amitiés, « DAVID. »

(Collection G. Cain.)

*
* *

Il faudrait un volume pour conter l'histoire héroï-comique des ateliers du Louvre ouverts par Henri IV et fermés par Napoléon Ier. Les lettres patentes du Béarnais, en date du 22 décembre 1608, prescrivent que « tout ce qu'il y aura de logement au-dessous de la grande galerie sera abandonné aux artistes et ouvriers d'art les plus célèbres pour y loger, y exercer librement leur art et former des apprentis sans être inquiétés par les compagnies des Maîtres de Paris ou autres ». Aussi les premiers occupants furent-ils les peintres, sculpteurs, orfèvres, etc., employés à la construction du palais... et l'invasion artistique dura jusqu'aux premières années du XIXe siècle (1).

Le Louvre était le « rendez-vous des talents et des arts »; presque tout artiste connu a figuré sur la liste des locataires qui durant deux cents ans habitèrent le palais. La discrète réserve des premiers jours n'avait pas duré, l'abus était devenu monnaie courante... Les paravents mobiles qui tout d'abord entouraient discrètement la couchette improvisée en un coin de l'atelier, étaient bien vite devenus de solides cloisons et le logis hébergeait

(1) Sous le Directoire, en pleine période de « l'agiotage », le Gouvernement disposa d'une des salles de l'appartement de la Reine en faveur de la Bourse des valeurs... — (*Journal de France*, 1er prairial an III.)

toute une famille. Or, il y avait vingt-six logis d'artistes au Louvre... Quelle pétaudière! On se dispute les logements, on cabale, on complote, on se chamaille; les femmes, plus âpres encore que les hommes, se querellent dans les corridors et dans les escaliers... Jugez du



VUE D'UN PAVILLON DU LOUVRE PRISE DU JARDIN DE L'INFANTE VERS 1830.

vacarme, des commérages, des médisances, des jalousies!

La mort, impatiemment attendue, d'un « occupant du Louvre » déchaîne des tempêtes. Que Caffieri succède à Simon Challes, Roslin à Tocqué, Hubert Robert au sculpteur Lemoyne, les mêmes intrigues vont leur train...

Puis ce sont d'incessantes difficultés entre voisins, de longues requêtes à l'administration. En 1774, Caffieri assiège de ses réclamations le comte d'Angivilliers : « On l'a dépossédé du petit réduit qu'il a fait construire près de son atelier pour y faire passer un escalier, ce qui a entraîné pour lui une perte de plus de 4.000 livres... » Il proteste, il demande « le logement aux Galeries vacant par la mort de Desportes » et finalement obtient « celui dont M. Allegrain s'est démis (1) ». Et quelle réunion hétéroclite ! une majorité de peintres : Moitte, Lagrenée, Vien, Vanloo, C. Vernet, Tocqué, Mme Valayer-Coster, Moreau le Jeune, Greuze et ses filles, Regnault, David, sa femme et ses quatre enfants (ils logent au rez-de-chaussée, près de l'actuelle « salle d'Auguste », à droite du balcon doré de Charles IX), Fragonard, sa femme et sa jolie belle-sœur Mlle Gérard, Mouchy, Pajou, Clodion, sculpteurs ; Vaudoyer, architecte; Debucourt, gra-

(1) *Lettre de Caffieri:* « Monseigneur, j'ose vous demander le logement aux galeries du Louvre vacquant par la mort de M. Desportes (qui était sollicité déjà par Fessard, Pasquier et Briard).

« 2 juin 1774. ». (*Id.*, pp. 215 et 216.)

Le 13 février 1773. — Six semaines se sont écoulées que la mort du sculpteur Le Moyne, qui jouissait d'une pension du Roi et d'un logement aux galeries du Louvre, fournit à Caffieri l'occasion d'une nouvelle démarche. Ce fut le peintre Hubert Robert qui obtint le logement. (*Id.*, pp. 262 et 263.)

Le logement de Drevet, graveur, mort le 23 décembre 1781, demandé par J.-N. Tardieu, Wille, J.-P. Le Bas et Daudet, graveur, recommandé par le curé de Saint-Louis, fut accordé à la marquise de Pontchartrain. (J. Guiffrey, *les Caffieri*, pp. 267 et 268.)



Schmidts, *del.* LE LOUVRE VERS 1830. Sabattié, *sculp.*

veur; Bossut, ex-prêtre, mathématicien; Mentelle, géographe (1); Gounod, fourbisseur du Roi (2), etc., etc.

La Révolution trouva tous ces braves gens nichés au Louvre, où « ils se carraient à leur aise ». Les logements n'étaient pas des plus vastes; « ils prenaient jour par l'une seulement des fenêtres du quai; en revanche, ils avaient en profondeur une étendue assez considérable, puisqu'ils occupaient toute la largeur du corps de bâtiment; ils comportaient en élévation un sous-sol, un rez-de-chaussée et deux étages de chambres assez basses pratiquées dans la hauteur de l'entresol ». Après l'inva-

(1) Edme Mentelle, historiographe du comte d'Artois, demeurait rue de Seine, Hôtel de Mayenne et y resta jusqu'à ce que Roland, en 1792, lui eût donné un logement au Louvre.

Sa maison était le « rendez-vous des talents et des arts. » On faisait chez lui d'excellente musique. C'est là que Brissot retrouva Mlle Félicité Dupont qu'il épousa plus tard. Mentelle construisit ce globe de trois pieds de diamètre, destiné aux études du Dauphin de France, qui se trouve, depuis 1877, dans une des salles de la Bibliothèque nationale.

Son logement au Louvre était un des vingt-six logements pratiqués dans la grande galerie. Les Mentelle (lui et sa femme) occupaient le nº 11, entre le peintre Hubert Robert et l'orfèvre Ménière, à deux pas de Pierre Pasquier, l'ami du Roland, logé au nº 8.

Son adresse était :

Mentelle, Membre de l'Institut, rue des Orties, au Louvre, nº 19.

C'est l'adresse même de la porte par laquelle on entrait dans les logements de la grande galerie, où Mentelle habita jusqu'en 1806, époque à laquelle l'Empereur fit évacuer les galeries. — *Lettres de Mme Roland*, édition Cl. Perroud.

(2) Gounod était, — croyons-nous — le père de notre grand musicien Charles Gounod, l'auteur de *Faust, Roméo, Mireille*, etc., etc.

sion de Versailles, lors des journées des 5 et 6 octobre 1789, le Roi, contraint de s'installer à Paris, dut pourvoir au logement des officiers de la Couronne. Rien n'était préparé pour recevoir la Cour et l'on dut, pour faire place à tant de nouveaux arrivants, chasser des Tuileries et du Louvre de nombreux locataires qui — avec ou sans droit — s'y étaient installés. Ce furent des hurlements, des cris de rage, des scènes terribles; mais il fallait agir vite, énergiquement, et l'architecte Mique vida en quelques heures une grande partie des palais.

Grande émotion chez les artistes... Ils furent toutefois épargnés, sous réserve « que chacun d'eux devrait fournir une ou deux chambres pour héberger provisoirement un officier de la maison royale »; ainsi Caffieri dut recueillir en son cher logement un M. Chatelain, « contrôleur ordinaire de la bouche du Roi » (1).

(1) Les logements numérotés de 1 à 26 s'ouvraient sur un corridor unique, long comme la galerie, corridor éclairé par les fenêtres du quai. Fragonard, nº 2; Regnault, nº 6; J.-B. Isabey, nº 7; Hubert Robert, nº 10; Hue, nº 21.

L.-O. Merson, *Gazette des Beaux-Arts*, septembre 1881.

En 1790. Escalier des artistes sous la porte Saint-Germain, à gauche.

Au premier : atelier et logement de M. Brennet, peintre, maître à écrire des Enfants de France;

Ateliers et logements de : MM. David, Fragonard, Machy, Vernet fils, peintres; Clerissau, écuyer de la Reine de quartier; Collet, Monnet, Lagrenée l'aîné, peintres; Lagrenée, valet de chambre ordinaire de la Reine. — (*Archives de l'Art français*, 2 vol., p. 147.)

Ce fut une première alerte... Les monarchiques locataires du Louvre achevaient à peine de s'en remettre lorsque l'armée révolutionnaire de la Commune des Arts envahit les locaux du palais et s'y installa à son tour, terrorisant les anciens occupants qui n'osaient pas trop protester... (1) L'Académie n'existait plus et le tout-puissant David, député à la Convention, avait répondu sèchement à Renoult, l'avertissant que son tour de corriger les élèves était arrivé à « l'École des modèles »... (2)

— Je fus autrefois de l'Académie !...

Avec une telle population, le Louvre était devenu une sorte de phalanstère odieux, mal tenu, et le palais, malpropre, deshonoré, livré aux lessives familiales, aux cuisines nauséabondes, aux jeux des enfants, semblait une véritable sentine. Un détail précisera la puanteur

(1) Évacuation des logements du Louvre, destinés désormais à des artistes et fonctionnaires publics. 12-13 août 1792.

L'ordre donné aux personnes logées dans le Louvre, d'en sortir, ne s'étend point aux savants, gens de lettres et artistes, qui ont obtenu leur logement à ce titre. 16 août 1792. — (*Bulletin des Lois*, 1789 à 1814, F. M. Louvre.) — *Procès-verbal de l'Assemblée nationale* du 16 août 1792.

« ..... Les artistes qui ont un logement au Louvre viennent remercier le Corps législatif de leur avoir conservé cet asile honorable en distinguant leur cause de celle des hommes pervers qui ont violé le sanctuaire des sciences en se rendant coupables d'un crime atroce ; ils sont admis aux honneurs de la séance..... »

(2) David avait été élu, le 17 octobre 1792, député à la Convention par l'Assemblée électorale de Paris. Il fut « mis en arrestation » le 14 thermidor an II (1er août 1794), comme « ami et complice du traître Robespierre ».

qui y régnait : « Près des grands murs noirs adossés à la Colonnade des espèces d'immenses éviers servaient de latrines toujours ouvertes, d'où s'exhalait un air infect qui ne se renouvelait qu'avec peine ».

Cela dura jusqu'en 1806. Il ne fallut rien moins qu'un ordre formel de Napoléon pour nettoyer ces écuries d'Augias et y installer le plus beau musée du monde !

Un soir, Napoléon passait à pied par la rue des Orties, une ruelle sordide bordant le Louvre dans l'intérieur du Carrousel : il aperçut cette grouillante population vaquant à ses petites affaires... « Qu'est-ce que cela ? » demanda-t-il au maréchal Duroc dont il était accompagné. Duroc le mit au courant...

— Qu'on me fasse partir tous ces b...-là ! Ils finiraient par brûler mon musée... mes conquêtes !

Quinze jours plus tard (le 18 mai 1806), tous les b... précités avaient délogé... Quelle leçon !

LE PASSAGE JOUFFROY

Le samedi 8 août 1829, vers minuit, les bons Parisiens qui — par une chaleur étouffante — écorchaient des glaces ou absorbaient des limonades fraîches aux terrasses des cafés du boulevard Montmartre, furent fort surpris de voir peu à peu les larges trottoirs envahis par des curieux dont le nombre augmentait de minute en minute... La foule se massait surtout devant la maison portant le numéro 10 : cinq étages bien connus des flâneurs et que l'on avait surnommés « la Boîte aux Artistes », à cause de la quantité de musiciens et de gens de théâtre qui y avaient dressé leurs pénates... C'est aujourd'hui le passage Jouffroy.

Les femmes portaient la toilette de théâtre, la robe blanche d'organdi ou la redingote en mousseline des Indes, brodée, doublée en « satin vapeur »; presque toutes s'enveloppaient de pèlerines en batiste plissée ou d'écharpes en gaze, de couleur cerise ou blanche. Les coiffures s'agrémentaient d'un bouquet de fleurs naturelles, d'une chaîne d'or ou d'une rangée de perles traversant le

front ; tous les peignes étaient en écaille à haute galerie.

Les hommes, en chapeau claque, arboraient le cos-



G. ROSSINI VERS 1829.

tume de « demi-soirée », l'habit vert myrte, « œil de corbeau » ou bleu céleste, très ouvert sur un gilet de soie de nuances diverses et à dessins brochés ; le pantalon



LE BOULEVARD MONTMARTRE VERS 1845.

Becquet frères, litho

de casimir blanc ; une sorte de manteau vénitien posant sur les épaules.

Tout ce monde, qui semblait sortir de l'Opéra et qui en sortait effectivement, se frayait avec peine un passage dans la foule grossissant de minute en minute. Les voitures de maître, les carrosses de gala, les coupés, les cabriolets de place avaient envahi la chaussée : de belles dames décolletées occupaient sur le siège la place de leurs cochers pour mieux voir ; les « tigres », debout, tenaient en rênes courtes les chevaux secouant leurs mors d'acier. Ceux qui n'étaient pas dans le secret s'interrogeaient anxieusement. Les yeux écarquillés, les badauds s'abordaient, — et Dieu sait si de tout temps les badauds furent nombreux à Paris ! — Que se passe-t-il ? Qu'y a-t-il ?...

Bientôt, la curiosité redoubla, car on vit déboucher de la rue Drouot — qui s'appelait encore rue Grange-Batelière — une troupe d'hommes bien mis, chargés de paquets aux formes bizarres, dissimulés sous des serges vertes et des boîtes noires. Ces nouveaux venus se groupèrent devant le numéro 10, déroulèrent leurs serges, ouvrirent leurs boîtes et en sortirent des instruments de musique : violoncelles, trombones, pistons, harpes et violons... Tant bien que mal, plutôt mal que bien, ils s'installèrent sur la chaussée et sur le trottoir et accordèrent leurs instruments au diapason « *la... la... la...* ». Le chef d'orchestre, Habeneck, apparut. La foule applaudit, elle avait compris. L'Opéra fêtait l'illustre

maëstro Giacomo Rossini, auteur de *Guillaume Tell* dont la première représentation avait été acclamée, cinq jours auparavant, sur la scène de l'Académie royale de musique. Rossini logeait au deuxième étage de ce fameux « numéro 10 »; l'orchestre, les artistes et le public de l'Opéra venaient lui donner une aubade. L'idée était nouvelle et charmante, la nuit douce et étoilée; Paris joyeux et reconnaissant s'apprêtait à célébrer la gloire du « Cygne de Pesaro ».

Au signal d'Habeneck — gigantesque ombre chinoise se détachant sur les boutiques éclairées — l'orchestre attaque l'ouverture de *Guillaume Tell*; on applaudit à faire trembler les vitres, et ce fut de la frénésie lorsque Dabadie, Nourrit et Levasseur, les trois illustres créateurs de l'ouvrage, entonnèrent le fameux trio du « Serment ». Puis vint le tour d'une cantate de circonstance — et quelle cantate! — composée par « un amateur » en l'honneur du maëstro qui le lendemain devait quitter la France!

Le ciel natal, hélas!
T'envie à nos climats (*bis*);
Tu nous quittes, mais ton génie
Ne nous quittera pas (*bis*).
Etc., etc.

Toutes les fenêtres s'étaient garnies de spectateurs; chacun acclamait, hurlait. Seul, un appartement restait obstinément dans l'ombre : celui du héros de la fête. Rossini n'allait-il donc pas assister à son apothéose. On

eut vite l'explication : elle était du plus haut comique. La police avait dû organiser en hâte un service d'ordre et fermer les voies d'accès pour empêcher la foule d'envahir



F. HABENECK.

L. Massard, *del. et sculp.*

le boulevard. Or, parmi les passants refoulés derrière ces barrages, un homme gesticulait et se démenait, suppliant qu'on le laissât passer et furieux de voir ses efforts impuissants contre le caporalisme d'un quel-

conque municipal... c'était Rossini. Il avait beau crier : « Mais je suis Rossini, on ne peut commencer sans moi, laissez-moi passer », les agents lui répondaient invariablement : « Vous, Rossini, allez donc, farceur, on nous l'a déjà faite... En voilà assez ; tenez-vous tranquille, ou l'on vous colle au poste ! » Il fallut toute l'autorité d'un haut fonctionnaire pour aider le Maître à forcer la consigne et rendre l'idole à la foule enthousiaste de ses adorateurs.

***

Avant de devenir passage Jouffroy (du nom du propriétaire du terrain), ce numéro 10 du boulevard Montmartre avait déjà passé par de nombreux avatars. A la fin du XVIIIe siècle, ce fut une enclave du jardin potager de l'hôtel Crozat, dont le parc, en terrasse, s'étalait de l'autre côté du cours, c'est-à-dire du boulevard. En 1805, au dire du brave père Dupin, qui y avait chassé, « c'était la campagne ». Au vrai, jusqu'aux environs de 1810, les boulevards ne furent, pour ainsi dire, qu'un prolongement de la banlieue parisienne, cette banlieue où les maraîchers cultivaient des carrés de choux et des plants de vignes, près du marécage de la Grange-Batelière, où paissaient des troupeaux de chevaux et des bandes de porcs. A l'horizon tournaient les moulins de Montmartre.

Vers 1820, le boulevard Montmartre se peuple ; de nombreux artistes y habitent : Mlle Mars, Brunet, l'acteur chéri des Variétés ; Arnal, Giulia Grisi, Alphonse Karr,



ENTRÉE DE L'HÔTEL AGUADO. Me L. Pannier, *sc.*

Actuellement Mairie, rue Drouot.

le musicien Albert Grisar, et le numéro 10, après avoir abrité l'ambassade de Turquie et l'hôtel du prince russe Tuffiakine, un boyard original et richissime, au « torticolis » célèbre, était, en 1829, occupé comme nous venons de le dire par la « Boîte aux Artistes ». Rossini Boïeldieu et Carafa y logeaient (1).

La maison, démolie en 1836, fut en 1846 remplacée par le passage Jouffroy... Vers la fin du règne de Louis-Philippe la vogue allait aux passages : et dès l'origine le passage Jouffroy obtint le plus brillant succès. Un hôtel somptueux l'encadrait, dont les quatorze fenêtres s'ouvraient sur le boulevard. Dans le passage, les tailleurs, les lingères, les cafés « avec billards », les cabinets de lecture et les coiffeurs y resplendissaient de mille feux.

(1) La manufacture de papiers peints et veloutés de Robert se trouvait établie près de la maison habitée par Mlle Mars.

Rossini et Carafa avaient leurs appartements à cette époque dans la maison de Boïeldieu, en d'autre temps ambassade de Turquie et hôtel du prince Tuffiakine.

Ce prince russe avait pour secrétaire, *sous le règne de Louis-Philippe*, M. Georges qui l'accompagnait presque partout et lui faisait vis-à-vis en voiture.

A cause d'une infirmité, Tuffiakine portait la tête excessivement penchée sur l'épaule droite ; son secrétaire, à force de tendre le cou pour converser avec le prince, et peut-être par flatterie, contracta le même tic dans le sens opposé ; son épaule gauche fit coussin pour sa tête. Lorsque tous deux marchaient à pied et que le bras droit de M. Georges soutenait le bras gauche du prince, il leur était impossible de causer. S'ils changeaient de côté, les deux têtes se cognaient, et les passants d'en rire.

Le passage Jouffroy, *formé en 1845*, traverse l'ancienne habitation de Tuffiakine. — *Histoire des Boulevards*, par Lefeuve (1863).

En 1851 la foule des badauds s'y écrasait pour contempler le « lingot d'or », bloc d'or d'une valeur de 400.000 francs, gros lot d'une retentissante loterie, « au capital de sept millions, pour l'émigration gratuite en Californie de 5.000 travailleurs.

Le « lingot d'or » reposait sur un trône devant lequel, respectueuse et troublée, défilait la cohue... Des aboyeurs prônaient l'énormité de la somme et plaçaient des billets. Un « bazar universel » occupait les vastes sous-sols qui sont, je crois, devenus aujourd'hui le Musée Grévin et un estaminet lyrique attirait les dilettantes... Darcier y chantait.

C'est un nom bien oublié aujourd'hui que celui de Darcier ; seuls ou presque seuls le connaissent ceux qui en entendirent parler par leurs pères ou leurs grands-pères. Ce fut cependant un maître.

Comme disait feu Joseph Prudhomme : « Je l'ai connu sans le connaître ». Il y a une vingtaine d'années, après un excellent dîner, quelques artistes fumaient leurs cigares en évoquant d'aimables souvenirs. Le nom de Darcier passa dans la conversation... « Comment, vous ignorez Darcier, s'écria soudainement Faure, l'incomparable chanteur de l'Opéra, mais vous ignorez alors l'un des plus grands artistes du chant... Darcier !... quelle âme !... Je lui dois beaucoup, je suis un peu son élève... Ah ! que ne l'avez-vous entendu interpréter Pierre Dupont ou Gustave Mathieu... *Jean Raisin*, *les Bœufs*, *les Louis d'or*, *les Sapins*, *le Régiment de la Moselle*... *les*

Cerises.... Avec Darcier ces chansons-là devenaient grandes comme des hymnes!... Je vais tâcher de vous en donner une idée... » et Faure, l'œil extasié, son



LE PASSAGE JOUFFROY VERS 1869. Rivière, lith.

éternel cigare fiché dans le coin de la bouche, sans cesser une minute de fumer, nous dit — avec quel art — pendant des heures, tout ce vieux répertoire si touchant, si humain, si héroïque aussi, que reprenaient jadis en

chœur les révoltés de 1848 dans les Ateliers nationaux...

Attentifs et charmés autour du piano, nous écoutions dévotieusement le grand artiste Faure évoquer l'âme de son maître Darcier !... et l'un de nous en s'en allant

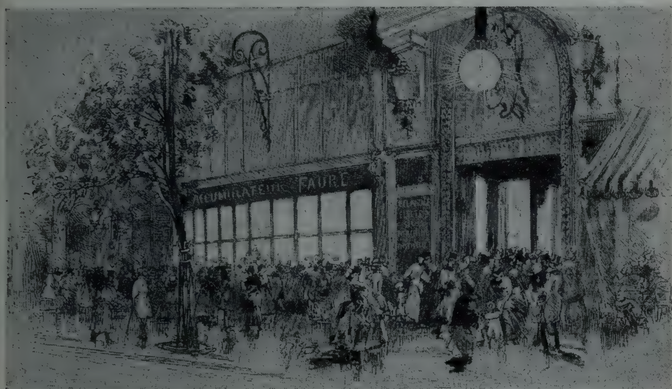


L'ESTAMINET LYRIQUE AU PASSAGE JOUFFROY.

— n'était-ce pas Armand Silvestre? — racontait la poétique folie du fou Gustave Mathieu, dont Faure venait de chanter *Jean Raisin*. Déjà frappé de démence, tête nue, des greffes de rosiers dans ses poches, Gustave Mathieu courait les bois de Sèvres et de Meudon, écussonnant des églantiers sauvages afin que les amoureux puissent plus tard trouver des roses pour en fleurir leurs amoureuses...

*
* *

Actuellement, un grand nombre de restaurants à prix fixes se sont installés au passage Jouffroy. A gauche, —



BOULEVARD MONTMARTRE. A. Lepère, *del. et sc.*

à l'endroit où, dans mon enfance, le *Théâtre Séraphin* donnait des représentations d'ombres chinoises (1), —

(1) Le « Spectacle lyrico-magique » fut installé dans le sous-sol du bazar européen, aujourd'hui Spectacle Séraphin (1858). Une lithographie comique d'Étienne Carjat représente le prestidigitateur Raphaël Macaluto avec, à l'angle, cette annotation :

« Je recommande très vivement mon bon ami R. Macaluto.

« C'est un homme d'une habileté prestigieuse, d'une intelligence remarquable et d'une grande complaisance. ALP. KARR.

« Nice, 12 février 1858 ».

un café-concert : le Petit-Casino; à droite, flamboie l'entrée du célèbre Musée Grévin.

J'en ai franchi le tourniquet. Quel étonnement de retrouver après tant d'années ces vieux souvenirs de jeunesse; j'ai revu Bonaparte à la Malmaison, le Pape sur la Sedia, Marie-Antoinette, Mirabeau, les Martyrs chrétiens, Henri Brisson, Paul Déroulède, Louis XVII et ses rats, et aussi cet excellent Marat si férocement égorgé par une Charlotte Corday, souriante dans sa jupe rayée... J'ai contemplé la baignoire tragique, ce « sabot » de cuivre qu'authentique la lettre d'un brave curé du diocèse de Vannes. J'ai rencontré des amis : Hugues Le Roux, promenant un bien joli costume khaki chez l'empereur Ménélick; M[me] Rose Caron, en Marguerite de *Faust*; Maurice Barrès, très noir; Frédéric Masson, très mince; Gabriel Hanotaux, assis sur un canapé et faisant de l'œil à M[me] Sada-Yako, Sarah Bernhardt japonaise; j'ai frôlé un Édouard Detaille très sec, discutant avec un Léon Bonnat furieux... et comme le soir même je narrais ma promenade à mon très cher maître et ami Édouard Detaille, celui-ci me raconta les odyssées de son « mannequin »...

« Au début, ça marchait bien... j'avais été photographié, moulé, mensuré à fond, comme un simple malfaiteur. Un perruquier avait pris des notes sur ma chevelure et étudié l'or de mes moustaches; mon chemisier, mon bottier s'étaient prêtés à l'interview, j'avais même offert à mon sosie un fort joli complet

tout neuf... A part un mouvement de surprise bien naturel, devant le « fournisseur d'yeux » vidant devant moi des sacs de prunelles bleues pour « m'échantillonner », tout m'avait amusé!... Première malchance : le jour même de la répétition générale, la veille de l'ouverture du musée, un filou chipe mon parapluie ou plutôt le parapluie de mon image... enfin « notre » parapluie! Le lendemain, c'est mon « huit-reflets » tout neuf qui disparaît et Dieu sait par quel riflard élimé, par quel bolivar désuet mes voleurs les avaient remplacés... J'en étais honteux.

« Successivement tout le « complet » y passa; mon élégance s'envolait à vue d'œil... Je réclamai; on me dépouilla alors de ma personnalité ; je devins « aide de camp du bey de Tunis », un rôle sacrifié...

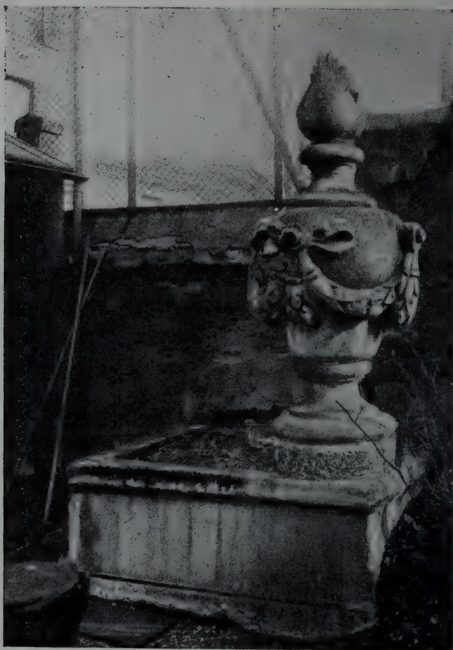
« Aujourd'hui, tout est d'aplomb, l'administration du Musée m'a remis sur pied; vous m'avez vu... je discute avec Bonnat... Mais de quoi pouvons-nous bien causer?... Nous devons échanger des adresses de tailleurs! »

UN ANCIEN LOGIS DU GRAND SIÈCLE

Paris est la ville des surprises... Nous connaissons tous le boulevard Montparnasse; tous nous avons maintes fois traversé cette voie populeuse bordée de hautes bâtisses maquillées au blanc de plâtre, coupée de bureaux de tabac et de bureaux de tramways, ornée de brasseries et de « commerce de vins » aux devantures éclatantes, jalonnées de bouteilles aux formes hétéroclites : « absinthe Pernod », « Amer Picon », Curaçaos aux panses renflées, Armagnacs agrémentés d'une feuille de vigne au bas de la fiole.

C'est à peine si, par-ci par-là, nous avons eu la bonne chance de rencontrer quelques vestiges rappelant que cette large avenue fut tracée sur des terrains jadis plantés de parcs et de jardins qui, pour la majeure partie, appartenaient aux communautés religieuses très nombreuses alors sur ce coin de Paris. Mais il était nécessaire qu'on le signalât pour nous donner l'idée

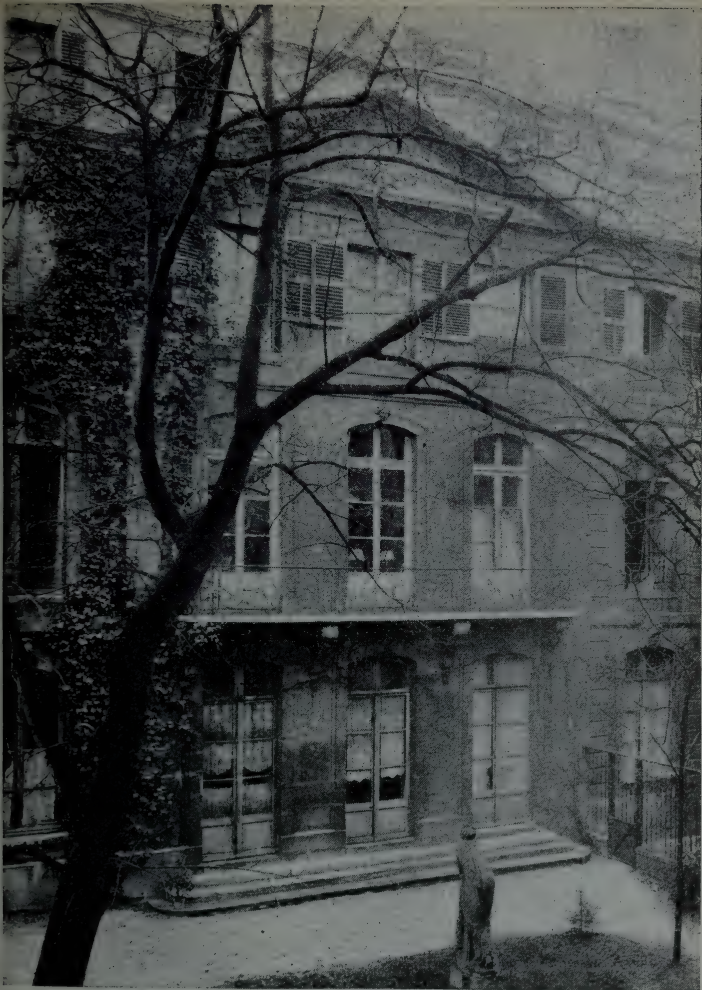
de nous arrêter devant un immeuble fort laid portant le numéro 25, dont la façade — comprise entre



DANS LE JARDIN.

Richard et Bourdon, phot.

une fabrique de « céramique d'art » et une boulangerie où triomphent les pains Viennois — abrite une rôtisserie où sont alignés des douzaines de poulets troussés et la



LA FAÇADE DE L'HÔTEL SUR LE JARDIN.

Richard et Bourdon, phot.

boutique d'un marchand de parapluies arborant, en guise d'enseigne, trois énormes « riflards » en tôle, peinturlurés d'un rouge éclatant! Mais, à droite et à gauche de l'immeuble, deux antiques grilles s'ouvrent sur deux étroits couloirs donnant accès à un vieil hôtel superbe, à l'aspect vénérable, aux murs patinés par le temps, fleuris de mascarons sculptés et de balcons de fer forgé... Comment cette magnifique épave du grand siècle est-elle encore debout, malgré les injures du temps et les méfaits des hommes?...

Notre hôtel a d'ailleurs payé cher sa rançon, d'ignobles bâtisses de plâtre l'engluent à droite et à gauche; des étages de constructions à bon marché écrasent son toit, et, sur ce qui fut les jardins, à quelques mètres de la façade, se dresse une énorme maison toute neuve et d'un redoutable modern-style... une page de missel encadrée de papiers gras!...

Pareilles rencontres font rêver; elles rappellent que beaucoup de bons Parisiens avaient édifié, aux siècles derniers, leurs maisons de campagne sur ces terrains de Montparnasse, où les « vide-bouteilles » chers aux bourgeois, les « Folies », joie des grands seigneurs et des financiers, alternaient avec les propriétés et les vignobles monastiques. Il suffit d'ouvrir les anciens plans de Paris pour se rendre compte de ce qu'était le « Mont-Parnasse » au XVII[e] siècle : « quelques maisonnettes entourées de jardins, quelques hôtels au milieu de grands parcs : la longue rue de Vaugirard, bordée

d'un côté par l'immense domaine du Luxembourg et de l'autre par des communautés, des églises, les « Filles du Sang Précieux », les « Carmes-Déchaux » au coin de la rue Cassette; Sainte-Thècle et Notre-Dame-des-Prés au coin de la rue de Bagneux... Puis, tout au bout de la Ville, formant angle entre la rue de Vaugirard et la rue des Vieilles-Tuileries (aujourd'hui rue du Cherche-Midi), notre hôtel qui devait être des plus isolés, des plus mystérieux .. et nous allons bientôt comprendre le besoin de mystère et d'isolement qui fit choisir cette « Thébaïde »...

Le plan de Turgot (1734) fait plus que montrer l'ensemble du quartier; il précise la configuration de notre curieux hôtel .. Mieux... il nous en donne l'image telle que nous la retouvons aujourd'hui. Deux étages sur rez-de-chaussée, une belle façade surmontée d'un fronton triangulaire. Devant l'hôtel, un parterre à la française, flanqué d'un quinconce; l'entrée s'ouvrait rue de Vaugirard.

Ce qui est aujourd'hui le boulevard Montparnasse était en 1734 une butte de terre cahotée et zigzagante, un talus sur lequel passait une route à chariots; de l'autre côté de cette butte, des champs, des terrains vagues, des cultures maraîchères, des herbages, des bouquets d'arbres, des marettes qui expliquent l'attrait de cette banlieue où chaque dimanche dans la belle saison les Parisiens se rendaient en bande joyeuse. On déjeunait sur l'herbe, on chantait au dessert, on buvait

le vin clairet, puis la belle jeunesse organisait une contredanse, pendant que les vieux faisaient un « cochonnet ». Ces mœurs aimables, qui furent celles de nos bons aïeux, durèrent jusqu'à la seconde moitié du



Vue du Boulevard, prise du Carrefour de Vaugirard.

xixe siècle; Florian les a célébrées en vers douceâtres, Désaugiers et Colmance les ont mises en chansons, et les volumes de Paul de Kock sont pleins d'odyssées de ce genre...

La Révolution, après avoir confisqué les biens du clergé, en convertit une partie en établissements hospi-

taliers et vendit le reste comme biens nationaux, que la petite épargne transforma en maisonnettes, en coins de vigne, en jardins particuliers... Plus tard, le recul des barrières, l'adjonction des banlieues parisiennes : Ménilmontant, Montmartre, Vaugirard, etc., absorbèrent ces maisonnettes et ces jardins et, dès le second Empire, les pierres à bâtir remplacèrent les arbres séculaires. Les rues, les avenues, les boulevards passèrent sur les charmilles, les futaies, les pièces d'eau. C'est ainsi que tout le quartier qui, sur le plan de Maire, an XII (1804), ne comptait encore que quelques tracés de rues et d'immenses terrains vagues, est déjà fort modifié en 1840; en 1850, le bal de la Grande-Chaumière attire au boulevard Montparnasse les étudiants et les grisettes (1)... On y danse au son des crins-crins, on y sable « la bonne bière de Mars » en égrenant des échaudés... C'est, aujourd'hui, l'un des centres les plus peuplés de Paris.

Voilà qui explique l'existence de notre hôtel, relique

(1) « Ce boulevart que vous voyez est le boulevart du Mont-Parnasse. Ces fiacres en station devant une porte basse et mal éclairée, nous annoncent la « Grande Chaumière ». Qui ne connaît la « Grande Chaumière » ? Dans quel coin de France n'a-t-on pas entendu vanter la Grande Chaumière, ce paradis des étudiants, la plus douce tradition qu'ils aient à remporter de Paris quand ils s'en vont ? Leur premier bol de punch, leur premier amour, leur premier duel datent de la « Chaumière ». C'est à la Chaumière qu'ils sont devenus des hommes politiques, c'est à la Chaumière que le lundi 26 juillet 1830 ils ont organisé leur part de la grande insurrection.

Auguste Luchet. *Les bals champêtres en 1833*, p. 382, dans le *Nouveau Tableau de Paris au XIXe siècle.*

du Grand Siècle retrouvée en ce quartier paisible. Nous franchissons la grille portant le numéro 27, et tout



LA STATUE DE POLYMNIE.

Richard et Bourdon, phot.

aussitôt nous sommes séduits par la beauté, la profusion des mascarons, des frontons, des motifs sculptés.

Entrons : devant nous une superbe rampe de fer forgé accolant un large escalier de pierre; dès le second étage, une autre rampe plus simple continuant la première, puis l'horrible « fonte de fer » apparaît! Nous voici dans les ajoutés modernes, car les propriétaires successifs ont, hélas! « revu et considérablement augmenté » le noble hôtel du XVIIe siècle, au grand dommage de ses belles lignes architecturales; le haut de l'immeuble recèle aujourd'hui des petits logements et des ateliers de peintre.

L'obligeante intervention d'un camarade nous ouvre l'accès de l'un des appartements. Rien n'y atteste plus la beauté ancienne du logis. S'il y eut — comme c'est certain — des boiseries, elles ont totalement disparu et notre visite serait vaine sans la rencontre d'un balcon de fer, festonné de vignes vierges, dominant la maigre pelouse où se morfond une Polymnie de plâtre! Mais, pour un bon Parisien, n'est-ce pas une joie de poser les mains sur un balcon historique? Or, celui-ci l'est au premier chef. Jugez-en.

* * *

L'hôtel du boulevard Montparnasse nous semble bien devoir être celui que Louis XIV offrit, vers 1672, à Mme Scarron — plus tard Mme de Maintenon — pour récompenser le dévouement avec lequel elle élevait les trois enfants de la marquise de Montespan, qui devaient, en 1673, devenir les Princes légitimés.

Voici les faits : En juin 1652, le poète Scarron, « conseiller et maître d'hôtel du Roi », épousait la belle



FRANÇOISE D'AUBIGNÉ, MARQUISE DE MAINTENON.

Françoise d'Aubigné. Le contrat de mariage, non seulement précise l'apport, mais encore donne l'état civil de la jolie mariée. Scarron déclare « reconnaître à l'ac-

cordée quatre louis de rente, deux grands yeux mutins, un très beau corsage, une paire de belles mains et beaucoup d'esprit ». Le notaire, homme pratique, ayant demandé à l'époux quel douaire il accordait à l'épouse : « L'Immortalité », assura Scarron.

Ces poètes sont incorrigibles !

On sait la suite, Scarron, tordu par la maladie, meurt moins misérable, grâce au dévouement de sa femme, qui se retire ensuite aux Ursulines de la rue Saint-Jacques. La maréchale d'Albret aurait désiré qu'elle vînt loger chez elle, mais Mme Scarron, jalouse de son indépendance, refusa. Ce fut à l'hôtel d'Albret que Mme de Montespan connut Mme Scarron et se prit d'amitié pour elle. La veuve du poète vivait chichement d'une pension de 2.700 livres que lui servait la reine-mère; cette pension disparut avec Marie de Médicis. La belle Françoise d'Aubigné se trouve alors sans ressources... Soudain, l'horizon s'éclaircit, Mme de Montespan obtient du Roi un brevet rétablissant la rente envolée...

C'était l'époque des royales amours de Louis le Grand et de l'altière Montespan. Une fille en était née en 1669, qui ne vécut que trois ans; le 30 mars 1670, survint un fils (qui fut le duc du Maine) (1). Pour veiller sur ce fils Mme de Montespan songea alors à Mme Scarron, « la jeune et belle veuve », qui vivait très retirée en une

(1) Il fut question de les mettre entre les mains d'une personne qui sût et les bien élever et les bien cacher. Elle se souvint de Mme Scarron et elle crut qu'il n'y avait personne qui en fût plus

petite maison de la rue des Tournelles. Tout d'abord, Mme Scarron refuse, puis elle se ravise et accepte. « Si

FRANCOISE ATHENAISE,
De Rochechouart,
Marquise de Montespan, Morte le 28
May 1707 Agé de 66 Ans.

capable ; elle lui en fit donc faire la proposition, à quoi Mme Scarron répondit que pour les enfants de Mme de Montespan, elle ne s'en chargerait point ; mais que si le Roi lui ordonnait d'avoir soin des siens, elle lui obéirait. Le Roi l'en pria et elle les prit avec elle.

Souvenirs de Mme de Caylus, p. 38.

les enfants sont au Roi, je le veux bien... mais il faut que le Roi me l'ordonne et voilà mon dernier mot. » Il s'agissait non seulement d'élever, mais d'abord de recueillir cet enfant mystérieux. Mme de Montespan désirait cacher ses faiblesses aux yeux de tous, elle en vint même à imaginer des formes nouvelles de vêtements dissimulant sa jolie taille...

Ce fut dans une maison écartée « avec toutes les précautions du plus profond secret » que Mme Scarron se rendit pour enlever le nouveau-né. Les mesures étaient si bien prises que le médecin lui-même avait dû consentir à se laisser conduire « les yeux bandés » chez sa malade inconnue. Ce brave homme soupçonnait si peu le rang de ses clients qu'il se fit servir « un coup de vin » par le Roi-Soleil en personne « qui avait tenu à être là »! Mme Scarron, amenée en fiacre par une rue détournée, entra chez Mme de Montespan avec un masque sur le visage, prit l'enfant, le couvrit de son écharpe et s'enfuit comme une voleuse...

Même cérémonie le 31 mars de l'an suivant au château de Saint-Germain, mais cette fois ce fut Lauzun qui reçut le nouveau-né, l'enveloppa dans son manteau et, muni de son précieux fardeau, traversa l'appartement de la Reine, tout tremblant que le bébé ne se mît à pousser des vagissements. Il courut ensuite le porter à Mme Scarron qui guettait, blottie dans le fond d'un carrosse... En trois ans, Mme Scarron eut à recueillir trois rejetons royaux. Elle devait leur donner ses soins,

veiller étroitement sur eux, ne pas les perdre de vue, mais non loger avec eux, et surtout ne rien changer à sa manière de vivre, de peur d'éveiller les méfiances et les jalousies de la Cour; aussi faut-il l'entendre rendre compte, dans un de ses entretiens à Saint-Cyr, du genre d'existence qu'elle dut s'imposer (1) :

« Cette sorte d'honneur assez singulier m'a coûté des peines et des soins infinis. Je montais à l'échelle pour faire l'ouvrage des tapissiers et des ouvriers, parce qu'il ne fallait pas qu'ils entrassent... Les nourrices ne mettaient la main à rien de peur d'être fatiguées et que leur lait ne fût moins bon... J'allais souvent de l'un à l'autre à pied, déguisée, portant sous mon bras du linge, de la viande et je passais quelquefois les nuits chez un de ces enfants malade, dans une petite maison hors de Paris. Je rentrais chez moi le matin par une porte de derrière et après m'être habillée, je montais en carrosse par celle de devant, pour aller à l'hôtel d'Albret ou de Richelieu, afin que ma société ordinaire ne sût pas que j'avais un secret à garder... De peur qu'on ne le pénétrât, je me faisais saigner, pour m'empêcher

(1) Colbert, aussi curieux que les autres et plus intéressé à l'être, voulut savoir s'il était vrai qu'elle élevât des enfants. Mme de Montespan jouait tous les soirs avec la reine. Il alla chez Mme Scarron et, pour la surprendre, il entra sans être annoncé. Elle caressait un de ces princes. Sans se déconcerter, elle le déroba adroitement à sa vue, le fit emporter comme un paquet de linge et entretint le ministre avec un sang-froid dont il fut ou parut être la dupe.

Mémoires pour servir d'histoire à Mme de Maintenon, par La Beaumelle, t. II, livre iv, p. 5.

de rougir, lorsque l'on prononçait le nom de Mme de Montespan. »

***

La Beaumelle raconte encore l'émotion qu'éprouva le Roi en surprenant Mme Scarron « soutenant d'une main le duc du Maine qui avait la fièvre et portant de l'autre Mlle de Mantes, pendant que le comte de Vexin dormait sur ses genoux ». Sur quoi Louis XIV concluait, en bon égoïste : « Elle sait bien aimer, il y aurait du plaisir à être aimé d'elle » (1).

Et, sous le coup de cette impression troublante, il porte à 6.000 livres les appointements de Mme Scarron, lui donne un hôtel et règle son train de maison.

Dès 1673, les mystères ne sont plus de mise; les lettres de légitimation du duc du Maine, du comte de Vexin et de Mlle de Mantes ont été enregistrées par le Parlement. Mme Scarron peut donc avouer les soins dont elle entoure les enfants royaux; elle vit au grand jour, sa maison est ouverte à tous et le 4 décembre 1674,

(1) Je suis en très bonne santé, enfermée dans une assez belle maison, un jardin très spacieux, ne voyant que les gens qui me servent, toute ravie, toute extasiée dans la contemplation de ma dernière aventure. Je vois tous les soirs votre gros cousin (M. de Louvois), qui me dit quelque chose de son maître et puis s'en va, car je ne voudrais pas causer longtemps avec lui. Ce maître vient quelquefois chez moi, malgré moi, et s'en retourne désespéré, sans être rebuté.

Lettre de Mme Scarron à Mme de Grignan, citée par LA BEAUMELLE.

Mme de Sévigné elle-même rend, en ces termes, compte d'une visite qu'elle fit à l'hôtel que nous parcourions l'autre matin :

« Nous soupâmes encore hier, avec Mme Scarron et l'abbé Testu, chez Mme de Coulanges. . Nous trouvâmes plaisant d'aller ramener Mme Scarron à minuit, au fin fond du faubourg Saint-Germain, fort au delà de Mme de Lafayette (laquelle demeurait rue de Vaugirard, près la rue Férou), quasi auprès de Vaugirard, dans la campagne : une grande et belle maison où l'on n'entre point; il y a un grand jardin, de beaux et grands appartements... Elle a un carrosse et des chevaux, elle est habillée modestement et magnifiquement comme une femme qui passe sa vie avec des personnes de qualité, elle est aimable, bonne et négligée... On cause, on rit fort bien avec elle... »

Les événements se précipitent, c'est la grande fortune, Mme Scarron devient Mme de Maintenon, c'est la Reine du Roi... Elle meurt en 1719, et l'hôtel passe aux la Tour d'Auvergne; le 21 septembre 1778, donation en est faite par Godefroy-Charles-Henry de la Tour d'Auvergne de Bouillon, vicomte de Turenne, à demoiselle Jeanne-Cantienne Rey et à Etienne-Godefroy de Folainville, son fils naturel... Folainville émigre, devient capitaine de frégate dans la marine anglaise; en 1806 il habitait Jersey (1).

(1) Donation par acte passé devant Me Rousseau et son confrère, notaires à Paris, le 21 septembre 1778, de l'hôtel rue de Vaugirard,

L'hôtel, saisi comme bien d'émigré, est vendu nationalement le 11 octobre 1806. L'ordre de mise en vente donne le détail de l'habitation et décrit même le jardin « entouré de murs, planté de tilleuls et de deux grands massifs de gazon ; l'entrée officielle est rue de Vaugirard ; en face, une grande baie avec grille donnant, ainsi qu'une porte de sortie, sur la rue du Petit-Vaugirard. » Un M. Robert Morel acquiert le tout pour la somme de 43.000 livres.

Le père de l'actuel propriétaire achetait en 1858 l'immeuble, saccagé hélas ! il y a quelques années... *Sic transit gloria mundi...*

par Godefroy-Charles-Henry de la Tour d'Auvergne de Bouillon, à Dlle Jeanne-Cantienne Rey, fille majeure, et à Etienne-Godefroy-Jean-Marie de Folainville, son fils naturel :

à la dame Rey de l'usufruit,

et au sieur de Folainville de la nue propriété et de l'usufruit à la mort de sa mère.

Archives de la Seine.

LA RUE DU PUITS-QUI-PARLE

aujourd'hui rue Amyot.

Comme tout le monde, j'avais beaucoup entendu parler de ces maisons mystérieuses et truquées où, durant la Révolution, le Directoire et le Consulat, les conspirateurs blancs, bleus, rouges, se cachaient, se terraient, se volatilisaient, échappant ainsi, comme par miracle, aux porteurs d'ordres de Fouquier-Tinville, aux limiers de Fouché, aux policiers de Réals et de Dubois. Il suffit d'avoir parcouru la plupart des Mémoires d'alors, ceux de Dulaure comme ceux d'Hyde de Neuville, d'avoir feuilleté le dossier du procès de Georges Cadoudal et de ses complices, pour savoir avec quel art stupéfiant les conjurés, les suspects, les fugitifs savaient « plonger » au moment opportun et par quelles habiletés ils disputaient leurs existences au couperet du bourreau Sanson.

Or, depuis hier seulement, il m'a été donné de visiter un logis dont les détours, les trappes, les cachettes, les recoins secrets, les caves, semblaient le



LE PUITS QUI PARLE

DANS LA RUE DE CE NOM, A PARIS.

décor, encore dressé, d'une de ces extraordinaires comédies dont le dernier acte se terminait le plus souvent en tragédie.

Nous avons déjà promené nos lecteurs dans ce curieux lacis de petites rues enserrant le Panthéon, la rue d'Ulm, la rue Copeau, la rue de l'Arbalète, la rue



Richard et Bourdon, phot.

L'ANGLE ACTUEL DE LA RUE AMYOT
ET DE LA RUE LAROMIGUIÈRE.

Lhomond; ruelles provinciales et ombreuses où picorent les poules, où dorment les chiens, où les autos demeurent presque inconnues, où les passants sont rares.

Au numéro 10 de la rue Amyot, — qui, jusqu'en 1867, s'appela rue du « Puits-qui-Parle », à l'angle de la rue Laromiguière (autrefois « rue des Poules », et sur l'emplacement de laquelle s'étendait jadis le cimetière des protestants), s'élève, pas bien haut, une maisonnette ainsi désignée : « École professionnelle d'assistance aux malades », fondation charitable ouverte à toutes les confessions et due à la généreuse libéralité de Mme Halphen-Salvador. M. le docteur Baudouin, qui dirige cette œuvre, dont le but est de perfectionner l'art de guérir, en créant pour les gardes-malades un foyer d'enseignement, nous reçoit la main tendue.

Qui croirait, à visiter cet hôpital modèle et minuscule, à considérer cet intérieur à la Pieter de Hoog, ce logis quasi flamand, où les cuivres des casseroles, les boutons des portes et les montants des lits reluisent comme de l'or, où les murs passés au ripolin sont d'une éclatante blancheur, où l'on pourrait se mirer dans les parquets; qui croirait, dis-je, en saluant ce personnel de jeunes femmes sérieuses, distinguées, élégantes sous leur costume rose et leur tablier blanc, que voici une maison évoquant tant de machinations, de trucs, de mystères.

*
* *

Après avoir parcouru le jardinet et les salles où sont soignés les malades, nous passons dans la partie ancienne du logis. Nous longeons un corridor sinueux coupé dans son milieu par une large plaque de fonte; cette plaque recouvre aujourd'hui l'orifice d'une citerne, sœur de l'antique « Puits qui parle », lequel donna jadis son nom à la rue.

Peut-être tenterons-nous d'expliquer tout à l'heure l'origine possible de cette appellation; pour le moment, continuons notre route. Nous voici au pied d'un escalier à rampe de bois dont les brusques tournants semblent dater de la Fronde. Nous montons... un arrêt : « Voyez à droite, voyez à gauche, ces « caches » pratiquées dans le mur, très apparentes encore sous les crépis qui les recouvrent. Remarquez au plafond ces raccords qui dissimulent des excavations; maintenant baissez-vous .. constatez que les marches que vous franchissez sont machinées; tirez à vous cette poignée dissimulée dans l'épaisseur du bois; l'intérieur des marches forme tiroir... Merveilleuses cachettes bien difficiles à découvrir, vous l'avouerez. Montons encore; ici l'escalier semble toucher le toit — ou presque — car, pour pénétrer dans le grenier, il faut en quelque sorte ramper au milieu des poutres; et la promenade n'est pas commode... Descendons, bifurquons à gauche,

enjambons ces degrés, pénétrons dans un couloir sombre... prenez garde à vous... l'obscur passage que nous traversons est, çà et là, coupé de marches, sous



LE JARDIN. Richard et Bourdon, phot.

ces marches qui forment comme des ponts, encore et toujours des caches, des recoins... regardez en l'air : ce plafond, fait de pièces et de morceaux, recèle des placards, des resserres, et, entre deux cloisons, cet espace ingénieusement ménagé devait certainement jouer son rôle.

« Maintenant, visitons la cave; cette cave, qui est, sans conteste, la partie la plus machinée et la plus énigmatique de cette énigmatique demeure. Constatez combien les moindres recoins en ont été soigneusement utilisés: essayez d'ébranler ces énormes tenons de fer qui, çà et là, dressent leurs crocs rouillés et jugez de quel bois solide devaient être construites les portes qui y furent accrochées.

« Étudiez ce trou, ménagé dans la voussure, encore toute noire de suie et de fumée, et surtout remarquez ici, là, plus loin encore, les restes de cet énorme capiton, de ce feutrage épais qui non seulement étouffait les bruits, mais masquait les lumières et les feux.

« Dans la cave voisine passait le fameux puits qui devait jadis d'autant plus « parler » que fatalement les bruits des marteaux, des voix, devaient y avoir leur répercussion, leur écho par la cavité formant cheminée d'appel sur la rue; et vous jugerez alors comme moi que cette cave truquée peut donner l'impression — je dis l'impression, car je n'ai aucune certitude — d'avoir abrité un atelier de faux monnayeurs. »

C'est l'opinion de M. le docteur Baudoin, c'est aussi la mienne.

La fausse monnaie était, on le sait, fort pratiquée au XVIIe et au XVIIIe siècle, et cette maison, jusqu'à preuve nouvelle, semble merveilleusement aménagée pour abriter ce productif mais coupable commerce. L'idée même de faire sortir du puits des voix, des gémisse-

ments, des bruits variés, de le vouer, pour ainsi dire aux loups-garous, aux revenants, à tout l'ingénu et mystique appareil de terreur, si fort à la mode jadis, en



LA MAISON ET LE JARDIN. Richard et Bourdon, phot.

éloignant naturellement les fâcheux, les curieux, surtout les curieuses, par conséquent les bavardes, et la bien nommée « rue du Puits-qui-Parle », passant pour hantée, devait terroriser les commères du quartier. Bonne précaution pour des criminels !

*
* *

C'est vainement que nous avons tenté de reconstituer par pièces authentiques le mystérieux passé de cette maison. Nous n'avons rien trouvé . ou presque. Aux Archives de la Seine, un bail passé en 1542 par Dreux-Ledoyen (1), marchand bourgeois de Paris, d'un logis « ayant issue en trois rues, gagnant le puits qui se nomme communément le « Puits qui Parle » .. moyennant la somme de 35 livres tournois par an... Ledit bail décrit le jardin avec treilles et berceaux... « auquel jardin il y a plusieurs arbres fruitiers; que si durant

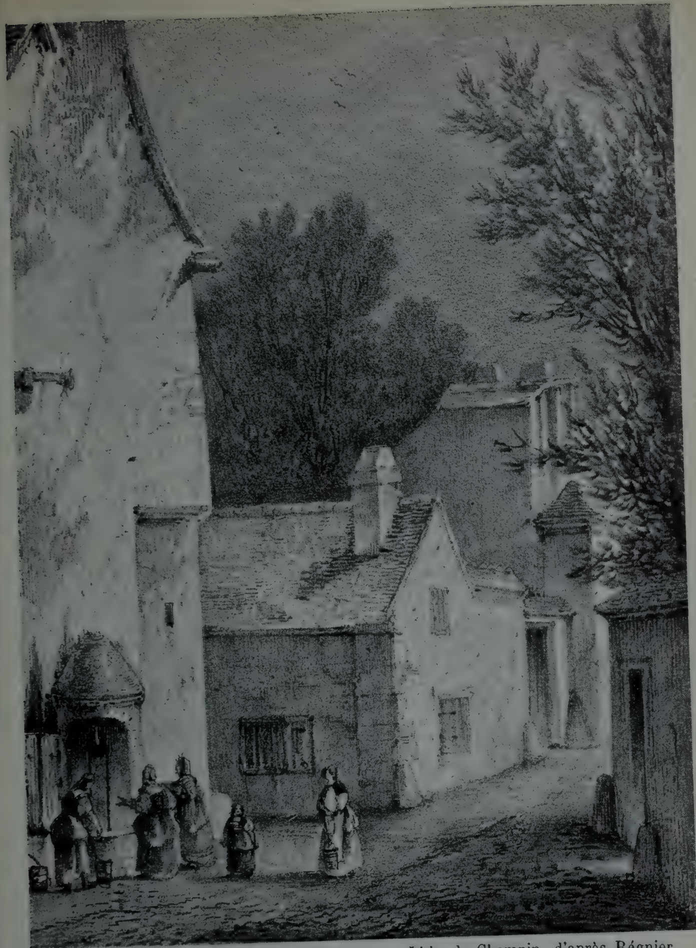
(1) Bail pour sept ans par Dreux-Ledoyen, bourgeois de Paris, à Pierre Sirou, grande rue Saint-Jacques, d'une maison, cour, étable, galerie, four, cave et grand jardin, le tout contenant un quartier, sis aux faubourgs entre les portes Saint-Jacques et Saint-Marcel, au clos Sainte-Geneviève, rue des Postes, contigu à la maison à l'enseigne de la Tête Noire, ayant issue en trois rues joignant le puys qui se nomme communément le «Puys qui parle » moyennant un an 35 livres tournois...

S'il advenait que durant le dit temps MM. les abbés et couvent de Mme Sainte-Genefviève-du-Mont de Paris voulussent contraindre le dit bailleur à faire démolir la fermeture et closture de muraille qui tient joignant le puys, pour ce que, le temps passé, on tournait à l'entour du dit puys, en ce cas le preneur sera subjet le souffrir desmolir...

Et oultre, si le dit preneur faisait scandalle ou y eust mauvais train au dit lieu baillé, le dit bailleur pourra mectre dehors...

Après Pâques, l'an mil cinq cens quarante-deux.

F. Coyecque. *Histoire générale de Paris. Recueil d'actes notariés*, p. 459, § 2465.



Lith. de Champin, d'après Régnier.

LA RUE DU PUITS-QUI-PARLE.

ledit temps il en mourait quelques-uns, il (le locataire) sera tenu y en faire mettre d'autres pareils, en temps convenable »...

Dès 1697, les loyers montent : l'abbaye de Sainte-Geneviève, propriétaire de la maison et du jardin, cède le tout à Jean Le Haribel « moyennant 120 livres de rente, payable à la Saint-Rémy »... En 1790, l'abbé et les religieux de Sainte-Geneviève louaient l'immeuble 600 livres par an à la veuve Lamarche... c'est tout; quelques chiffres, mais aucun détail.

En 1839, une amusante lithographie de Champin, d'après Régnier, nous montre le « Puits qui parle » accoté à une maisonnette formant angle avec la rue des Poules. A droite, des feuillages dépassent un mur bas flanqué de bornes de pierre; au fond, un rideau de grands arbres; dans la rue, quatre commères tirent de l'eau du fameux puits, que protège un champignon de tuiles. Ce décor champêtre a complètement disparu. Aujourd'hui, une annexe de maçonnerie — dans laquelle est installée la conciergerie du petit hôpital — a supprimé tous ces souvenirs; et le vieux puits vide, rasé, silencieux, déchu de son antique splendeur, se creuse modestement sous l'évier du portier!

Quant à l'origine du nom, Charles Nodier assurait que la rue aurait tiré — dès le règne de Henri III — son appellation de l'écho même de son puits : « Ce phénomène de l'écho ne s'était pas encore remarqué dans un puits; et la nouveauté a tout le privilège du merveilleux

chez les peuples qui n'ont pas le malheur d'être savants ! »

Plus loin, il ajoute que, dès 1588, une autre version avait cours dans le quartier : le mari taciturne et quelque peu morose d'une épouse à la langue trop bien pendue, excédé des caquets incessants dont, du matin au soir, retentissait son ménage, aurait, dans un moment de légitime impatience, précipité sa femme dans le puits. Cette leçon, sévère mais juste, n'avait pas cependant corrigé l'intarissable bavarde; c'était son éternel babillage qui, des profondeurs mêmes du puits continuait à sévir et à se faire entendre !... Mais ce sont là mauvais propos, indignes d'être recueillis et que je m'excuse de rapporter.

*
* *

Dans sa prime jeunesse, mon maître Sardou (1), dont le père dirigeait un pensionnat au coin de la rue d'Ulm, à quelque cent mètres de la rue Amyot, connut et aima ces ruelles antiques alors fleuries comme un jardin de curé. « Tout le quartier, a-t-il écrit, n'était qu'habitations clairsemées au milieu de vergers, potagers, treilles, basses-cours, bosquets et grands parcs plantés d'arbres séculaires... De ma fenêtre, rue d'Enfert, place de l'Estrapade, impasse des Feuillantines, je ne voyais autour de moi, à perte de vue, que profusion de feuillage... » Que les temps sont changés !

(1) Victorien Sardou, Préface des *Coins de Paris*, par Georges Cain, librairie Flammarion.

Un illustre savant, Gay-Lussac (1), habita notre curieux logis. Le 3 juin 1808 ce fut soutenu, presque porté, par



L'ANCIENNE RUE DES POSTES VERS 1835.

(1) 9 *mai 1850.*

La première fois que Gay-Lussac fut blessé au cours de ses expériences, le 3 juin 1808, par le potassium préparé en grande quantité, MM. Humboldt et Thénard conduisirent leur ami les yeux

ses deux amis Humboldt et Thénard que le pauvre Gay-Lussac rentra dans cette demeure. Il avait les yeux brûlés, le visage ensanglanté, et l'on craignait pour sa vue! Au cours d'une manipulation à l'Ecole polytechnique où il professait, une explosion de potassium avait foudroyé l'audacieux chimiste... Quelques années plus tard un ballon rempli de gaz éclata dans les mains de Gay-Lussac, le blessant grièvement et déterminant une longue et douloureuse maladie. Les dernières paroles du grand savant sont admirables. Il émit simplement le regret de « quitter la science » au moment où un domaine magnifique semblait s'ouvrir aux applications de l'électricité : « C'est dommage, murmurait-il, de s'en aller, quand ça commence à devenir drôle! »

Je me représente fort bien cet admirable Gay-Lussac revenant à petits pas flâneurs du Jardin des Plantes, où il professa, et sonnant à sa maisonnette du « Puits qui parle »; il me semble voir sa bonne figure, un peu moutonnière, engoncée dans un faux col, son grand nez fureteur, chaussé de lunettes, ses cheveux frisottants, ses pattes de lapin; tel enfin que l'ont dessiné Tardieu et Delpech. Drapé dans l'ample redingote à large col de velours ouverte sur un gilet de

bandés, du laboratoire de l'école Polytechnique où l'accident était arrivé, à sa demeure de la rue des Poules.

Extrait de la *Notice biographique*, lue par François Arago en la séance publique de l'Académie des Sciences, le 20 décembre 1852.



Jn Ls GAY-LUSSAC

(Physicien et Chimiste),

Membre de l'Académie royale des Sciences,

de la société royale de Londres &a.

Né à St Léonard (Dépt de la Hte Vienne) le 6 Décembre 1778.

« poult » de soie noire ; avec la chemise à jabots, la cravate blanche, les gants de fil, le chapeau aux vastes ailes... C'est le type parfait du grand bourgeois parisien d'autrefois, homme de tenue, de science et de bonté, auquel un tel décor convenait le mieux du monde.

L'HOPITAL BROCA

Le 12 juin 1892, le Conseil municipal de Paris décidait que l'hôpital de Lourcine porterait dorénavant le nom d'hôpital Broca... Bien des raisons militaient en faveur de cette nouvelle appellation, dont la meilleure était que l'ancien « Lourcine » avait abrité de telles maladies que sa désignation seule prêtait aux pires médisances...

C'est une curieuse histoire que celle de Broca. L'hôpital Broca occupe une partie des bâtiments de l'ancien couvent des Cordelières (1), dont les restes de

(1) L'ordre des Cordelières fut fondé au mois d'avril 1270 par Thibault VII, comte de Champagne, près de Troyes. Elles vinrent se fixer à Paris au faubourg Saint-Marcel en 1289. La reine Marguerite de Provence fonda alors leur couvent de la rue de Lourcine; elle fit bâtir une maison qui y tenait, où elle se retira quelques années avant sa mort (1295). Cette maison s'appelait le *Chatel*. Sa fille Blanche, veuve du fils aîné du roi de Castille, Alphonse X, fut aussi une des bienfaitrices du couvent; elle leur donna la maison de sa mère et fit achever l'église qu'elle avait

la chapelle sont encore visibles. Le monastère — fondé en 1289 par la reine Marguerite de Provence — fut supprimé par la Révolution et vendu le 15 octobre 1796 comme bien national. Depuis longtemps d'ailleurs, les Cordelières n'étaient plus simplement un hôpital; car un terrain considérable, acquis en 1578 par Nicolas Houel — marchand apothicaire et épicier — y avait été annexé et mis à la disposition d'un certain nombre d'enfants orphelins pour y préparer, fournir et administrer gratuitement toutes sortes de médicaments convenables aux pauvres honteux de la ville et faubourgs de Paris ». Le 15 janvier de la même année, un arrêt royal installait ces petits orphelins dans l'hôpital déserté, abandonné, ruiné!

Les vastes terrains d'Houel, convertis en potager, servaient à cultiver des plantes médicinales » tant nationales qu'étrangères »... ce jardin existait encore dernièrement et s'appelait comme jadis le Jardin des Apothicaires.

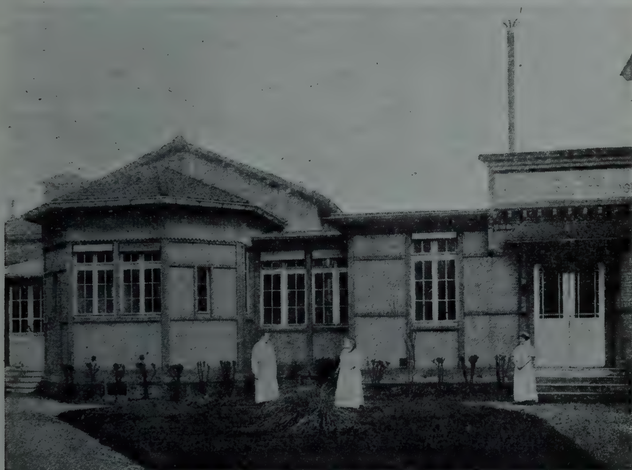
Après la mort de l'excellent Houel, le roi Henri IV

commencée. On dit qu'elle y fut religieuse. Elle fut enterrée dans l'église du couvent.

Les troubles occasionnés par la prison du roi Jean obligèrent les Cordelières à se réfugier dans la ville; les malheurs de la Ligue les mirent deux fois dans la nécessité de prendre le même parti. Le 27 juillet 1590, les troupes d'Henri IV, postées dans ce monastère, le pillèrent et le détruisirent en grande partie. La guerre civile les força encore, en 1652, de l'abandonner, mais elles y rentrèrent en octobre de la même année. — JAILLOT. *Recherches sur Paris*, t. 4, p. 84.

affecta « la Charité chrétienne », c'est le nom que porte alors « Lourssine » — « au placement des officiers et soldats blessés à son service » (édits de 1597, 1600, 1604).

Louis XIII modifie cette affectation; Lourcine est



UN PAVILLON DE L'HÔPITAL BROCA.

Richard et Bourdon, phot.

occupée successivement par plusieurs communautés ecclésiastiques... La Révolution y trouve les Cordelières installées ; et — symptômes des temps — ces religieuses, elles aussi, sont en état d'insurrection! Par lettres autographes conservées aux Archives nationales, les Cordelières de Lourcine demandent « au président

du Comité ecclésiastique » « si l'abbesse a le droit de leur imposer comme confesseur le Père Douchet, Cordelier, — qui n'a point leur confiance » — ? Ai-je besoin d'ajouter que la réponse est négative : le 22 septembre 1790, le Comité déclare que « les religieuses sont absolument libres de choisir leur directeur particulier » (1).

Autre lettre de la supérieure datée de la même année. La mère abbesse demande à Bailly, maire de Paris, au nom de ses « brebis » ruinées par le décret de l'Assemblée nationale « mettant à la disposition de la nation les biens des communautés... de leur faire toucher leurs revenus ou de leur assigner des pensions... » Et la lettre conclut : « Je vous prie, monsieur, d'agréer les vœux que ma communauté et moi adressons au ciel pour votre conservation. Si nos suffrages n'ont pas contribué à votre élection, nos désirs et nos inclinations ont été pleinement satisfaits quand nous avons appris la nouvelle. Votre très humble et très obéissante servante : DE WARENGHIEN, abbesse des religieuses Cordelières (2). »

Cette curieuse lettre fut remise par Bailly à la commission des cultes de l'Assemblée constituante qui décida de rejeter la requête... Le 26 août 1791, le sieur Dumontier devenait propriétaire par adjudication du couvent et du « Jardin des Apothicaires ».

En 1797, des rues percées sur les « ci-devant terrains

(1) *Archives nationales*. D. XIX 66, nº 389.
(2) *Archives nationales*. D. XIX 66 et 44.



UNE SALLE DE SERVICE A L'HÔPITAL BROCA. Richard et Bourdon, phot.

des Cordelières » supprimèrent une partie des bâtiments ; le reste servit successivement de fabrique, de maison de refuge, d'hospice pour les orphelins du choléra et enfin d'hôpital... L'hôpital de Lourcine est ouvert le 28 janvier 1836. C'est aujourd'hui l'hôpital Broca et le service de gynécologie du docteur Pozzi — que nous visitions tout dernièrement — couvre une partie de l'emplacement de l'ancien Jardin des Apothicaires et de l'étang des Cordelières.

*
* *

Impossible vraiment de retrouver dans ces dortoirs ultra-modernes, presque gais et d'une propreté flamande, en cette étonnante salle d'opérations où l'éminent praticien a su grouper tous les perfectionnements recueillis au cours de ses voyages à travers le monde, la moindre trace de ce que furent aux siècles derniers les effroyables salles d'hôpitaux, alors que les hospitalisées entassées dans des chambres sans air, sans jour, sans feu, mouraient par grappes de fièvres infectieuses.

Et, sans remonter aussi loin, les internes de Broca ne nous contaient-ils pas les chasses homériques qu'en 1900, sabres japonais au poing, ils livraient aux bandes de rats, hôtes habituels des hôpitaux parisiens!... « Nous alignions jusqu'à quarante rats au tableau », assurent-ils avec un juste orgueil... Dieu merci, les temps ont changé !

M. le professeur Pozzi a voulu que tout, autour de

ses malades, parlât d'espérance. Il ne se contente pas de guérir, il veut encore consoler. Son cœur pitoyable lui a prouvé que les pauvres femmes étendues sur des lits d'hôpitaux avaient, plus que toutes les autres, droit à un peu de joie, à un peu de soleil, à un peu de gaieté ! L'admirable chirurgien a voulu que, durant les torturantes insomnies, les yeux dilatés des fiévreuses fixassent autre chose que des murs nus... A sa demande, des camarades peintres, fiers de collaborer à cette bonne action, ont illuminé les tristes salles de leurs plus joyeuses compositions... Ici flamboient les ciels de Provence, les mers vertes, les rochers roses des pays de rêve. Là, deux grands panneaux allégoriques égayent les parois d'une vaste salle où reposent trente malades, et ces panneaux chantent l'« Invitation au voyage »... Le voyage! donc la convalescence, la santé, la joie de vivre, l'espérance... la divine espérance. Enfin, ce sont des gerbes de lilas, de marguerites blanches, de bleuets, de lis pourprés et de pavots multicolores que tendent en souriant aux déshéritées de la vie les trois plus belles fées des Légendes : la Charité, la douce Pitié, le Dévouement aux humbles !

***

Comment reconnaître, ce matin, en cette pièce longue, étroite et sombre, aux fenêtres aveuglées de taies en papier noir goudronné, le vestibule joyeux aux

murs ensoleillés par les claires peintures de G. Clairin, de Louis Picard, de Guillaume Dubufe, de Bellery-Desfontaines...

Nous sommes conviés à une séance de cinématographie médicale, comme le prouvent l'écran blanc et



UN PANNEAU DÉCORATIF DE GEORGES CLAIRIN A L'HÔPITAL BROCA.

l'énorme projecteur dont l'objectif est braqué sur nous comme une menaçante bouche à feu. M. le docteur Comandon va faire défiler devant notre ignorance ahurie le monde mystérieux des microbes, des bacilles, des bactéries, des spirochètes, et ces noms à l'allure terrifiante séient le mieux du monde à ces effroyables ani-

malcules. Spirituellement, le professeur Pozzi, impeccablement sanglé dans la blouse de toile professionnelle, résume en quelques mots l'œuvre admirable du docteur Comandon qui, le premier, a mis en lumière ce phénomène : le transport électrique des microbes et des glo-



UN LABORATOIRE.

bules sanguins. C'est grâce à l'ultra-microscope (grossissant près de 40.000 fois les objets) que M. le docteur Comandon a pu résoudre ce problème insoluble jusqu'à lui...

« Du sang humain » annonce le docteur, et pan... sur l'écran paraît une sorte de voie lactée où passent et repassent des bulles transparentes qui semblent de



LE COURS DE M. LE PROFESSEUR POZZI.

Richard et Bourdon, lith.

minuscules ballons d'enfant en baudruche; et cela se meut, s'agite, roule, évolue, forme des rondes...

Vous avez vu danser des poussières de lumière dans un rais de soleil traversant une pièce sombre? C'est en



UNE SALLE DE MALADES.

infiniment petit l'impression que nous éprouvons devant ces stupéfiantes projections. Du sang de poule succède au sang humain, puis du sang de souris envahi de myriades de tripanozomes. Cette pauvre souris était, paraît-il, atteinte de nagana (?) et avant de l'avoir vu, ni vous ni moi, n'aurions pu supposer que tant de vibrions, de spirilles, de microbes, d'horreurs de toutes sortes,

puissent à ce point se poursuivre, se dévorer, se débattre dans l'intestin d'une petite souris.

Ceci est plus grave : l'infortuné lapin dont le sang renfermait ces étranges bacilles de l'avarie fut, assure le docteur, inoculé à l'œil... Nous assistons à des luttes homériques entre spirochètes. Et tous ces fléaux passant devant nos yeux nous donnent l'impression de paysages lunaires habités par des anguilles, des ablettes, des crevettes transparentes, des boules rotatives, des poussières lumineuses, s'agitant parmi des globules de sang.

D'autres projections nous montrent des sangsues épileptiques se bousculant au milieu de rondelles de citron...

Les internes en blouse grise, les externes des deux sexes connaissent les noms, voire même les prénoms de ces intéressants animaux. Pour nous, nous pensons simplement : « Pourvu, seigneur Dieu, que tous les tubes contenant les effroyables bouillons de culture ayant servi à produire ces splendides et terrifiantes visions ne se cassent pas en route, semant autour d'eux les pires misères et les plus effroyables désastres... »

La séance se termine dans un tonnerre d'applaudissements. Avec sa bonne grâce coutumière, le professeur Pozzi dit au docteur Comandon notre reconnaissance et le félicite des progrès que son admirable invention ne peut manquer d'apporter à l'art de guérir. Ce domaine nouveau, presque encore inexploré, permet, paraît-il, les plus consolantes espérances. On voit l'ennemi, c'est

déjà quelque chose; espérons qu'on le pulvérisera demain... Les belles dames un peu émues et très troublées s'éloignent rêveuses, et, de la salle voisine, les malades dressées sur leurs petits lits blancs voient défiler les turbans à la mode, les toques à la Kalmouck, les énormes Gainsborough et aussi les hautes aigrettes qui, tout à l'heure, dansaient si effrontément sur l'écran lumineux, projetées par le réflecteur de l'opérateur...

LE JARDIN DES CARMES

Il y a vingt ans, Paris possédait, presque intacts, trois des plus importants décors ayant abrité les pires tragédies de la Révolution : la Conciergerie, Saint-Lazare, la prison des Carmes. Avec une ténacité inlassable, nos architectes sont parvenus à maquiller à ce point la Conciergerie qu'il ne reste plus rien — ou presque rien — de cette « antichambre de la mort », où, successivement, vinrent agoniser tous les partis.

Saint-Lazare, par la qualité des prisonnières de droit commun et des détenues administratives qu'il renferme, est inaccessible et invisible.

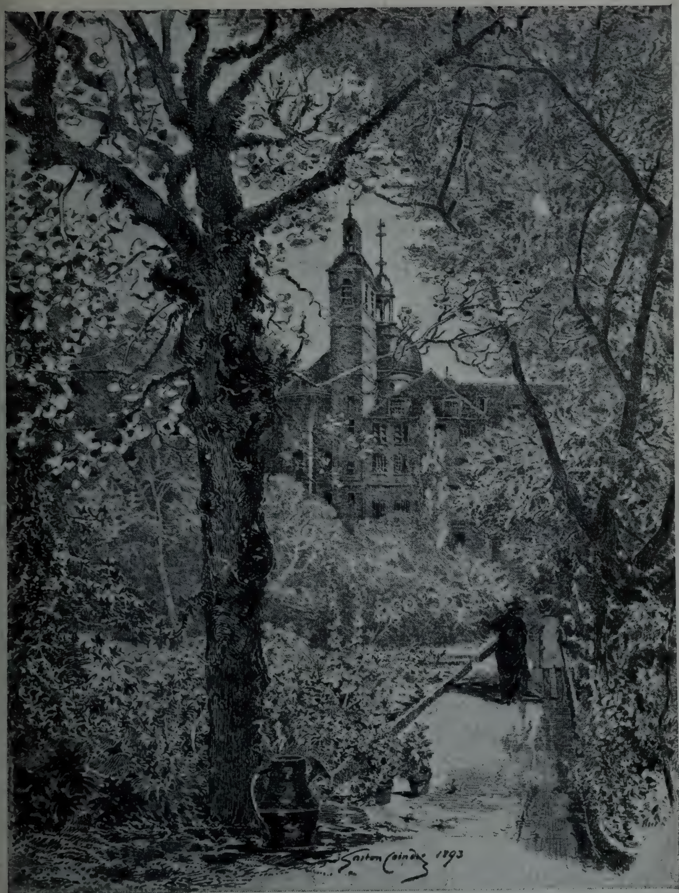
Restait la Maison des Carmes; la voici à son tour menacée. Déjà, en 1867, les percements de la rue de Rennes et de la rue d'Assas lui ont enlevé la majeure partie de ses jardins; cependant ce qu'il en reste demeure à ce point impressionnant et tragique que nous voulons, avant l'émiettement final, y conduire encore une fois nos lecteurs.

La Maison des Carmes fut bien souvent décrite, mais

aucune description, quelque éloquente qu'elle soit, ne saurait rendre l'aspect inoubliable de cette bâtisse sombre où coula tant de sang lors des massacres de septembre 1792.

Ici le décor subsiste entier : cryptes pleines de mystère, corridors sombres et sonores, coupés d'arcades et de piliers, dalles disloquées, petites portes de cellules s'ouvrant comme autrefois avec un grincement plaintif... une prison, avec le jour particulier, le silence sépulcral des prisons... Aussi, neuf fois sur dix, les étrangers qui nous firent l'honneur de nous prendre pour guide à travers Paris ont-ils répondu à notre question : « Quelle est la visite qui vous a le plus vivement impressionné? — ... Sans conteste, la Maison des Carmes. »

Avant de parcourir cette lugubre relique, il convient de relire les sombres pages où Michelet, Louis Blanc, Carlyle, Alexandre Sorel, l'abbé Pisani, et mon ami Lenôtre ont raconté, avec documents à l'appui, la journée sinistre du 2 septembre 1792, où cent quinze prisonniers furent, je ne dis pas seulement tués, mais suppliciés, massacrés, avec des raffinements de cruauté inouïs, par une bande de fous ivres de vin et de sang, qui se bousculaient pour avoir l'honneur de porter le premier coup; assommant à coups de bûche, dépeçant à coups de croc, mutilant à coups de pique... Les plus humains se contentaient de tirer, dans le jardin, sur les victimes affolées, comme le font les chasseurs sur un lièvre à la lisière d'un bois.



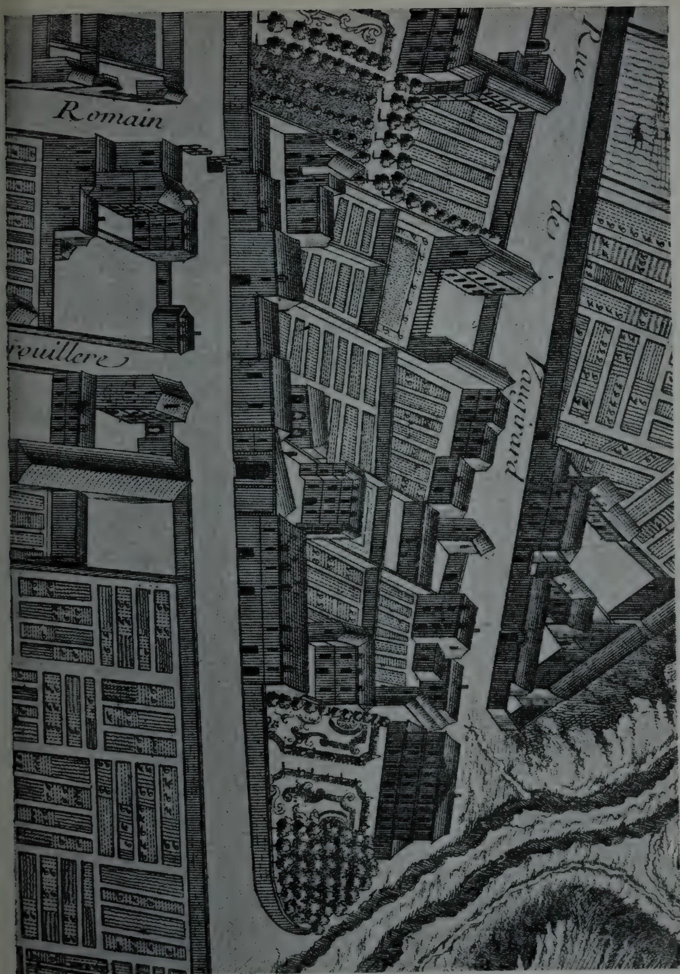
LE JARDIN DES CARMES. G. Coindre, *del.*


R. St Romain
r. de la Barouillère
rue Mayet
Rue du Cherche Midi
Rue de Vaugirard
Boulevard du Montparnasse

État actuel

R. St Romain
Rue du Cherche Midi
r. de la Barouillère
rue Mayet
Rue de Vaugirard
Boulevard du Montparnasse

État actuel.



Le quartier du Mont-Parnasse. — Extrait du plan de Turgot (1734).

Ces lectures faites, entrons au numéro 74 de la rue de Vaugirard : c'est aujourd'hui l'Institut Catholique de Paris. Sans nous attarder à regarder à droite ni à gauche, suivons une longue allée d'arbres, bordée de lierre, qui nous amènera au bout du jardin. Là, retournons-nous brusquement : quelle inoubliable vision !

Estompé de brume, le vaste bâtiment dresse sa coupole noire et tragique. La masse énorme semble boucher l'horizon et son ombre épaisse retombe comme un drap mortuaire sur le grand jardin mélancolique où les dernières fleurs d'automne jettent des tapis aux nuances fanées... Que de sanglants fantômes hantent ces charmilles taillées pour la prière et la méditation ! En cette solitude étrangement calme, les sombres massifs de buis, les fagots de bois gisant à terre revêtent, dans la pénombre, des formes mystérieuses ; et les rouges chrysanthèmes, les « corails » pourprés éclatant çà et là sur la terre brune, semblaient, l'autre matin, les taches évocatrices du sang de tous les martyrs qui sont venus tomber, frappés à mort, dans ce jardin de rêve !...

***

On connaît l'histoire de la Maison des Carmes, fondée dans les premières années du XVIIe siècle. Tout d'abord, le couvent ne comprenait « qu'un beau jardin et une maisonnette situés en un quartier isolé, en face du parc

que Marie de Médicis venait de créer autour de son palais du Luxembourg (1) ».

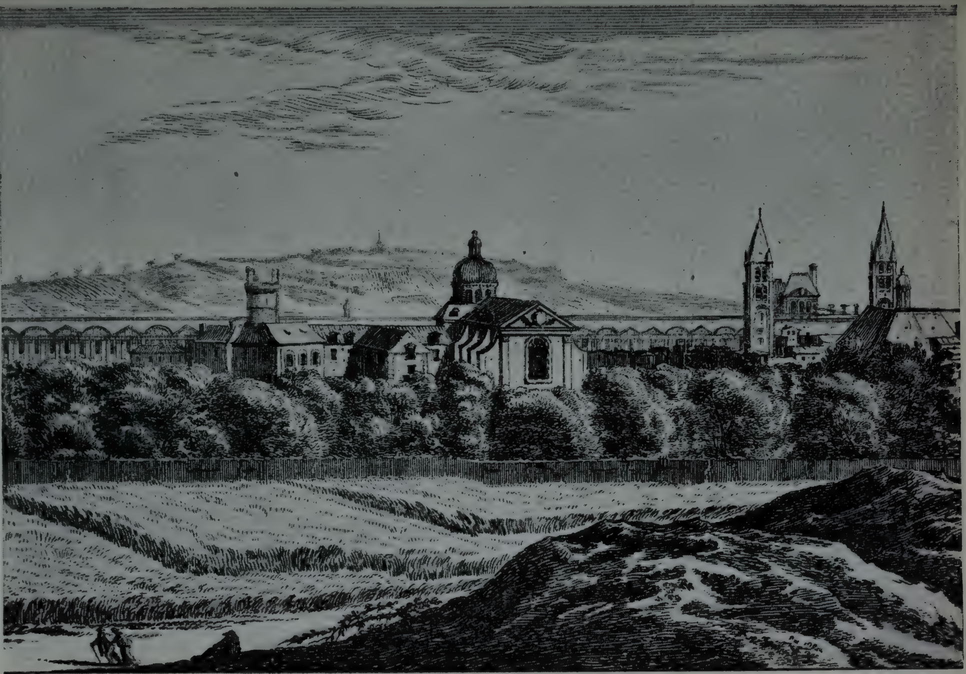
Le 21 juillet 1613, la première pierre de l'église était posée par la reine-régente Marie de Médicis, et sa favorite Léonora Galigaï, maréchale d'Ancre, s'engageait à construire l'édifice à ses frais (2)...

En même temps que l'église, s'élevaient les bâtiments conventuels, et aussi quelques hôtels loués par les religieux à des particuliers (3). A ces ressources, il convient d'ajouter le bénéfice rapporté par la fameuse eau de mélisse des Carmes qui, dès le XVIIIe siècle, jouissait d'une renommée extraordinaire. Le produit de la vente

(1) Ce jardin et cette maison avaient été achetés de Robert de Bassat, maître d'hôtel de la Maison du Roi, le 11 mai 1611 par Nicolas Vivien, maître des comptes, qui en fit donation aux Carmes. On bâtit à la hâte les logements nécessaires et on fit une chapelle (reconstruite depuis) dans une salle qui avait servi autrefois de prêche aux protestants. Le nonce la bénit et y célébra la messe le 22 mai 1611. — JAILLOT. *Recherches sur Paris*, t. V, p. 110.

(2) Le dôme avait été peint par Bartholet-Flamaël, peintre habile de Liége, et représentait « Elie enlevé au ciel sur un char de feu », allusion à une tradition qui faisait considérer le prophète Elie comme fondateur de l'ordre des Carmes. Il était représenté sur la surface intérieure de la calotte, emporté dans le char à travers l'espace, tandis que dans la partie inférieure du dôme étaient groupés les disciples et, au milieu d'eux, Élysée, tendant les bras pour recevoir le manteau détaché des épaules de son maître. — *Mélanges sur l'Art contemporain*, d'H. DELABORDE. Note communiquée par M. Circaud.

(3) Les Carmes fabriquaient aussi le *Blanc des Carmes*, qui recélait un poli semblable au marbre et qui se conservait très longtemps. — JAILLOT. *Recherches sur Paris*, t. V, p. 111.



VUE D'UNE PARTIE DE L'ÉGLISE DES CARMES-DÉCHAUSSÉS ET DE LA GRANDE GALERIE DU LOUVRE

de cette eau célèbre s'élevait, au moment de la Révolution, à 20.000 livres par an. En résumé, les recettes du couvent laissaient, en 1790, un bénéfice de 62.276 livres 16 sous 9 deniers (1).

Le Couvent des Carmes comptait alors soixante-quatre religieux, dont quarante-deux prêtres.

Le 13 février 1790, l'Assemblée vote l'abolissement des vœux monastiques et la loi du 17 août 1792 ordonne l'évacuation totale de tous les couvents.

Dès le mois d'août, la Maison des Carmes devient prison (2). On y enferme les ecclésiastiques dénoncés pour avoir refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé. Une cinquantaine de prêtres y sont incarcérés, dont Mgr du Lau, archevêque d'Arles, et deux Larochefoucauld, l'un évêque de Beauvais, l'autre évêque de Saintes. D'autres arrestations suivent; bientôt le nombre des détenus s'élève à plus de cent cinquante.

(1) D'après la déclaration faite par Pierre Gillet de Bassonville, en religion Ambroise de Saint-Joseph, prieur, le 27 janvier 1790, en obéissance du décret de l'Assemblée nationale, les Carmes possédaient, outre le couvent et ses dépendances, d'une contenance de 9 arpents, quatorze hôtels et maisons rue Cassette, rue du Regard et rue du Cherche-Midi.

Ils avaient porté à la Monnaie, le 2 octobre, 147 marcs d'argent.

Suivait l'inventaire du mobilier de la sacristie, de l'apothicairerie, de l'infirmerie, des chambres d'hôtes, de la salle au premier occupée par le Comité, de la chambre du Prédicateur, de la roberie, où il y avait un billard. *Archives Nationales*, S. 3728.

(2) Une partie des prêtres s'y rendirent volontairement pour être déportés conformément à la loi. — *Miroir historique et critique de l'Ancien et du Nouveau Paris*, t. IV, p. 57.

Autour de la Maison des Carmes soufflait un vent de haine; c'était le moment où les Prussiens envahissaient la France. Les suspects et les prêtres étaient personnellement menacés : « Personne, a dit Michelet, ne doutait des massacres. »

Le 31 août, on apprend à Paris les progrès de l'armée prussienne. La foule commence à gronder, on proclame la Patrie en danger. Le 1er septembre, la nouvelle de l'entrée de Brunswick à Verdun augmente encore la surexcitation des esprits ; de moment en moment retentissait le canon d'alarme... Les prisonniers se rendant compte de la gravité de la situation s'étaient confessés et attendaient la mort. Le dimanche 2 septembre, à midi, la garde fut remplacée; les nouveaux venus étaient des sectionnaires à figure sinistre, coiffés du bonnet rouge et armés de piques. A quatre heures, après l'appel, on ordonna à tous les prisonniers de passer dans le jardin pour la promenade quotidienne; les vieillards et les malades durent, eux aussi, obéir sans discussion. Pendant ce temps, la section du Luxembourg, réunie dans l'église Saint-Sulpice, délibérait sur le sort des détenus. On venait de décider qu'une Commission serait envoyée aux Carmes pour interroger les suspects, quand le président intervint dans le débat : « Tous les prisonniers sont coupables, vociféra-t-il, il est temps que le peuple en fasse justice », et l'Assemblée vota par acclamation la proposition de cet énergumène.

La foule se rendait en hurlant à la Maison des

Carmes, toute proche, quand elle se croisa avec un groupe de massacreurs, les vêtements roides de sang, les mains rouges : c'étaient les hommes de Maillard, dit « tape dur », qui venaient de terminer la boucherie des prêtres enfermés à l'Abbaye. Les deux bandes se confondirent et, enfonçant la porte du couvent, se répandirent dans les jardins.

Ce jour-là, les Carmes renfermaient cent quatre-vingt-six ecclésiastiques et seulement trois laïcs : Régis de Valfons, officier du Régiment de Champagne, Lavieuville, officier de marine, et Joseph Duplain, journaliste, ancien maître-d'hôtel du Roi ; encore ce dernier parvint-il à se sauver en s'emparant d'une paire de pistolets déposés sur le rebord d'une fenêtre et en se faisant passer pour un des égorgeurs.

La foule était plus féroce que nombreuse (1), elle se composait de « beaucoup d'aboyeurs, de gamins et de femmes, et seulement de vingt hommes armés ; encore leur chef, un savetier borgne et boiteux, portant le tablier de cuir sur un méchant pantalon rayé de siamoise, n'avait-il pour arme qu'une lame liée au bout d'un bâton... (2) »

(1) Cette foule était si facile à maintenir qu'il ne fut fait aucun mal aux religieux carmes qui habitaient le monastère où avait lieu cette tuerie. Deux sentinelles suffirent à les protéger. Que n'auraient pas fait ces gardes nationaux qui étaient à deux pas dans le jardin du Luxembourg?... Quelques prêtres se sont échappés, d'autres ont été épargnés et conduits à la section. (Mgr DE TEIL. *Martyrs de septembre 1792 à Paris,* Rapport du 17 juin 1909.)

(2) Il y avait aux Carmes un poste de seize gardes nationaux ;

Le premier cri des massacreurs fut pour exiger l'archevêque d'Arles et le père Hébert, confesseur de Louis XVI. Furieux, les énergumènes parcouraient le jardin en poussant des cris féroces. Près du bassin, un prêtre, l'abbé Giraud, lisait son bréviaire; il fut abattu d'un coup de sabre et achevé à coups de piques (une petite colonne marque aujourd'hui l'endroit où tomba cette première victime). En même temps, une seconde bande envahissait l'oratoire — une chapelle isolée supprimée depuis 1867 et remplacée par une maison de la rue d'Assas, — c'est là, devant la porte d'entrée, que l'archevêque d'Arles tomba, depecé à coups de sabre. Les prêtres qui l'entouraient furent massacrés à ses pieds.

Dans les allées, une véritable chasse aux soutanes est organisée, partout le sang coule à flots. Mais un tel chaos pouvait permettre à quelques malheureux de

huit étaient absents, mais des huit présents, le sergent était un homme d'une résolution peu commune, petit, carré de taille, roux, extrêmement fort et sanguin. La grande porte était fermée, il se mit sur la petite, la remplit pour ainsi dire de ses larges épaules et les arrêta tout court. L'homme roux jetant sur la bande un œil de mépris, leur dit qu'il resterait là et qu'on ne passerait pas à moins qu'il ne fût relevé par l'officier même qui l'y avait mis. On alla chercher un ordre de la section qu'il ne voulut pas reconnaître, puis un ordre du chef de bataillon dont il ne tint pas compte. Il ne quitta la place qu'après qu'on eut trouvé et amené son capitaine, un peintre en bâtiment de la rue voisine, qui releva le poste. — Michelet. *Histoire de la Révolution française*, t. IV, p. 145.



Raffet, *del.*

LES MASSACRES AUX CARMES.

s'échapper, aussi les chefs donnent-ils l'ordre d'interrompre le massacre; les prisonniers survivants sont parqués dans l'église, où les blessés sont rapportés sur des matelas. C'est alors qu'intervint l'huissier Maillard. Ce sombre et violent fanatique s'était fait remarquer par son courage lors de la prise de la Bastille en passant le premier sur le pont-levis abattu. On l'avait revu au 5 octobre entraînant les femmes à Versailles. Le peuple l'admirait et le craignait, « il avait près de six pieds de haut, sa taille, son habit noir honnête, râpé et propre, sa figure solennelle, colossale et lugubre, ses cheveux poudrés imposaient à tous». Apportant dans le massacre les formes méthodiques et procédurières dont ses fonctions d'huissier lui avaient donné l'habitude, Maillard décida d'opérer légalement et s'érigea en tribunal. Sa tête blême apparut derrière une lucarne grillée, au premier étage; il cria aux massacreurs : « Attendez, ne les tuez pas si vite, on va les juger »; puis il redescendit et s'installa sur un petit palier au bas de l'escalier.

Il plaça sur les dalles disjointes les quatre pieds de la table de bois blanc réquisitionnée dans une cellule voisine, se fit apporter le livre d'écrou, et le lugubre appel commença. Un à un les prisonniers défilèrent; chaque prêtre devait déclarer s'il persistait dans son refus de serment : aucun ne se parjura...

Maillard, se levant, prononçait alors ces simples mots : « Conduisez monsieur à la Force. » C'était l'arrêt de mort. La porte s'ouvrait... et les malheureux appa-

raissaient, poussés sur le haut du petit perron à deux rampes de cinq marches...

Ils durent alors éprouver la sensation d'être jetés vivants dans une cage de bêtes fauves! La meute hurlante des tueurs les entourait, soûle de vin et de carnage, féroce, insolente, rouge du sang des victimes déjà immolées dont les corps jonchaient le sol...

Les coups de hache, les coups de sabre, les coups de bûche, les coups de pique s'abattaient de tous côtés sur les condamnés; ceux-ci souffrirent moins longtemps, qui eurent l'horrible courage de présenter aux assassins leur poitrine et leur figure sans les protéger de leurs mains croisées... Quatre ou cinq prêtres parvinrent à gagner le mur fermant le jardin, un mur noir haut de dix pieds, le long duquel se tordent des branches de vigne vierge; là existait et existe encore une statue : un moine de pierre. D'un bond prodigieux, plusieurs, s'aidant du socle, s'élancèrent sur la crête du mur et de là tombèrent dans le jardin voisin. Ceux-là furent sauvés... Des cent quatre-vingt-six prêtres détenus aux Carmes, cent dix-huit périrent. . Et pendant que Paris se souillait de cet égorgement, à quelque cent pas des Carmes, dans le jardin du Luxembourg, une compagnie de gardes nationaux faisait tranquillement l'exercice...

Lorsqu'il ne resta plus une victime à égorger, Maillard ferma soigneusement son registre et s'éloigna d'un pas flâneur, tel un employé revenant de son bureau, mais en toussotant, car il avait la poitrine délicate. A la

même heure, le savetier boiteux, le chef de la bande des tueurs, se rendait à l'église Saint-Sulpice; là, il vidait — devant témoins — son sanglant tablier de cuir plein d'or, de bijoux, d'anneaux épiscopaux, de bagues de grande valeur; il se faisait donner un reçu..... puis reprenait le chemin de son échoppe!



MASSACRE DES PRÊTRES.
Dans l'Église des Carmes.

Toute la nuit, on entendit rire et chanter dans la Maison des Carmes, devenue charnier... A l'aube, trois voitures sortirent, chargées de corps sanglants, se dirigeant vers le cimetière de Vaugirard; puis le couvent fut fermé; sur sa façade s'étala

une pancarte : « Propriété nationale à vendre », et les registres relatant le « Jugement du Peuple » furent portés à la section Mucius Scævola ; c'était le nom révolutionnaire du quartier Saint-Sulpice.

Le couvent resta clos; mais le 5 mars 1793 la section le loua, moyennant la somme de 4,780 livres, à un jardinier, et le grand jardin où apparaissaient encore çà et là des taches noires, qui avaient été des flaques de sang rouge, fut transformé en un bal champêtre : le Bal des Tilleuls. Cette aimable sauterie fut éphémère. Avant la fin de l'année la Maison des Carmes redevenait prison. En dix mois, de décembre 1793 à octobre 1794, sept cent sept personnes y furent incarcérées, dont cent dix n'en sortirent que pour monter à l'échafaud. Lorsque éclata le 9 Thermidor, deux cents suspects y étaient encore détenus, et parmi ceux-ci Mme de Beauharnais, la future impératrice Joséphine. Sur le registre sont confondus les soldats, comme le général Hoche, et les « ex-nobles (1) », comme la duchesse d'Aiguillon, Mme de

(1) Le 13 vendémiaire an III (5 octobre 1794), le concierge de la prison des Carmes écrivait à la Commission des Administrations civiles : « Si cette maison doit être conservée, je réclame de me faire venir cinquante-six détenus, que cette maison peut contenir avec soixante-quatre qui y sont déjà... des détenus de l'espèce que j'ai déjà, c'est-à-dire regardés comme suspects et non comme criminels, n'ayant ni guichet ni verrou. La maison est salubre et ne présente point l'aspect d'une prison. Les frais ne sont point considérables. Trois poêles est tout ce que je demande, mais je les demande sur-le-champ, attendu que les matinées et les soirées sont fraîches et que surtout quatorze députés de la Convention qui ont



LA MAISON DES CARMES VERS 1835. Musée Carnavalet.

Rohan-Guéménée, Mmes de Lubersac, Louise-Charlotte de Luppé, Anne-Geneviève de La Vieuville, etc., etc.

*
* *

L'obscur, l'épouvantable cachot où fut enfermé Hoche existe encore (1), et, tout contre, dans une cellule dénommée « Chambre des Épées », l'on peut voir à côté des traces sanglantes de trois sabres de tueurs ayant imprimé leur rouge empreinte sur le mur blanc, une inscription tracée au crayon réunissant ces trois signatures : Femme Tallien, duchesse d'Aiguillon, Joséphine de Beauharnais. Tenons-la pour véridique et admirons

accepté un local vaste et gai pour l'été, mais froid pour l'hiver, où il ne se trouve ni poêle ni cheminée, s'y plairont si vous m'accordez deux poêles un peu forts et un petit pour le greffe, où il est impossible de résister, comme étant au rez-de-chaussée et fort humide. »

La Commission, au lieu d'obtempérer à sa demande, prévint le concierge qu'elle supprimait la maison d'arrêt et l'invita à lui remettre les registres des écrous et répertoires des détenus.

Mais le concierge déclara ne pouvoir donner les renseignements demandés, n'ayant point de registres, lesquels étaient restés au Comité Révolutionnaire de la section Mucius Scævola.

Il n'avait plus alors que trente-quatre détenus. — *Archives Nationales*, F. 7, 3299^{16}.

(1) Aux Carmes, Hoche avait fait connaissance avec la citoyenne Beauharnais ; à l'aide d'un miroir, elle l'instruisait des assassinats qui signalaient chaque jour.

Dans sa prison, il lisait les *Épîtres* de Sénèque et les *Essais* de Montaigne. — *Vie de Lazare Hoche*, par Rousselin, p. 183.

le hasard qui réunissait ainsi les noms symbolisant trois régimes.

La prison évacuée, l'église et le couvent servirent de dépôt d'approvisionnement et de magasin à la commission des musées nationaux. Puis, les bâtiments inoccupés furent loués. Un restaurateur afferma l'église et une partie du jardin qui redevint bal public : le bal des Zéphirs. Pendant l'hiver on dansait dans la nef et le comptoir du marchand de vins était installé sur l'autel! En 1797, le couvent et ses dépendances trouvèrent enfin un acquéreur, Étienne Foreson, menuisier, qui rêvait de faire une fructueuse spéculation. Ses calculs échouèrent. Foreson s'apprêtait à dépecer l'immeuble pour en vendre les matériaux, lorsqu'une sainte fille, Mlle de Soyecourt, racheta la Maison des Carmes, dont son père n'était sorti que pour monter à l'échafaud.

Quelques religieuses carmélites, épaves de la Terreur, vinrent l'y retrouver. Le 27 août 1796, la première messe fut célébrée dans la chapelle Saint-Joseph qui, murée pendant la Révolution, s'était trouvée ainsi soustraite au vandalisme. Pendant près de cinquante ans, la vénérable Mlle de Soyecourt resta à la tête de la Communauté que les Carmélites n'abandonnèrent qu'en 1845. Depuis, l'École des Hautes Études Ecclésiastiques s'y installa : c'est aujourd'hui l'Université Catholique.

Tels sont les tragiques souvenirs qu'évoquent la Maison des Carmes, son jardin mélancolique, ses cours sombres rongées d'humidité, ses perrons de pierre

duvetés de mousses vertes, ses cryptes funèbres où sont exposés les restes mutilés des martyrs du 2 septembre 1792. Crânes troués de coups de pique, mâchoires fendues à coups de sabre, tibias brisés, omoplates percées de balles... Et tout près, devant la porte de l'ossuaire, la haute croix de bois sur laquelle le grand dominicain Lacordaire se faisait lier et frapper de cordes, étend ses bras, comme pour défendre ces pauvres reliques de toute nouvelle profanation.

LE MOBILIER NATIONAL

Le long de la Seine, au numéro 103 du quai d'Orsay, deux belles avenues de marronniers conduisent aux bureaux de l'administrateur du Mobilier national.

Le Mobilier national, c'est un peu du décor de l'histoire de France et certainement une des richesses de notre pays. Un seul chiffre nous édifiera à cet égard : les magasins que l'inondation a menacés l'an dernier renferment pour plus de 60 millions de tapisseries... et quelles tapisseries!...

Pénétrons dans le cabinet de l'érudit administrateur, M. Dumonthier, dont tous les amoureux d'art connaissent les travaux. C'est à lui que nous devons ces précieuses études sur les étoffes et tapisseries d'ameublement, ces attachantes recherches sur les bronzes et les cuivres... M. Dumonthier, à la tête du Garde-Meuble, c'est le *right man in the right place.* Cet homme aimable veut bien nous servir de guide. Tout d'abord nous évoquons ensemble l'étonnante histoire du Garde-

Meuble, ses avatars, ses vicissitudes... j'allais écrire son martyrologe.

Sous Louis XIV, le Mobilier de la Couronne occupait un certain nombre des salles du palais du Louvre et de l'hôtel du Petit-Bourbon, voisin du Louvre. Ce Garde-Meuble fut plus tard aménagé dans l'intérieur de l'hôtel Conti (près l'Institut), puis à l'hôtel des Ambassadeurs extraordinaires (aujourd'hui palais de l'Élysée), jusqu'au jour où Louis XV fit construire l'actuelle place de la Concorde. Les bâtiments réservés au Garde-Meuble étaient ceux occupés de nos jours par le ministère de la Marine.

La visite au Mobilier de la Couronne faisait partie des curiosités parisiennes que les étrangers se hâtaient d'aller admirer « les premiers mardis de chaque mois ». Une des salles renfermait les armures de nos rois ; celle que François I[er] portait à la bataille de Pavie, celle de Philippe de Valois, « de fer bruni, enrichie de larges bandes d'or damasquinées », celle dont était revêtu Henri II « lorsqu'il fut blessé par le comte de Montgomery dans le malheureux tournoi de la rue Saint-Antoine » (1), etc., etc.

Une autre salle contenait quantité d'objets précieux : vases de jaspe, d'agate, de porphyre, de cristal de roche ; la « nef d'or du Roi, servant dans les grandes céré-

(1) On y voyait encore l'épée de Henri IV, des arquebuses, des massues et un bouclier d'argent trouvé à Lyon dans le Rhône « on pense qu'il a appartenu à Annibal », écrivait Dulaure en 1785.



LE MOBILIER NATIONAL.

Richard et Bourdon, phot.

monies et qui est enrichie de diamants et de rubis » ; on y admirait la « chapelle d'or du cardinal de Richelieu », les colliers des ordres, etc.

Au Garde-Meuble étaient encore déposés les diamants de la Couronne, mystérieusement volés en 1792 (1).

Sous le règne de Louis XVI, deux chambres furent réservées à la reine Marie-Antoinette qui s'en servait pour changer de toilette, lorsque de Versailles elle se rendait à Paris pour quelque cérémonie officielle, quelque dîner d'apparat. Il convient de rappeler que le palais des Tuileries, complètement délaissé par Louis XIV, avaient été totalement envahi par des bandes de gens qui s'y étaient installés, eux et leur famille, et traitaient la demeure de nos rois en pays conquis, si bien que lorsque Louis XVI et la Cour furent brutalement ramenés à Paris par les événements, on dut mettre *manu militari*

(1) Au milieu de la salle deux petits canons montés sur leur affût, damasquinés en argent, offerts en 1684 par les ambassadeurs du roi de Siam à Louis XIV. Ces canons ont servi à la prise de la Bastille.

Dulaure. *Histoire civile, physique et morale de Paris*, t. VIII, p. 48.

... Dans une armoire étaient les présents faits à Louis XV en 1740, par Saïd Méhémet, ambassadeur de la Porte...

L'objet le plus estimé de cette salle était la *nef d'or*, ouvrage de l'orfèvre Balin, qu'on servait à la table du Roi dans les grandes cérémonies. Cette nef portée par quatre sirènes ornées de diamants pesait cent six marcs.

Dulaure, *id.*

à la porte tous les intrus qui s'étaient incrustés aux Tuileries (1).

Le 13 juillet, vers midi, veille de la prise de la Bastille, le Garde-Meuble fut envahi... mais respecté. « Tout

(1) Il y avait au moment de la Révolution au Garde-Meuble :

Un garde général payé	12.000	livres.
Son commis payé	2.400	—
Deux inspecteurs payés chacun . .	6.000	—
Un contrôleur chargé de l'inspection des lingeries payé	3.000	—
Une femme de lingerie	2.000	—
Une première fille de lingerie. . .	1.000	—
Une seconde fille de lingerie . . .	800	—
Le secrétaire du Garde-Meuble . .	4.000	—
Un vérificateur	6.000	—
Un 1er commis	3.000	—
Son adjoint.	2.400	—
Un garde-magasin	4.200	—
Sa femme, chargée de la lingerie .	1.000	—
Quatre employés payés chacun . .	2.000	—
Un garçon de bureau.	1.000	—
Un chapelain.	900	—
Un chirurgien	900	—
Un armurier	300	—
Un mécanicien	1.200	—
Quatre garçons de garde-meuble :		
le premier payé.	2.400	—
les autres payés.	1.800	—
Un concierge.	1.000	—
Un suisse	1.000	—
Deux frotteurs chacun.	700	—
Un commissionnaire	600	—
Six portefaix chacun	600	—

Archives nationales, 0¹3279.



UN COIN D'ATELIER.

Richard et Bourdon, phot.

ce qui est ici appartient à la Nation » était le mot d'ordre accepté par tous (1)...

Arrivent les mauvais jours ; on met le Mobilier national en coupes réglées, des vandales brûlent les tapisseries des xve et xvie siècles pour en extraire l'or qui y était tissé, « ce qui produisit pour 44.000 francs de lingots environ ». Je n'ose estimer ce que coûtent à la France ces 44.000 francs !

Autre disgrâce : la République, totalement désargentée, se décide à payer partie « en meubles et objets précieux » les créanciers de l'État ; c'est ainsi que furent soldés Abraham Alcan et Cie, fournisseurs généraux des subsistances militaires de l'armée de Rhin-et-Moselle. On invita Abraham Alcan à venir choisir au Garde-Meuble ce qui lui convenait ! Il fit une estimation que le ministre s'empressa de ratifier. Alcan emporta pour 89.620 francs de meubles, 27.582 francs de porcelaines de Sèvres, 31.169 francs de glaces, 13.189 francs de pièces d'étoffe, de brocarts d'or, de galons, etc., et enfin, pour 20.000 francs, une tapisserie de Beauvais « emblématique de la Révolution d'Amérique ».

(1) Lettre du ministre de l'Intérieur à M. Pétion, maire de Paris, représentant la nécessité de rétablir le corps de garde existant autrefois au cul-de-sac de l'Orangerie, dont l'attentat commis au Garde-Meuble fait vivement regretter la suppression, et le priant de donner les ordres les plus prompts pour installer un corps de garde dans une baraque servant de cabaret ou de repaire, située en face du Garde-Meuble et adossée à la balustrade de la place, dont la conservation devient inutile depuis que les constructions du pont Louis XVI sont très avancées... (*Archives nationales*, F. 43, 719.)

Ce pauvre Garde-Meuble, singulièrement diminué, est ballotté de place en place. Nous le retrouvons successivement rue des Orties (sur l'emplacement de l'actuelle place du Carrousel), au temple de l'Assomption (rue Saint-Honoré (1). La Restauration rend l'Assomption au culte et installe le Garde-Meuble de la Couronne dans les bâtiments des Menus (rue Bergère). Vers 1850 on aliène une partie des terrains de la rue Bergère; l'Archevêque de Paris réclame en 1852 la concession d'un terrain « compris dans les hangars du Garde-Meuble » pour y édifier l'église Sainte-Cécile. Enfin en 1852 le Mobilier national émigre quai d'Orsay, sur les anciens

(1) 20 janvier 1807, à M. l'Intendant général.

Conformément à vos intentions, dès que les salles du bâtiment de l'Assomption destiné au Garde-Meuble ont été en état de recevoir les objets qui devaient y être déposés, je me suis empressé d'y faire transporter tous les tapis appartenant à l'administration qui se trouvaient dans la Maison nationale, située rue du Regard-Saint-Germain, nº 5.

16 février 1807.

... Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien autoriser M. Fontaine à faire la dépense nécessaire pour fermer une partie des cloîtres, dans lesquels nous enfermerons beaucoup d'objets...

28 février.

... J'ai l'honneur de vous adresser copie signée de M. Bellanger de deux ordres en vertu desquels ledit entrepreneur occupait un logement aux frais du Gouvernement, soit à l'hôtel de Crouy, soit dans une maison rue de Vaugirard ayant servi de Garde-Meuble au Directoire exécutif...

L'Administrateur général.

Extrait des *Registres du Garde-Meuble.*



UNE DES TAPISSERIES DU MOBILIER NATIONAL (XVIIIe SIÈCLE). Richard et Bourdon, phot.

terrains de l'île des Cygnes, rattachée à la rive gauche au commencement du XIXe siècle (1).



UNE TAPISSERIE DU MOBILIER NATIONAL (XVIIIe SIÈCLE).

(1) Vis-à-vis le Gros-Caillou est une île assez grande qui n'en est séparée que par un petit courant d'eau qu'on a déjà commencé à détourner pour combler cet espace et la réunir au Gros-Caillou. Cette île est formée par la réunion de plusieurs autres ; l'île de Grenelle, qui faisait face à la Longray ; l'île des Treilles, qui était

C'est cette réserve nationale dont M. Dumonthier voulait bien nous faire les honneurs l'autre matin.

*
* *

Le Garde-Meuble comprend une dizaine de vastes bâtiments où sont répartis les différents services : magasins de sièges, de lustres, de meubles, de tapis, ateliers de réparations, ateliers de pliage, etc., etc.

Nous voici, parcourant l'un après l'autre ces hangars bondés de richesses.

Tout se rencontre ici, depuis les assiettes à potage jusqu'aux lustres en cristal de roche. Çà et là, dans les vitrines, des documents ; la série des bustes en biscuit de Sèvres des chefs d'État ayant cessé de plaire ; l'encrier de Napoléon Ier — hélas ! retouché par Louis-Philippe ! — des cornes à bouquets ayant servi à la duchesse d'Angoulême, et le crachoir de Louis XVIII : une fleur articulée !... Le vieux roi cacochyme toussait... La fleur s'entr'ouvrait, puis se refermait discrètement... Le déjeuner de la reine Marie-Amélie avec le portrait de Louis-Philippe ; le déjeuner de Louis-Philippe avec le portrait de la reine Marie-Amélie.

au-dessus ; l'île des Vaches au-dessous... Au commencement du XVIIIe siècle on y avait placé des cygnes, on en a donné le nom à cette île qui le conserve encore. Le bac des Invalides est placé près de cette île ; il fut établi pour la communication de ce quartier avec le faubourg Saint-Honoré, dès 1542.

JAILLOT. *Recherches critiques sur la ville de Paris*, t. V, p. 85 (quartier Saint-Germain-des-Prés).

Une salle immense renferme la collection de pendules. A ce sujet, M. Dumonthier nous apprend combien



L'OUBLI DU TEMPS, PAR GALLE 1807.

il serait délicat de vouloir préciser par le style d'un bronze l'époque de sa fabrication. En effet, au cours

des XVIIIe et XIXe siècles, notamment sous Napoléon Ier, les horlogers et les bronziers, dont beaucoup exercèrent



PENDULE DE GROS,
Horloger du Ministère de la Marine (XVIIIe siècle).

leur art sous plusieurs règnes, continuèrent la fabrication de leurs anciens modèles.

M. Dumonthier nous fait successivement présenter une suite de pendules exquises, des « Chute de Phaéton », des « Réveil de Flore », des « Pleureuse d'oiseau », des

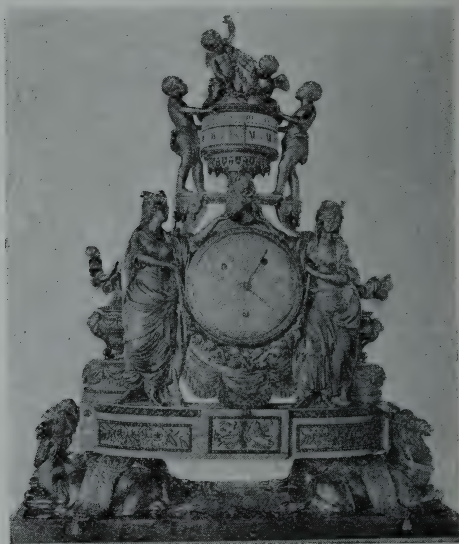


PENDULE EN BRONZE DORÉ,
De Aubert aîné à Paris (XVIIIe siècle).

« Amour jouant de la lyre », des « Dieu Mars » et des « Génie de l'Étude », etc., etc.

Puis ce sont des bras de lumière, des candélabres, des flambeaux, des lustres. Dans une autre pièce, des entassements de sièges, des bergères, des prie-Dieu, des

banquettes, des bois sculptés délicieux. Ce corps de bâtiment renferme les meubles : beaucoup ont leur histoire; voici l'un des berceaux du roi de Rome, voisinant avec

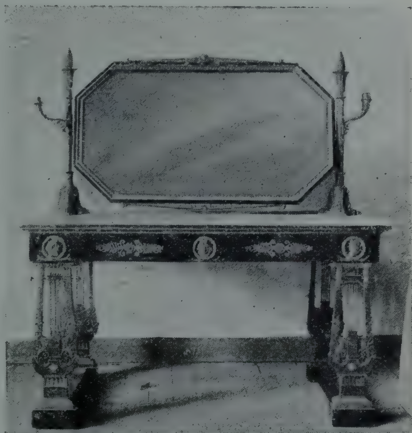


PENDULE EN BRONZE DORÉ (XVIIIe SIÈCLE).

le berceau rutilant d'or et de ciselures du duc de Bordeaux. Cette psyché fut celle de l'impératrice Joséphine : cette autre apartint à l'impératrice Marie-Louise et, à côté, voici la boîte à musique — cachée dans le pied du meuble — qui jouait des airs variés tandis que les

caméristes bouclaient leur blonde souveraine... Ce secrétaire, brutalement ouvert par les envahisseurs des Tuileries le 24 février 1848, et encore troué des coups de baïonnette qui en forcèrent les tiroirs, fut celui du roi Louis-Philippe.

Très justement M. Dumonthier a respecté les glorieuses cicatrices ; le meuble est doublement historique.

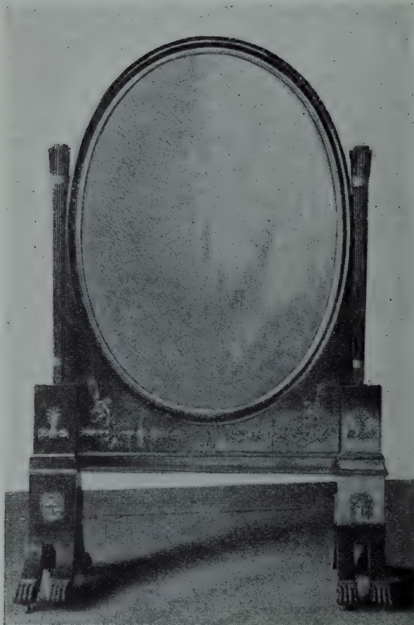


LA PSYCHÉ DE L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE.

Voici des armoires remplies de garnitures de fauteuils, de canapés, de bergères et de banquettes en tapisseries de Beauvais, d'Aubusson, des Gobelins, et voici un morceau de la couverture du lit de Marie-Antoinette à Trianon!

Ce bâtiment très isolé renferme, soigneusement pliées, roulées, étiquetées, la majeure partie de nos tapisseries nationales; un amas de merveilles, et pendant une heure les gardiens font passer devant nos yeux éblouis quelques-uns de ces chefs-d'œuvre de soie...

« Ouvrez l'armoire du sacre », indique ensuite M. Dumonthier. L'armoire contient les objets ayant servi au sacre de Charles X...



LA PSYCHÉ DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE.

Et sur la table de bois blanc, les employés du Mobilier national étalent les manteaux de cour en velours violet semés de fleurs de lis d'or, les justaucorps, les costumes des princes royaux, les vestes des « rois d'armes de France », celles des hérauts d'armes brodées et surbrodées. Ils déplient les soies, les satins, les moires ruisselant d'or ; tout l'attirail somptueux de la figuration de ce fastueux sacre de Reims, chanté par Hugo et Lamartine.

Voici des manteaux de pairs de France, et ce tissu d'or n'est autre que la tunique de brocart dont le 27 mai

1825, fut revêtu le roi très chrétien pour recevoir la couronne « tandis qu'une lumineuse épaisseur d'encens emplissait la nef et que des oiseaux mis en liberté erraient dans ce nuage, effarouchés » (1).



LE BUREAU DE LOUIS-PHILIPPE.

Mais un magasinier, les deux pieds posés sur la traverse de l'armoire et se tenant de la main gauche à la travée supérieure, vide de la main droite la planche du dessus. Il nous passe des étuis de maroquin rouge por-

(1) VICTOR HUGO. *Choses vues*. A Reims (p. 12).

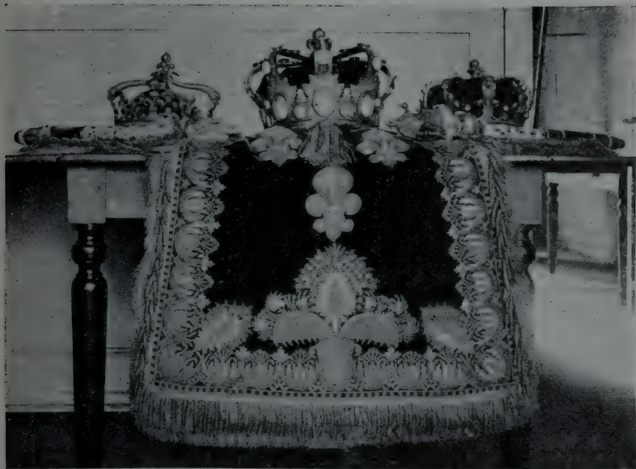
tant en lettres d'or terni l'inscription : « Sacre de Charles X ». Ces étuis renferment des couronnes de vermeil ciselées, surmontées de fleurs de lis, garnies de perles et de pierres fausses. Les unes ont figuré au sacre, les autres aux obsèques de Louis XVIII; le tout gît ici, pêle-mêle.

Toujours accroché à son armoire, le magasinier empoigne des bâtons fleurdelisés, des mains de justice, des épées, et le sceptre de Charles X est posé en travers — tel un signet de bois — sur le catalogue général d'inventaire.

Puis, se tournant vers nous : « Y en a encore dans le fond, mais c'est trop lourd! » Nous montons sur un escabeau et nous apercevons des heaumes de chevalier ciselés et dorés, des gantelets de cuivre, des couronnes, des épées... Tous ces attributs royaux, vidés sur la table de bois blanc, rappellent étrangement le magasin d'accessoires de la Comédie-Française au quatrième acte d'*Hernani*... On va équiper le roi de Bohême et jeter des manteaux bordés d'hermine sur les épaules de seigneurs sans importance.

Cependant un second gardien a déplié dans le fond de la salle une énorme pièce de velours de soie violet ; au milieu une croix en moire d'argent, aux angles un aigle entouré de lauriers, auréolé d'étoiles surmontées de la couronne impériale, au milieu un semis d'abeilles et d'N en or. Ce tapis mortuaire servit à la rentrée en France des cendres de l'empereur Napoléon en l'année

1840; il recouvrait le char funèbre du grand Empereur lorsque, vers midi et demi, il apparut « dans la vapeur et le soleil sur le fond gris et roux des arbres des Champs-Élysées ».



LES ACCESSOIRES DU SACRE DE CHARLES X.

C'était, je vous l'affirme, un tableau rare que présentait cette salle très simple, aux murs blanchis à la chaux insuffisamment décorés de quelques méchantes gravures, et qui nous paraissait comme illuminée par tous ces reflets glorieux de notre histoire de France.

AU CERCLE

DE L'UNION ARTISTIQUE

A l'angle de la rue Boissy-d'Anglas et de la place de la Concorde, une aristocratique terrasse précédant une charmante demeure du XVIIIe siècle, jadis hôtel des Grimod de la Reynière, aujourd'hui Cercle de l'Union Artistique, doté de cet aimable surnom « l'Épatant ».

Devant le porche, sans interruption, s'arrêtent des coupés, des autos. Gantés de blanc, empressés et corrects, des grooms se précipitent, ouvrent les portières... Tout d'abord apparaît un petit pied mince et cambré, chaussé d'un soulier verni, puis un bas de soie mauve, noir ou gris, brodé au coin de quelques fleurettes... une jupe, une pelisse de fourrure ou de velours, un gros manchon, enfin, sous un immense chapeau aux plumes frissonnantes, la frimousse d'une jolie Parisienne, élégante, gracieuse et délicieusement

emmitouflée... On inaugure l'exposition annuelle du Cercle!

La première de « l'Épatant » constitue pour la vie mondaine une importante solennité. C'est, si j'ose dire, un des trois coups frappés par l'avertisseur mystérieux annonçant « notre bon camarade le Printemps dans son nouveau répertoire ». Aussi, la théorie gracieuse des femmes se presse-t-elle dans les salons du Cercle un peu pour voir, beaucoup pour être vue, et surtout pour se renseigner sur « ce qu'on portera cette année », au moment où toute femme vraiment élégante n'a, comme chacun sait, « plus rien à se mettre ».

Jadis ces expositions se tenaient dans la grande salle servant également aux représentations dramatiques, mais le jour était, paraît-il, défectueux, la salle un peu exiguë : ce fut le prétexte officiel. Au vrai, les joueurs de baccara ne se voyaient pas sans dépit dépossédés chaque année de leur local familier. Les tableaux, si séduisants fussent-ils, les empêchaient de solutionner heureusement cet éternel et angoissant problème : doit-ou ne doit-on pas tirer à cinq? Aussi, il y a quelque dix ans, une salle d'exposition fut-elle édifiée dans la cour de l'ancien hôtel.

Cette adjonction nouvelle offrait un inconvénient, elle modifiait totalement un vieux nid de Parisiens originaux qui valait d'être respecté. Edifié en 1769 sur des terrains appartenant aux Échevins de la Ville par M. de la Reynière, opulent fermier général, fils d'Antoine



ENTRÉE DES CHAMPS-ÉLYSÉES VERS 1830.

L'Artiste.

Grimod, « directeur général des Fermes unies de France et de la Douane de Lyon », cet hôtel devint bientôt une sorte de temple moitié sacré, moitié profane, temple de l'art et temple de la gourmandise. On y fêtait la littérature, la peinture, les belles-lettres, la philosophie, toute la philosophie, celle de Platon comme celle d'Épicure, et aussi la bonne chère, le souci du « bien manger ». Les Muses y avaient leur autel, la Muse Gastronomique voisinait avec ses cousines du Parnasse. On y discutait avec une égale ferveur le dernier « trait » de Voltaire et le dernier coulis de Vatel.

La gourmandise des la Reynière, l'opulence de leur table, l'excellence de leurs réceptions étaient notoires. Cette famille de goinfres fut une dynastie dans les fastes de la bombance. L'ancêtre, Antoine Grimod, mourut en 1754, « la serviette au cou », d'une indigestion de pâté de foie gras. C'était l'époque bénie où le culte de la table ne comptait pas un athée. Les plus grands seigneurs ne dédaignaient pas d'attacher leur nom à des trouvailles culinaires : cailles à la Mirepoix, filets de bœuf à la Pompadour, poulardes farcies de cerises à la Montmorency, filets de lapereau à la Berry, carré de veau à la Guéménée, telles étaient les appellations héroïques qui constellaient les menus d'alors. Le vainqueur de Mahon, le maréchal de Richelieu, n'avait-il pas prêché d'exemple en inventant la sauce Mahonnaise, que nos ignorances actuelles dénomment vulgairement sauce mayonnaise...

Le premier des la Reynière mort, « sa charge et son appétit » passèrent à son fils qui, respectueux des traditions familiales, continua de tenir table ouverte, et de protéger les arts. C'est en vain qu'un parasite ingrat proclamait : « On mange chez Grimod, mais on ne le digère pas »; les convives se disputaient l'honneur de garnir l'opulente salle à manger de ce beau dîneur. Un brillant mariage avec Mlle de Jarente, la naissance d'un enfant, mirent le comble à sa félicité. Les choses, toutefois, n'allèrent point sans quelques points noirs : Mlle de Jarente ne pouvait se consoler d'être la femme d'un financier et l'enfant vint au monde affligé d'une tare physique effroyable... il était palmipède... d'horribles moignons, d'informes pattes d'oie lui tenaient lieu de mains! Ce détail n'empêcha pas l'heureux père d'attribuer à son héritier bien-aimé le glorieux prénom de Balthazar, évocateur, comme chacun sait, d'un festin notoire.

Ce qui eût fait la fortune d'une famille de bateleurs empoisonna l'existence de ce fils et petit-fils de richissimes fermiers généraux.

Le pauvre garçon avait douze ans lorsque son père fit construire par l'architecte Barré le magnifique hôtel qu'occupe aujourd'hui notre Cercle. En 1769, la place de la Concorde s'appelait *place Louis-XV* et la rue Boissy-d'Anglas *rue de la Bonne-Morue*... une alléchante adresse pour un gourmet.

De l'aveu unanime, l'hôtel offrait un séjour délicieux; Thierry ne manquait pas de le citer avec éloges

dans le *Guide des Étrangers voyageurs à Paris* : « La maison de M. de la Reynière... à l'entrée des Champs-Élysées, dans laquelle vous remarquerez un salon de



forme quarrée, décoré sur les dessins de M. Clérisseau, peintre du Roi et premier architecte de l'Impératrice de Russie. Ce salon, dans le style arabesque, est orné de beaucoup de sculptures et de dorures. Les peintures d'histoire ont été exécutées par M. de la Vallée, sur-

nommé le chevalier Poussin. Vous trouverez aussi... une galerie contenant une belle collection de tableaux de l'école française et nommément de Lemoyne, une suite de dessins de différents maîtres et un choix d'estampes classées par école de tous les graveurs depuis l'origine de cet art. » Et Grimm écrivait : « ... Cette maison est l'auberge la plus distinguée des hommes de qualité ». La meilleure société se pressait, en effet, à la table de la Reynière « reçu à l'Académie en qualité d'honoraire ».

On complimentait l'amphitryon sur la profondeur de ses vues artistiques et l'excellence de ses « suprêmes », la sûreté de son jugement et l'onctueux de ses sauces... C'était à peine si les convives plaisantaient leur hôte sur les indicibles terreurs qui le poussaient à se réfugier au plus profond de ses caves dès qu'un orage éclatait.

Lorsque son père devint vieux, Balthazar décida de recevoir à son tour, et de traiter ses amis à sa façon. Il occupait une aile de l'hôtel paternel. C'est là qu'il fonda ses fameux déjeuners philosophiques dont le souvenir est venu jusqu'à nous. Deux fois par semaine, le mercredi et le samedi, la foule des originaux parisiens y était conviée : « Dès votre arrivée un introducteur s'emparait de votre épée, de votre canne, de votre chapeau, de votre croix de Saint-Louis, puis il levait une énorme barre de fer qui scellait la porte de la salle à manger. Cette barre de fer était ensuite soigneusement remise, ce qui annonçait qu'on ne serait plus libre de sortir à son gré... » Ces repas bizarres se composaient de café

au lait et de tartines beurrées... Il fallait absorber, au préalable, 22 tasses de café au maximum ou 18 au minimum... Ensuite on apportait un gigantesque aloyau, auquel on faisait faire solennellement trois fois le tour de la table « et le repas s'achevait à fond avec ce mets substantiel, mais unique ».

Parfois aussi, la Reynière étonnait Paris par ses folies culinaires!... Un beau jour, le 1er février 1783, l'élite des Parisiens fut conviée par ce billet d'invitation que nous avons sous les yeux et qui mesure 50 centimètres de large sur 40 de long : « Vous êtes prié d'assister au souper-collation de M. Alexandre-Balthazar-Laurent Grimod de la Reynière, qui se fera en son domicile, rue des Champs-Élysées, paroisse de la Madeleine-de-la-Ville-l'Évêque, le premier jour du mois de février 1783. On fera son possible pour vous recevoir selon vos mérites ; et sans se flatter encore que vous soyez pleinement satisfait, on ose vous assurer dès aujourd'hui que du côté de l'huile et du cochon vous n'aurez rien à désirer. On s'assemblera à neuf heures et demie pour souper à dix. Vous êtes instamment supplié de n'amener ni chien ni valet, le service devant être fait par des servantes AD HOC. » Les mémoires de Bachaumont nous décrivent cette orgie de carnaval, mélange de faste et de ridicule ; il y eut neuf services apprêtés par des marmitons revêtus d'aubes blanches, deux joueurs de flûte marchant en avant des plats... « On s'essuyait les mains aux cheveux dénoués de plusieurs belles filles costu-

mées à la mode romaine. » Les convives, au nombre de vingt-deux, étaient tous hommes de lettres ou avocats; une seule dame... mais habillée en homme; au dessert, le public fut admis à jouir du coup d'œil dans une galerie.

Ce beau temps finit avec l'ancien régime : la Révolution renverse non seulement les trônes, mais encore les marmites; le citoyen Grimod prend, en rechignant, le parti de jouer les patriotes : « Devenu républicain, je marche sous les piques aux revues; je monte la garde quand mes infirmités me le permettent; je me mets à ma section à côté du manœuvre poudreux et je discute avec lui les intérêts communs... »

Le 6 nivôse an II (26 décembre 1793), son père, l'ex-fermier général, mourait au moment même où le noble Malesherbes, son beau-frère, entrait aux Madelonnettes, antichambre de l'échafaud.

Dans la matinée du 2 ventôse, l'hôtel de la rue des Champs-Élysées était envahi par des commissaires (1) et Mme de la Reynière, mère de notre Grimod, conduite à la prison de la rue Neuve-des-Capucines. Le temps

(1) Ils lui signifiaient un arrêté du Comité de Sûreté générale par lequel il leur était enjoint de faire examen des papiers et extraction de ceux qui leur paraissaient suspects, de poser les scellés, et, le procès-verbal dressé, d'arrêter la veuve La Reynière ainsi que la ci-devant comtesse d'Ourches, alors demeurant chez elle... Les deux femmes étaient arrêtées et conduites à la prison de la rue Neuve-des-Capucines. Mme d'Ourches était relaxée le 24 brumaire an III, et fort probablement la captivité de Mme de la Reynière cessa avec celle de sa nièce.

Grimod de la Reynière et son groupe, par Desnoireterre, p. 178.



LONGCHAMP. New-York published, Bailly, Ward and C°.

n'était plus aux réunions mondaines et aux « déjeuners philosophiques »! Aux premiers jours de 1796 et avec la dépréciation du papier-monnaie, une botte de navets valait 32 livres, un merlan passable 70 livres, une belle tête de choux-fleurs 80 livres; il fallait beaucoup d'ordre et d'économie pour ne dépenser que 2.000 livres par semaine tout en faisant une chère modeste. Les plaisirs étaient délaissés et le bas prix des assignats faisait que l'administration de l'Opéra se plaignait de la recette du 6 juin 1795, qui n'avait été que d'un million onze mille trois cent cinquante livres... C'en était trop, Grimod s'expatria... Huit ans plus tard, il se décidait seulement à réintégrer la capitale et à étonner de nouveau Paris (1)... Le 25 décembre 1837, ce « classique de la Table » mourait doucement à Villiers-sur-Orge, rêvant à ce qu'il aurait pu manger le lendemain (2)...

(1) Les beaux esprits disaient de Grimod de la Reynière qu'il allait à l'immortalité par trois routes différentes : par ses livres, par ses actions et par ses soupers.

La France, par Lady Morgan, 1817, t. 2, p. 67.

(2) Le premier volume, in-18, de l'*Almanach des gourmands ou calendrier nutritif servant de guide dans les moyens de faire excellente chère; suivi de l'itinéraire d'un gourmand dans différents quartiers de Paris et de quelques variétés nouvelles, apéritives et alimentaires, anecdotes gourmandes*, etc., parut en 1803 et fut réimprimé plusieurs fois. Le monde gastronomique était sous le charme et le Jury dégustateur reçut dix fois plus de provisions que Grimod de la Reynière ne pouvait en consommer. On assure qu'il était obligé d'en revendre une partie. On le sut, on le devina, on le soupçonna, ce qui refroidit singulièrement la générosité des marchands.

Jacob, bibliophile. *Mystificateurs et Mystifiés*, p. 134.

L'hôtel de la Reynière avait changé de locataire... En juin 1816, le duc de Wellington l'habitait et y donnait un bal magnifique pour fêter le mariage du duc de Berry. Les « beautés » de Berlin, de Pétersbourg, de Rome, de Londres, d'Edimbourg et de Dublin s'y confondaient avec les élégantes de Paris ; des généraux de Napoléon valsaient en enlaçant la taille des jolies royalistes et quelques libéraux formaient « la chaîne anglaise » avec d'aimables ultras ! Quant au vainqueur de « l'ogre de Corse », il s'entretenait familièrement dans un coin du salon avec le maréchal Marmont ; le chargé d'affaires de Turquie en costume oriental et Pozzo di Borgo chamarré de tous les ordres de la Russie (1).

En 1850, le gouvernement français affecta l'hôtel Grimod à la demeure du ministre plénipotentiaire de Turquie à Paris. Quatre ans plus tard, l'ambassade turque cédait la place au Cercle impérial, et, en 1887, l'Union artistique, émigrant de la place Vendôme fusionnant avec le Cercle impérial, s'installait dans les salons des la Reynière (2).

(1) La Restauration acheta l'hôtel Grimod de la Reynière où s'abrita un moment le général Sérurier, membre du Sénat conservateur, qui alla bientôt se fixer à l'Hôtel des Invalides, dont il devint gouverneur, et où il s'empressa peut-être un peu trop de faire brûler tous les drapeaux suspendus sous la voûte du dôme, pour les soustraire à l'invasion des alliés à Paris...

Jules Lecomte. *Courrier de Paris* dans *le Monde illustré* du 30 janvier 1864.

(2) La fusion du Cercle de l'Union Artistique avec le Cercle Impérial, en 1887, fut chansonnée dès la première des fêtes qui



PLACE DE LA CONCORDE. — PAVILLON PEYRONNET.

Eau-forte de Martial.

Voici, semble-t-il, bien des avatars et des mutations. Cependant, si feu Grimod revenait par hasard sur terre, il ne se trouverait pas trop dépaysé en son ex-demeure : même valets de pied en grande tenue au bas de l'escalier; même service discret et de haut style dans les antichambres et les salons... Comme jadis, il pourrait savourer des quatuors d'instruments à cordes et de musique de chambre dans la galerie où il applaudissait jadis Piccini, Sacchini, Richer et Garat « égrenant les trésors de l'harmonie ». D'ailleurs, nos modernes virtuoses ne sauraient déplaire à son dilettantisme; et les annuelles revues du Cercle, spirituelles, pimpantes et jouées par les plus jolies femmes de Paris, ne manqueraient pas de l'émerveiller (1). Que dis-je, cet impénitent amoureux des actrices ne saurait où donner de la tête. Pauvre Grimod!... Comment ne se croirait-il pas chez

eurent lieu dans le nouveau local de la rue Boissy-d'Anglas.

« *La Fusion* » se chantait sur l'air si populaire alors de : *En r'venant de la Revue :*

Gais et contents.
Nous somm' deux mill' cinq cents
Dans ce cercle étonnant
Fort à notre aise,
Sans hésiter,
On nous y fait goûter,
Une hospitalité
Presqu' écossaise.

BARRAL-MONTFERRAT. *Le Brésil*, 28 janvier 1910.

(1) Le 27 janvier 1876, Mlle Jeanne Granier jouait le rôle de Bérangère dans *Bérangère et Anatole.*

Le 2 juin 1883, Mlles Desclauzas, Marguerite Ugalde, Milly Meyer

lui en retrouvant, encore accrochés au mur d'un salon de correspondance, les portraits au pastel de son père et de sa mère... et si même sa fantaisie le poussait à parcourir les caves de ce qui fut son hôtel, il pourrait visiter facilement la crypte souterraine, de six mètres de diamètre, où feu son père venait se réfugier, les mains aux oreilles, pour se défendre d'entendre Dieu tonner! Mais ce serait tout, car, pour le reste, il y eut changement complet de décor.

Au rez-de-chaussée, des salles de correspondance, les salles de lecture, la salle des dépêches ont envahi les vieux salons d'antan. Là, des appareils enregistreurs déroulent lentement les dernières nouvelles : cours de la Bourse, dépêches de l'Havas, nouvelles de l'étranger... tout près les affichages : la liste des derniers élus, le tableau du renouvellement du Comité, les registres des inscriptions de théâtres, la liste des dîneurs du jour, le bulletin des offres... « A céder une jolie jument de chasse âgée de trois ans... Un coupé trois-quarts... Une auto marque Renault 18-24, à peine

et Juliette Darcourt interprétaient le *Mirliton Enchanté*, féerie en 3 actes.

Le 14 janvier 1884, Mlle Bartet jouait les *Étrennes de Jeanne*, saynète en un acte.

Le 24 mai 1885, Mmes Reichenberg, Céline Montaland, Brandès et C. Caron, jouaient l'*Éducation d'un Prince*, d'E. About.

Le 16 juin 1895, Mme Rose Caron se faisait entendre dans *Othello*, de Rossini.

Extrait du *Registre des Programmes du Cercle de l'Union artistique*.

usagée... A céder le deuxième vendredi du mois une loge de face à l'Opéra ; » là également repose le registre des réclamations. On y trouve de tout dans ce registre ; depuis la plainte du monsieur qui déplore la mauvaise tenue des grooms, jusqu'aux justes doléances du dîneur qui se plaint de l'apparition trop répétée des gâteaux dits « à l'Égyptienne ». Nous y lisons encore la protestation discrète mais énergique d'un aimable cercleux n'admettant pas qu'on tarde tant à lui faire savoir « qu'une personne » l'a demandé au salon des étrangers (1)...

La salle de billard rassemble les amateurs de carambolages, la salle d'armes attire les friands de la lame, et l'heure du dîner réunit tout le monde dans les vastes salons revêtus de boiseries grises où sont placées les petites tables, autour desquelles s'empressent les valets de pied en culotte courte, les maîtres d'hôtel en habit noir. Les pas feutrés du service glissent sur le tapis rouge, et par les larges fenêtres, donnant sur les arbres du jardin, on voit la pluie qui tombe sans interruption, tranformant en un lac de boue l'admirable place de la Concorde...

(1) Autres réclamations :

Le cuisinier professe une tendresse malheureuse pour le cabillaud.

... Il vient un vent très désagréable par l'ouverture de la boite aux lettres.

... Moins de fécule dans les épinards.

Cercle de l'Union artistique. *Registre des réclamations.*

Un tour aux salles de jeu... Absorbés dans les âpres combinaisons d'un « sans atout » habilement conduit vers le chelem vainqueur, les joueurs de bridge ne parlent pas : c'est le silence religieux, presque extatique. A peine, de temps en temps, une plainte : « Mais malheureux, mon huit était maître. — C'est du trèfle que je vous demandais. — Et quand je pense que voilà huit jours que je n'ai pas relevé un jeu !... »

A côté, dans la grande salle, les fidèles du baccara se groupent autour des deux tapis verts...

Consultez les estampes anciennes représentant le jeu du Roi à Marly ou à Versailles, vous y retrouverez les mêmes groupements, les mêmes têtes anxieuses, les mêmes regards aigus foudroyant la dame de pique, « cette bûche ». Les rites se sont religieusement conservés. Munis de longues palettes en guise de râteaux, les joueurs continuent de remuer les plaques, blanches ou rouges, qui représentent la forte somme. Toutefois, les paroles sacramentelles usitées pour la blanque, le reversis, le lansquenet, le biribi sont aujourd'hui modifiées : « J'en donne... cartes... sept... baccara... neuf... valet de pied, passez-moi cinq rouges... J'aurais bien dû deviner qu'il claquerait au troisième coup... la main passe... Combien en banque?... 100 louis... 200 louis... banque ouverte... » ... et la séance continue...

Poussons une porte-fenêtre, entrons dans le beau jardin qui surplombe l'avenue Gabriel... la nuit est

venue. Étincelante de lumières électriques, la place de la Concorde offre un féerique aspect; les bruits s'atténuent, les feux des autos remontent l'avenue des Champs-Élysées... de grands nuages déchiquetés passent dans le ciel et, par instants, la lune, éclairant la rive gauche, découpe un grand Paris tout en argent, lumineux dans la nuit sombre...

LE

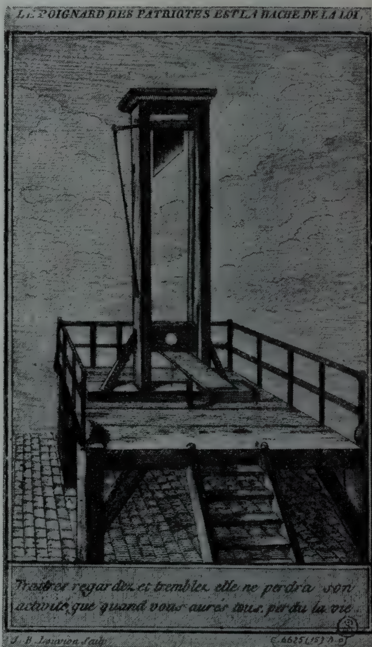
LOGIS DE L'ABBÉ EDGEWORTH

L'École Sainte-Geneviève.

Le 21 janvier 1793, à dix heures vingt-cinq du matin, au moment où l'un des aides du bourreau Sanson promenait aux quatre coins du plateau de la guillotine le chef décapité du roi Louis XVI, un vieil homme, affolé, presque aussi livide que la tête pâle dont le sang avait jailli jusque sur lui, descendait l'échelle donnant accès à l'échafaud. Ayant enfin réussi à forcer la ligne des soldats et les premiers rangs des spectateurs, il se perdit le plus rapidement possible dans la foule, fort occupée à se disputer les lambeaux de la redingote de molleton blanc — dernier vêtement porté par « Capet » — qu'un valet de bourreau venait de jeter aux « aboyeurs de guillotine ». Au loin, un escadron de dragons, « en casques à chenilles », rangé en bataille sous la terrasse des Tuileries, et un bataillon de fédérés marseillais, hurlant et vociférant, surveillaient le désordre.

Le vieillard qui s'enfuyait ainsi s'appelait l'abbé

Edgeworth de Firmont. D'origine irlandaise, il avait été nommé vicaire général par Mgr de Juigné, archevêque de Paris; Mme Élisabeth, dont il fut le directeur de conscience, l'avait recommandé au roi Louis XVI, son frère (1). Après les massacres de Septembre, l'abbé s'était, sous un faux nom, caché à Choisy-le-Roi, chez un sieur Boulachin, homme de confiance du baron de Lézardière. C'est là que vint le surprendre un appel de M. de Malesherbes, défenseur de Louis XVI, le mandant, pour as-



(1) Avant la journée du 10 août, l'abbé allait aux Tuileries habillé en ecclésiastique. Aussitôt après l'incarcération de Louis XVI au Temple, sa maison rue du Bac fut cernée, sa chambre envahie et on fouilla tous ses papiers.

Extrait des *Mémoires de l'abbé Edgeworth*, recueillis par Sneyd Edgeworth, 1816.



L'Abbé Edgeworth.

84.



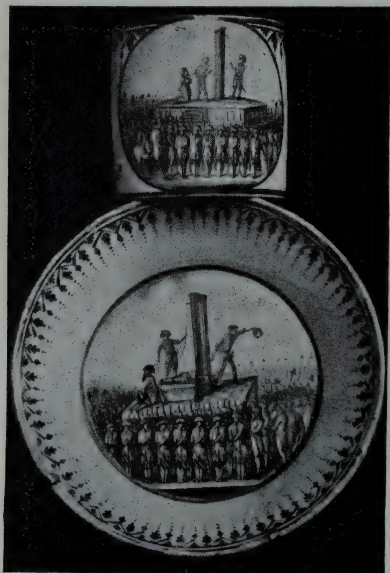
sister son royal client, condamné à mort « sans rémission, ni sursis » par 387 voix contre 334. L'abbé Edgeworth, abandonnant immédiatement son asile, s'était rendu le 20 janvier à la prison du Temple, muni d'une autorisation de la Commune de Paris (1). Il avait passé la nuit — une veillée des morts – étendu sur le lit du valet de chambre Cléry. Au petit matin, après avoir dit sa messe « sur une commode, au milieu de la chambre », il s'asseyait à la gauche du Roi dans le carrosse vert de Clavière, ministre des contributions publiques, qui conduisait « Louis le dernier » à l'échafaud de la place de la Révolution, au milieu d'une double haie de soldats armés de piques et de fusils, sous l'escorte de canons dont les fracas sur le dur pavé couvraient toute conversation... Pendant près de deux heures que dura le trajet, le prêtre et son pénitent avaient récité de compagnie les psaumes des agoni-

(1) Le 20 janvier, vers quatre heures, on vint chercher l'abbé au nom du Conseil exécutif provisoire et on l'emmena aux Tuileries où le ministre de la justice lui demanda s'il consentait à assister Capet. Sur la réponse affirmative de l'abbé Edgeworth, le ministre l'emmena dans sa voiture, escortée des gardes à cheval, jusqu'au Temple où il se rendait lui-même.

Là, pendant que le ministre se rendait auprès du roi, on fouilla l'abbé, on examina sa tabatière, son crayon d'acier. Puis il arriva auprès du roi, auquel on venait de lire le décret relatif à son exécution. Le roi était au milieu des ministres et des membres de la commune calme, tranquille, gracieux même.

Extrait des *Mémoires de l'abbé Edgeworth*, recueillis par Sneyd Edgeworth.

sants!... Un lieutenant et un maréchal des logis de gendarmerie occupaient les deux autres places, sur le devant.



TASSE ET SOUCOUPE DITES « A LA GUILLOTINE. »
Collections du Musée Carnavalet.

L'aide matérielle et morale de l'abbé Edgeworth avait soutenu Louis XVI jusqu'au bord de l'échafaud.

Avait-il dit ou n'avait-il pas dit la fameuse phrase : « Fils de saint Louis, montez au ciel » ? L'abbé Edgeworth lui-même déclarait plus tard ne pas s'en souvenir. Son épouvantable tâche terminée, il avait jeté précipitamment une redingote brune sur son habit noir éclaboussé de sang, puis, comme nous l'avons dit, s'était perdu dans la foule.

Il passa la Seine, erra longtemps sur la rive gauche et enfin sonna à la porte d'une maison isolée, proche de la barrière du Maine, habitée par une pieuse royaliste,

Mme de Lézardière. Là, à bout de forces, il tomba anéanti, en murmurant ces seuls mots : « ... Tout est fini... Ils l'ont tué ! .. » Le soir même, Mme de Lézar-



UNE ESTAMPE RÉVOLUTIONNAIRE.

Musée Carnavalet.

dière, depuis longtemps souffrante d'une maladie de cœur, expirait, emportée elle aussi par le coup de couperet qui avait décapité son Roi... (1)

(1) Ses deux fils, Jacques-Paul et Sylvestre-Joachim, anciens officiers de la Marine royale, après avoir intrépidement défendu, le

20

Cette famille était de celles où le dévouement à la Royauté semble traditionnel : une note des Mémoires secrets d'Allonville nous montre le « brave Paul de Lézardière, ancien lieutenant de vaisseau, » attendant toute une nuit à la grille d'un égout du Palais de Justice, lors d'une des inutiles et mystérieuses tentatives d'évasion organisées par d'héroïques risque-tout pour arracher Marie-Antoinette à ses bourreaux.

L'abbé Edgeworth se terra quelques jours chez des amis, pendant qu'on perquisitionnait en son pied-à-terre de la rue du Bac; enfin, après mille dangers, il parvenait à rejoindre le comte de Provence à Blankerbourg; il le suivit à Mittau et mourut en 1807 d'une fièvre prise en donnant des soins à des prisonniers français atteints de maladies contagieuses. La famille royale porta son deuil et Louis XVIII daigna composer son épitaphe en vers latins.

Nous savions qu'un des logis occupés jadis par le pauvre abbé existait encore, délabré mais intact, incrusté dans le damier que forment les dix maisons particulières, hôtels, couvents, communautés englobés par l'école Sainte-Geneviève — jadis école de la rue des Postes. Ce nous était une précieuse occasion de visiter cette curieuse maison.

10 août, aux Tuileries, la vie du Roi et de la Reine menacée par les hordes révolutionnaires, avaient encore tenté de les sauver pendant leur incarcération au Temple.

René VALLETTE. *Une famille de héros sous la première République.*

Nous sonnons à l'entrée principale, au n° 18 de la rue Lhomond, ruelle antique et provinciale, tapie dans l'ombre du Panthéon, sur le prolongement de la rue



LA COUR DE L'ABBÉ EDGEWORTH.
Richard et Bourdon, phot.

Amyot — qui fut la rue du Puits-qui-Parle, à quelques mètres du n° 27, où s'érige la délicieuse façade de l'hôtel Sainte-Aure.

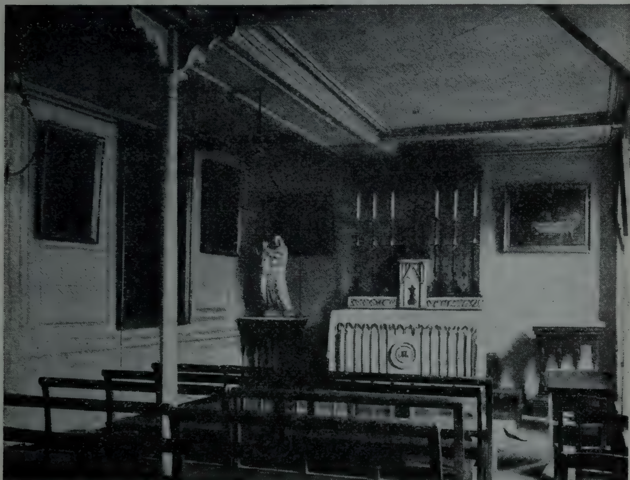
Avec une bonne grâce dont ne saurions trop le remercier, l'érudit directeur de l'école veut bien nous conduire vers cette partie des bâtiments où s'élève encore l'ancien couvent des Eudistes, plus tard couvent des Visitandines. C'est là : une petite cour campagnarde dans laquelle, machinalement, on cherche des poules picorant ; des murs passés au lait de chaux, des entrées de caves percées d'une chatière, des fenêtres à petits carreaux, un auvent, une porte cochère hérissée de verrous.

D'un côté, à gauche, la logette de la sœur tourière ; à droite, l'escalier de l'aumônièr... C'est en se promenant sur ces gros pavés liserés de mousse verte, que l'abbé Edgeworth lisait son bréviaire, ce bréviaire qu'il devait prêter à Louis XVI le 21 janvier sur le chemin de l'échafaud... Et nous ne nous lassons pas d'interroger cette courette provinciale, si vieillotte, si « dix-huitième », en ce lointain quartier où plane le silence, coupé seulement par la volée joyeuse des cloches conventuelles voisines...

Que de souvenirs parmi tous ces bâtiments d'époques et de styles différents, reliés par des couloirs en zigzag, des placages bizarres, des galeries juxtaposées, avec un parfait mépris de la symétrie, mais avec un pieux respect des choses du passé !... Songez que cette immense école Sainte-Geneviève couvre 22.000 mètres et englobe deux couvents, deux hôtels, leurs jardins et leurs dépendances.

Arrêtons-nous dans la cour d'honneur, aux murs

revêtus de plaques de marbre — long et glorieux palmarès des « postards » tués à l'ennemi pour le service de la France — il nous sera facile d'y discerner les adjonctions successives concernant l'Ecole. Nous sommes



UN SALON DE L'HOTEL FLAVACOURT, CONVERTI EN CHAPELLE.
Richard et Bourdon, phot.

dans l'ex-hôtel de Juigné, qui fut la demeure familiale de l'archevêque de Paris (n° 18 de la rue Lhomond), à droite, l'ex-couvent des Eudistes (n° 22) [1], puis les

(1) Les Eudistes avaient soixante pensionnaires en 1788. En 1792, les vingt-deux ecclésiastiques qui se trouvaient dans la mai-

Fondations anglaises (n° 26). A gauche, l'hôtel de Flavacourt et ses dépendances (n° 10)... Derrière nous, les bâtiments neufs, les annexes, les immenses préaux, les jardins. L'hôtel de Flavacourt, construit au XVIII[e] siècle, contient encore une pièce évocatrice dénommée : le Salon du Roi... Cela s'explique facilement : Louis XV avait, pour s'intéresser à cette famille, les plus belles raisons du monde. M[me] de Flavacourt eut cinq jolies filles qui s'appelèrent M[mes] de Mailly, de Vintimille, de Flavacourt, de Lauraguais, de Châteauroux, et jamais mieux qu'en cette accueillante lignée le Roi de France ne mérita son surnom de Bien-Aimé (1) !

son fournirent aux massacres de Septembre un nombreux contingent. (*Carmes. Abbaye Saint-Firmin.*)

Le Père Hébert, coadjuteur du supérieur général, alors supérieur de la rue des Postes et confesseur du roi depuis le serment du curé de Saint-Eustache, fut arrêté à l'hôtel de Provence au moment où il cherchait à quitter Paris muni d'un passeport de Simon, commissaire de police de la section de l'Observatoire.

Il fut incarcéré aux Carmes de la rue de Vaugirard.

Abbé GRENTE. *Une paroisse de Paris sous l'ancien régime : Saint-Jacques-du-Haut-Pas.*

(1) Une seule fille de la maison de Nesle fut rebelle au roi Louis XV, qui sentait un attrait particulier pour ce sang et aurait bien voulu les mettre toutes pour ses maîtresses, ce fut M[me] de Flavacourt, grâce à la fermeté de M. le marquis de Flavacourt, son mari, qui la menaça d'avoir recours aux moyens les plus violents pour laver dans son sang son injure. C'était une beauté tendre, ingénue ; ce qui la faisait appeler « la poule » par les courtisans tournant tout en ridicule. Sa conduite répondait à sa figure et ne donnait nulle prise à la médisance.

Vie privée de Louis XV, t. II, p. 120.

Des sensations d'un ordre tout différent nous attendent en l'hôtel de Juigné : les deux étroites fenêtres ouvertes au-dessus et à gauche de la porterie, fenêtres bien simples, bien bourgeoises, bien « province », donnent sur une chambre qui fut le théâtre d'un gros événement. Eugène Sue visait certainement cette chambrette quand il assurait, dans le *Juif Errant*, que du fond d'un réduit perdu en une ruelle sombre du vieux Paris, un groupe anonyme, audacieux et inquiétant, bouleversait à son gré la carte du monde. C'est en effet dans cette petite pièce — aujourd'hui coupée en deux par une cloison et formant deux cellules — qu'en 1814 le premier provincial de la maison de la rue des Postes, le père Picot de la Clorivière, assisté des « Pères de la Foi », jeta les bases de « la Congrégation »... Quel étonnant paradoxe de songer qu'une si vaste association, dont les rameaux s'étendent jusqu'aux confins du monde, a pris naissance dans cette humble pièce carrelée, s'éclairant d'un côté sur une cour du cloître, de l'autre — par-dessus la rue Lhomond — sur le jardin du collège des Irlandais...

Mais ici tout est paradoxe; les deux fenêtres voisines, séparées jadis par un mur mitoyen, furent celles des deux cabinets de travail de deux historiens dont les noms seuls offrent la plus parfaite des antithèses, le père Loriquet et notre grand Michelet.

En 1837, époque où il logeait rue des Postes, Michelet était un jeune homme de petite taille, au visage

encadré de longs cheveux déjà grisonnants. Deux fois par semaine, vers six heures et demie du matin, on le voyait — des livres et des cahiers sous le bras, vêtu d'un frac noir, portant culotte courte, bas de soie et chaussé d'escarpins — traverser la place du Panthéon, en sautillant pour éviter les flaques d'eau et ne pas ternir l'immaculé de ses « vernis ». Il se rendait à l'École normale pour y professer l'histoire et la philosophie. Son cours achevé, et toujours sur la pointe du pied, il se dirigeait, dès huit heures, vers le château des Tuileries, où il enseignait également l'histoire à la princesse Clémentine, fille de Louis-Philippe. Or, l'étiquette de Cour exigeait qu'il ne se présentât au château que dans un costume protocolaire (1).

Ses leçons terminées, Michelet courait à la Bibliothèque, entassait documents sur documents, puis rentrait dans sa thébaïde de la rue des Postes; là, loin du monde, enfermé sous triples verrous, il se plongeait dans ce travail gigantesque : raconter l'éblouissant passé de notre pays... et voici le cabinet, témoin de ce labeur sublime (2).

(1) Ces leçons durèrent de 1832 à 1840. L'avant-dernier des fils du roi Louis-Philippe, le duc d'Aumale, qui avait conçu une vive admiration pour le professeur de sa sœur et la passion de l'histoire en écoutant au lycée Henri IV les cours de V. Duruy, l'élève favori de Michelet, s'associa, dès qu'il eut quitté le lycée, aux leçons de la princesse Clémentine.

Gabriel Monod. *Portraits et souvenirs*, p. 42.

(2) D'une extrême sobriété, ne prenant d'autre excitant que le café, qu'il aimait avec passion, ayant le tabac en horreur, il n'acceptait ni dîner, ni soirée hors de chez lui... Jamais il ne souffrit

Un mur bas séparait le jardinet de Michelet du préau de ses voisins; par-dessus ce mur, le grand Michelet observait, étudiait « le parti prêtre ». Il en avait la hantise, et cette hantise le suivait partout; c'est ainsi que, dédaignant même la feinte d'une transition, il s'écriait en pleine École normale: « Hier encore, je l'avoue, j'étais tout entier dans mon travail, entre Louis XI et Charles le Téméraire, et fort occupé de les accorder, lorsque, entendant à mes vitres ce grand vol de chauves-souris, il m'a bien fallu mettre la tête à la fenêtre et regarder ce qui s'y passait... »

Au bout des plates-bandes de Michelet apparaissaient les hautes frondaisons d'un parc splendide et sauvage, disparu aujourd'hui, hélas! qu'Hugo a chanté en vers inoubliables :

Le jardin était grand, profond, mystérieux,
Formé par de hauts murs aux regards curieux,
Semé de fleurs s'ouvrant ainsi que des paupières,
Et d'insectes vermeils qui couraient sur les pierres,
Pleins de bourdonnements et de confuses voix ;
Au milieu presqu'un champ, dans le fond presqu'un bois...

C'était le jardin des Feuillantines...

Les parcs et la plupart des hôtels laïques disparurent dès le XIXe siècle, emportés par des percées de rues et des lotissements de terrain. Sous le second Empire,

que le drap qui recouvrait sa table à écrire fût changé, ni que les vieux cartons sales et déchirés où il renfermait ses papiers fussent renouvelés.

Gabriel MONOD. *Jules Michelet*. 1875, p. 92.



LA FENÊTRE DU CABINET DE MICHELET.
Richard et Bourdon, phot.

l'école de la rue des Postes était devenue une importante préparation aux Écoles du gouvernement. A ce moment éclate la guerre de 1870, et pendant le siège de Paris les obus tombent sur la maison convertie en ambulance, où sont soignés plus de 800 blessés.

Après l'invasion étrangère, la guerre civile. Dans la nuit du 3 au 4 avril 1871, elle est cernée par un bataillon de fédérés; on fouille l'établissement jusqu'aux caves; on arrête le P. Ducoudray, directeur, sept

professeurs, quatre frères, sept domestiques; on les emmène comme otages à Mazas, puis à la Roquette; le 24 mai, le père Ducoudray, le père Clerc, ancien officier de marine et professeur de mathématiques, sont fusillés dans le chemin de ronde aux côtés de l'archevêque de Paris et de M. le président Bonjean.

Au petit jour, un groupe de forcenés, déjà ivres, entassaient dans une voiture à bras les cadavres raidis. Les corps troués de balles furent jetés dans les fosses banales du Père-Lachaise, après que les poches des vêtements eurent été minutieusement retournées. Maigre butin d'ailleurs que ces soutanes de jésuites !

Voici, dans l'un des longs couloirs aux allures conventuelles, la cellule n° 18 où fut arrêté le père Ducoudray; un crucifix, une photographie déjà jaunie par le temps; un réduit ascétique...

Nous redescendons dans le cabinet directorial pour consulter des plans, des papiers et sur le mur, au-dessus de nous, sourit la belle figure de M. de Mun, le grand orateur catholique.

LA RUE DE LA PAIX

Le 19 février 1806, Napoléon Ier signait un décret ordonnant l'ouverture d'une rue entre la « place Vendôme » et « les boulevards du Nord, sur l'emplacement de l'ancien couvent des Capucines » (1). La place Vendôme non seulement passait à juste titre pour l'une des plus belles de Paris, mais encore contenait, en plus d'hôtels admirables, le ministère de la justice, l'état-major de la Place, le commandement militaire de Paris... Or l'immense couvent des Capucines encombrait de ses bâtiments canoniaux, de ses vastes jardins à la française, de sa pièce d'eau, de ses quinconces tout l'espace compris entre la place et les boulevards, et le portail de l'église s'ouvrait exactement au beau milieu de l'actuelle rue de la Paix.

(1) ...Au Palais des Tuileries, ce 19 février an 1806..., art. IV..., art. V.

« Plan du Couvent des Capucines et tracé du futur passage de la rue Napoléon » présentés à S. M. l'Empereur. — *Archives nationales* A. F^{IV} 192. plaq. 1246.

Pour gagner la place Vendôme, il fallait donc — en venant du boulevard — contourner les jardins et, par un long détour, suivre soit la rue Neuve-des-Capucines (le nom n'a pas été changé), soit la rue de la Place-Vendôme (aujourd'hui rue Louis-le-Grand)... aussi l'impérial décret fut-il unanimement approuvé.

Les ordres de César ne subissaient aucun retard ; les travaux furent immédiatement commencés ; « la voie nouvelle s'appellera rue Napoléon, elle sera la plus belle de Paris », et l'on s'empressa de jeter bas l'ex-couvent des Capucines (1).

Ce pauvre couvent avait déjà connu les affres d'un déménagement. Fondé en 1604 par Louise de Lorraine, épouse de Henri III, il se trouvait occuper l'emplacement dont Louis XIV avait eu besoin en 1686 pour situer *sa* place (la place Louis-le-Grand) et édifier *sa* statue équestre. Les pauvres Capucines — que l'on appelait aussi les Filles de la Passion — furent donc purement et simplement expropriées, et, en moins de deux ans, l'architecte François d'Orbay construisit pour elles — aux frais de Louis XIV qui dut payer près d'un million — un

(1) La première pierre y avait été mise au nom de Mme Elisabeth, fille aînée du Roi, le 29 juin 1604, et les bâtiments avaient été achevés en 1606 ; pendant qu'on les élevait, la duchesse de Mercœur, belle-sœur de Louise de Lorraine, s'était retirée au faubourg Saint-Antoine, au lieu nommé la Roquette. Le 24 juillet 1604, douze filles prirent l'habit de l'Ordre Réformé de Saint-François ; elles se rendirent à leur nouveau monastère, rue Saint-Honoré, le 9 août 1606, et firent procession le 24 juillet de l'année suivante. — Jaillot. *Recherches sur Paris*, t. I.

nouveau couvent, celui-là même que le décret impérial supprimait en 1806.

Ce couvent était célèbre, le ministre Louvois y avait son tombeau, — chef-d'œuvre de Girardon ; en face



UNE GRAVURE DU « BON GENRE » (1801).

reposaient le duc et la duchesse de Créqui, en une chapelle dédiée à saint Ovide, — un saint inauthentique, paraît-il, dont les ossements avaient été donnés en 1665 par le pape Alexandre VII au duc, alors ambassadeur de France à Rome. La sépulture du saint était d'ailleurs lieu de pèlerinage consacré et achalandé : saint Ovide

portait bonheur. A côté, dans une chapelle de marbre blanc, un monument funèbre commémorait la mémoire de « haulte et puissante dame d'Etiolles, marquise de Pompadour »... De beaux tableaux, une *Résurrection* de Coypel, une *Descente de croix* de Jouvenet, des sculptures à profusion, des marbres de couleur faisaient des « Capucines » un des sanctuaires magnifiques de Paris (1).

La Révolution ferma le couvent en 1790 et mit en location « les vastes bâtiments propres à faire des magasins considérables ». L'administration se réserva uniquement une partie du local qu'elle affecta à la fabrication des assignats... Le 16 novembre 1795 les « planches à tirer » avaient déjà « rendu » pour plus de vingt-cinq milliards de papier-monnaie... et l'on en imprimait encore, cependant qu'en la petite cour voisine, sur le sol calciné, on brûlait chaque jour des milliers d'assignats truqués ou démonétisés !

L'église des Capucines est louée par un fabricant de papiers peints et dans la magnifique galerie de recueillement, longue de 167 mètres, un éditeur de caricatures grivoises installe « le Musée du Rire ».

Jamais époque ne vit pareille floraison de caricatures, de dessins satiriques, de croquis de modes, de « Messagers des dames », « Bon genre », « Courriers de Paris », « Suprême Bon Ton », « Modes et Manières du jour »,

(1) *Dictionnaire historique de Paris*, t. II, pp. 32, 33, 34, 35, 36, *passim*.

etc., etc... Le Rire, si longtemps comprimé par la Terreur, éclatait enfin, moqueur, convulsif, insolent, vengeur, invinciblement comique, et c'était une continuelle procession dans « la Galerie des Capucines » pour s'esclaffer devant les dernières productions des Debucourt, des Joseph, Carle et Horace Vernet, des Boilly, des Bosio, des Isabey.

Quant aux six arpents du jardin, ils étaient devenus un des lieux de plaisir de Paris [1]. Une foire les avait envahis ! Sous les grands arbres centenaires où les religieuses avaient promené leurs pieuses rêveries, dans les allées duvetées de lierre, baignées d'ombre verte, tant de fois parcourues par les Filles de la Passion, « jambes nues, sandales aux pieds », marmottant leurs litanies ou égrenant leurs longs rosaires ; dans ce calme paysage qui, si longtemps, était resté l'une des oasis mystiques de Paris... vint s'abattre une bande vulgaire de bateleurs, de saltimbanques, d'écuyers de cirque, de dresseurs de chiens savants, de dompteuses de puces !... et dans un de ces théâtricules débute une toute petite actrice qui sera plus tard la grande Virginie Déjazet.

(1) Le Jardin des Capucines est devenu, depuis quelque temps, l'image de l'Arche de Noé. On y voit tous les phénomènes d'histoire naturelle et tous les animaux rares qui arrivent à Paris, depuis la puce qui tire un char et les mouches qui tirent les armes, jusqu'à l'éléphant (attendu pour le Jardin des Plantes et logé dans le Jardin des Capucines) et à la baleine qui a échoué sur les côtes de Bretagne. — *Gazette de France* du 9 messidor an XI, 28 juin 1803. AULARD. *Paris sous le Consulat*, t. IV, p. 201.

Franconi, désertant le faubourg du Temple, y installe son « Cirque anglais »; et pendant des années de fringants équipages, des vis-à-vis, des wiskis dont beaucoup, menés les guides hautes par des femmes-cochers, « nouvelles Atalantes », déposent chaque soir au Jardin des Capucines les amateurs de divertissements variés, les anglomanes fous de sports.

De luxueux carrosses, flanqués par devant et par derrière de « jockeys » arrogants et chamarrés, amènent au perron de Franconi les parvenus de la veille, les spéculateurs enrichis, les « ventres dorés » dont Chamfort disait qu'ils « fournissaient de terribles arguments contre la Providence » (1). Tout ce monde suspect, né d'hier, au luxe vaniteux, effronté, cynique, roublard et insoucieux du lendemain, fait la roue, plastronne, se pavane, pose et se rengorge sous l'œil haineux de « nuées de mendiants », sous les regards muets et suppliants de pauvres diables « chapeaux en main », honteux, sans mot dire... ce sont d'anciens riches, ruinés par l'agiotage ou le « malheur des temps » et leur misère éclate dans l'indigence de leur linge fin en lambeaux (2).

On fait cercle chaque soir autour de la piste sablée : merveilleuses et incroyables du Directoire, élégantes et dandys du Consulat, « jeunesses dorées » de Fréron et

(1) En décembre 1795 le pain coûte — par arrêté du Bureau central — *soixante francs* la livre (en assignats).

(2) Le 6 juin 1796, le louis d'or valait 23.000 livres en assignats. *Censeur des Journaux.*

hussards d'Augereau, les cannes en tire-bouchon voisinent avec les sabres à tête de lion ; les « Nymphes »



UNE GRAVURE DU BON GENRE.

coquettent, se provoquent, s'égratignent, s'embrassent, avalent des glaces ou des liqueurs de Mme Amphoux, applaudissent frénétiquement les exercices du cerf Coco,

la pantomime du Tailleur, la Vache artificielle (scène comique), la Poste à cheval par Joseph Lalanne et surtout la gracieuse Mlle Franconi dansant sur son cheval gris pommelé, en chlamyde courte de linon blanc, un ruban clair dans ses cheveux noirs, la cravache au poing, telle enfin que l'a si joliment dessinée Carle Vernet (1).

... Et quelle cohue, et quelles toilettes !... des « shalls » brodés, des spencers de velours écarlate, des soies lamées d'argent, des « percales bouillonnées », des cachemires de l'Inde... Le turban est remplacé par des plumes de héron « noires avec l'extrémité rouge » ; le chapeau de paille a ses adeptes, comme aussi le chapeau de basin disparaissant sous des touffes de rubans. Mlle Bertin, l'ex-modiste de Marie-Antoinette, lance des « casques à la Minerve » en taffetas jaune et blanc, qui ne sont pas sans charme... c'est une bigarrure insensée et joyeuse. Les coiffures sont inouïes, jamais la folie du cheveu ne fut plus audacieuse... « la perruque devient une affaire politique par son influence sur le commerce et les manufactures (2) », et tous les échantillons sont

(1) Chacun admire le cheval savant qui se couche, fait le mort, ramasse un fouet, un mouchoir, etc... Il y a autant de différence entre un cheval élevé par Franconi et un cheval qui n'a que son instinct naturel, qu'il y a entre un homme élevé à la Cour et un paysan qui n'a jamais sorti de son village. — L. Prudhomme. *Le Miroir de Paris*, pp. 147 et 148.

(2) Les turbans sont détrônés par les chapeaux ronds en basin blanc ou en paille, garnis d'une masse de rubans clairs. — *Correspondance des Dames*, vol. I.



Carle Vernet, *del.* EXERCICES DE FRANCONI. Debucourt, *sculp.*

représentés chez Franconi : perruques à la Titus, à la Caracalla, à la Sapho, à la « tire-bourres », à la « filasse d'enfant », à « crochets sur l'œil (1) » ; quelques excen-



UNE GRAVURE DU « BON GENRE » (1807).

triques renchérissant sur la sottise générale arborent des perruques poudrées de bleu !

Entre temps, la foule se presse chez les tireuses de cartes, chez la « femme invisible », au théâtre forain où

(1) E. et J. de Goncourt. *Société française sous le Directoire*, p. 405.

les pitres déguisés en paillasses hurlent des boniments raccrocheurs, au Panorama du sieur Prevost (1), aux vues d'optique, aux marionnettes, dans la baraque où un caniche désigne d'une patte avisée « la personne la plus aimable de la société », chez le physicien Robertson, « expérimentateur du galvanisme », évocateur de fantômes, spectres et ombres de personnages connus... chez qui l'on rencontre tous les soirs « belle et nombreuse compagnie », Buffon, Voltaire, Racine, Campistron et Richelieu, etc.; on rit au ventriloque, on se balance sur les escarpolettes, on admire « l'Éléphant mâle » on parle politique, on acclame Bonaparte qui a « ensorcelé la Victoire », tout en se garant du galopin à souquenille rouge qui passe en hurlant : « Avez-vous rêvé d'chats ?... avez-vous rêvé d'chiens ?... avez-vous vu de l'eau trouble ?... V'là l'explication de vos songes... demandez... demandez !... »

Ce sont tous ces souvenirs qu'emportait la percée du Jardin des Capucines (2).

En 1814, Napoléon perd son trône, et du même coup la voie nouvelle perd sa glorieuse dénomination,

(1) Ce panorama s'élevait sur le terrain qui jadis formait l'un des bastions ajoutés par Henri IV à la clôture de Paris.

(2) Il ne reste plus de ce jardin que le théâtre des Jeunes comédiens, un panorama et Franconi. L. Prudhomme. *Le Miroir de Paris*, pp. 143, 144 et 145, *passim*. Paris, 1807.

Le premier des quatre panoramas élevés dans Paris est celui du ci-devant Jardin des Capucines, les trois autres sont boulevard Montmartre. (*Id.*)



LA RUE DE LA PAIX ET LA PLACE VENDÔME, VERS 1830

Lith. Engelmann.

elle devient rue de la Paix. Les gravures de 1820 nous la montrent majestueuse et triste ; de somptueuses berlines, des voitures armoriées y circulent ; au fond, le drapeau blanc fleurdelisé flotte au sommet de la haute colonne veuve de sa statue. Mais dès 1830, la rue de la Paix commence à se peupler, des magasins s'y ouvrent, des bijoutiers y apparaissent, des hôtels pour voyageurs s'y construisent, et Napoléon, rehissé sur son socle en 1833, peut contempler son ex-rue en pleine prospérité.

Le second Empire y apporte la vie... donc le succès, une modiste au goût célèbre y installe ses ateliers : l'Impératrice est coquette autant que belle... La Cour et la ville affluent rue de la Paix. Une couturière, deux couturiers, trois lingères, dix joailliers s'y installent... C'est le triomphe!... et depuis la fête continue. Une seule tache — une tache rouge — ensanglante les pavés de cette voie triomphale. C'est ici que les communards reçurent à coups de fusil, le 22 mars 1871, la manifestation patriotique des « Amis de l'Ordre », assez naïfs pour croire qu'une lutte entre Français — sous les yeux de l'ennemi vainqueur — était un crime... Et depuis, la rue de la Paix, confiante dans sa souveraineté, régente le monde. « *Ici se fourbissent les armes de la Femme* », telle est sa devise redoutable et victorieuse. Parcourons cette *via gloriosa*... Que de richesses en tous ces immeubles aux balcons fleuris d'où nos couturiers fameux et nos modistes au renom célèbre décrètent les modèles qui feront autorité dans les deux hémisphères ! Que de

diamants, de perles, de soies, de satins, de fleurs, de chapeaux, de plumes et de fourrures, quelles merveilles d'art et de goût offertes à la convoitise féminine !

Traverser — entre cinq et sept heures de l'après-midi — la rue de la Paix sillonnée d'autos, de coupés, de victorias est l'un de ces travaux fabuleux devant lesquels Hercule lui-même hésiterait. Mais les jolies Parisiennes, les belles étrangères ignorent ou méprisent ces tergiversations. Bravement, gentiment, le nez en l'air, l'œil allumé, la bottine effilée claquant sur le pavé sec, un gros paquet de violettes enfoncé dans le manteau de zibeline, moulées en leur jupe tailleur, elles glissent le long des vitrines, inspectent, jugent, comparent et se pâment devant tous ces trésors qui les tentent... Et le Napoléon de bronze, caressé par les derniers rayons du soleil couchant, met, du haut de la colonne, un point d'or dans le ciel mauve.

LE

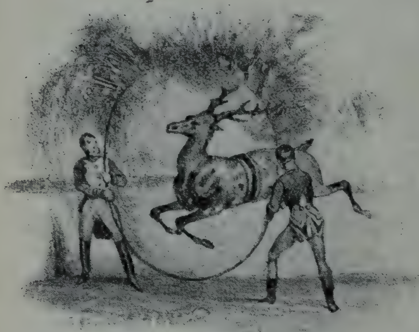
CIRQUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Graces soient rendues au Conseil municipal de Paris et au préfet de la Seine... Des massifs de fleurs et non des cubes de maçonnerie vont s'élever sur le vaste espace resté libre par la démolition de l'ancien Cirque des Champs-Élysées.

Depuis des années, on bataillait ferme pour obtenir ce merveilleux emplacement. Paris avait tout à craindre; non pas que les projets d'utilisation ne fussent des plus séduisants, — un palais à musique est un de ces présents qu on ne saurait refuser qu'avec discrétion, — mais les vieux Parisiens, ceux qui aiment Paris pour lui-même et aussi pour eux-mêmes, se désespéraient de voir remplacer les arbres par des chantiers de constructions. D'année en année, les restaurants, palais de glace, théâtres, bars, concerts, avaient trop envahi la belle avenue des Champs-Élysées, cette *via gloriosa* de Paris, et, puisque, par hasard, l'occasion s'offrait de

reconquérir un peu de l'espace perdu, il convenait de ne pas la laisser échapper.

Or, il y a quelques semaines, de menaçants tas de pavés furent déposés au beau milieu du terrain nu; les terrassiers surgirent; qu'allait-il se passer?... Hosanna! il s'agissait simplement de vallonner la place, d'y dessiner un parterre à la française; mieux encore...d'y planter des arbres!



AU CIRQUE. V. Adam.

Chers petits Parisiens aux boucles blondes, jolies mamans, nourrices somptueuses, plus pavoisées de rubans qu'un steamer les jours de fêtes officielles, chantez un *Te Deum laudamus*, vous avez eu gain de cause; nos édiles et M. de Selves, préfet de la Seine, ont étendu sur vous leurs dextres protectrices.

La joie que nous avons à vous annoncer cet inespéré triomphe dissipe le mélancolique regret que nous gardions pour ce qui fut le « Cirque d'Été » — on l'appelait dans notre enfance le Cirque de l'Impératrice — où nous avions, lycéens en tunique de Louis-le-Grand, passé de si frémissantes soirées!

Ah! le Cirque d'Été de 1868 et 1869! On nous y conduisait en récompense d'une inscription au tableau d'honneur. Nous piochions le *De viris illustribus* pour con-



BATTY TERRASSÉ PAR SES LIONS.

templer les prouesses du dompteur Batty, et la connaissance de la vie de Pausanias était la rançon exigée pour applaudir aux ruades de l'indomptable mulet Rigolo (1).

(1) La Fontaine n'abordait les gens qu'avec la célèbre question : Avez-vous lu Baruch ?

Le Baruch des Parisiens, dans le présent mois d'avril 1865, s'in-

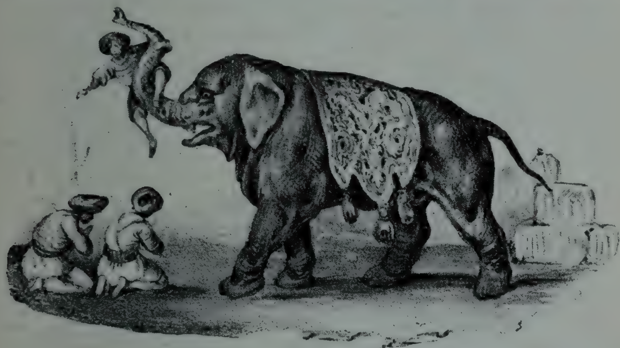
Tout enfant, il nous avait été donné de pénétrer dans les coulisses du Cirque ; ce n'étaient ni les séduisantes écuyères en maillot rose, ni les clowns dont l'aspect seul nous plongeait dans une douce hilarité, qui nous avaient ouvert les portes très closes de ce palais de l'art équestre, mais bien les tigres, les lions, les panthères, les grands fauves présentés de temps en temps par tels dompteurs célèbres : Batty, Lucas, Crockett, etc. Notre père, fort lié avec le très courtois directeur du Cirque, M. Dejean, ne manquait jamais d'aller étudier sur nature et de tout près les beaux félins appartenant aux dompteurs. Parfois il nous permettait de l'accompagner dans les hangars où étaient remisées les cages. Autour de nous s'effectuaient les préparatifs de la représentation ; nous voyions les écuyères piochant le « panneau », habillées à la façon de nos modernes cyclistes, et les dompteurs dans l'intimité ; non plus en maillot collant, en bottes molles, sanglés dans un spencer hongrois constellé d'ordres multicolores ; mais en manches

titule Rigolo, nom sans prétention, auprès duquel celui de Léotard lui-même est éclipsé. Avez-vous vu Rigolo ? se demandent les oisifs coureurs de cancans, gourmets des primeurs, chercheurs de distrations. Depuis quelque temps, il nous faut un animal en vogue. C'étaient les lions de Crockett, c'était le singe-écuyer, c'était le bœuf gras, c'est maintenant le mulet Rigolo.

Il est indomptable, proclame l'affiche, — et aussitôt la foule de se précipiter ! L'indomptabilité est si peu dans nos mœurs courantes. Rigolo n'a pas à craindre la concurrence.

Neuter. *Courrier de Paris. Monde Illustré*, 1er avril 1865.

de chemise, en espadrilles, la pipe à la bouche, faisant la toilette de leurs animaux, les brossant, les soignant, leur graissant les pattes, leur faisant « répéter » les exercices du soir. La plupart du temps — sauf les jours d'orage — les braves lions étaient de bonne composition; il n'en allait pas de même des tigres et des panthères dont beaucoup ne se décidaient à manœuvrer que



AU CIRQUE. V. Adam, *del.*

sous l'injonction des coups de fouet. Nous avons connu des lions roublards faisant le beau pour un morceau de foie et des lionnes collant aux barreaux leurs grosses têtes rousses afin de se faire gratter au bon endroit... Dans les coins, acrobates, équilibristes, jongleuses et disloqués travaillaient en famille.

Que de fois n'avons-nous pas, mon frère et moi, accompagné, devant les cages, Rosa Bonheur et notre

père travaillant de compagnie. Je me souviens encore du combat terrible d'un lion et d'une lionne à propos de je ne sais quel cuisseau de cheval imprudemment jeté entre leurs deux appétits. Rosa Bonheur, emballée, traçait à grands coups de fusain hâtifs un impressionnant dessin de cette lutte furieuse où le sang giclait, pendant que mon père, les yeux fixes, ne perdant pas un détail du drame, trouvait là le motif de son groupe : *Lion et lionne se disputant un sanglier* dressé devant l'une des entrées du jardin des Tuileries, sur la rue de Castiglione. Le dompteur Batty qui, le trident à la main, était allé séparer les deux fauves, devait mourir quelques années plus tard, dévoré par ses animaux.

*
* *

L'histoire du Cirque d'Été a sa place marquée dans l'histoire des théâtres parisiens. Ce fut en 1835 qu'en vertu d'une décision ministérielle MM. Franconi et Ferdinand Laloue furent autorisés à donner, aux Champs-Élysées, des représentations équestres pendant la belle saison. Ils ouvrirent, tout d'abord, une vaste tente au carré Marigny, à l'endroit même où devait s'élever le Cirque, œuvre de l'architecte Hittorf (1).

(1) C'était une très heureuse idée de placer le cirque équestre, autrefois boulevard du Temple, sur le chemin même des promeneurs, d'en faire une continuation des Champs-Elysées et du Bois de Boulogne. Il devint le théâtre à la mode. Les lions et les lionnes



LES CHAMPS-ÉLYSÉES VERS 1840.

La dynastie des Franconi était depuis longtemps célèbre : le 14 mars 1791 le *Moniteur* n'annonçait-il pas l'arrivée à Paris de « M. Franconi, citoyen de Lyon, qui débute ce soir avec ses enfants, ses élèves et trente chevaux à l'amphithéâtre Astley, rue du Faubourg-du-Temple ». Le Cirque d'Été continuait la tradition de l'amphithéâtre Astley... Il fut édifié lors de la rétrocession faite à la Ville de Paris par l'État, des Champs-Élysées. L'architecte Hittorf, en construisant cette immense salle, s'inspira du style pompéien, alors fort à la mode. Un seul anachronisme, mais charmant : chacun se rappelle qu'un groupe équestre, une amazone demi-nue, œuvre du sculpteur Pradier, surmontait la porte d'entrée. Voici l'histoire de cette statue. Pradier était fort amateur des spectacles acrobatiques : il demanda ses entrées au directeur, lui offrant d'exécuter en échange une sculpture destinée à orner son théâtre favori. Ce qui fut dit fut fait. Pradier obtint ses entrées et dota le cirque d'une œuvre charmante, hélas aujourd'hui disparue! Un détail : la robuste écuyère qui servit de modèle au sculpteur devint plus tard la femme du renommé ténor Monjauze et le bruit courut que dans sa corbeille de noces elle n'avait pas oublié sa cravache d'écuyère.

de la Madeleine et de la Chaussée-d'Antin s'y donnaient rendez-vous. Il fut de bon ton de se placer dans le passage, au-dessous de l'orchestre, afin de voir de plus près les chevaux et les écuyères.

Guide des Théâtres, 1855.

Il semblait tout naturel d'édifier un cirque aux Champs-Élysées; ce n'était, en somme, qu'un rappel du fameux Colisée inauguré en 1771 et démoli en 1780. Ce Colisée — dont un nom de rue évoque encore le souvenir et l'emplacement — comprenait non seulement une salle de spectacle, mais encore des boutiques, un



AU CIRQUE. V. Adam, *del.*

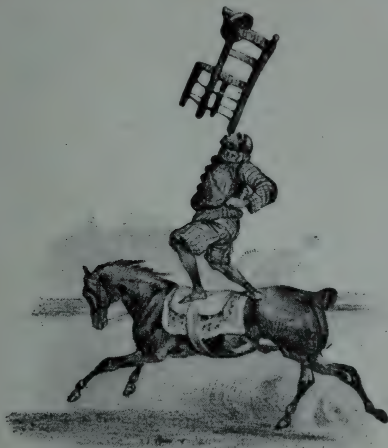
jardin, des cafés, et surtout un bassin assez vaste pour qu'on y pût donner des fêtes aquatiques. Les Parisiens de 1771 furent tout d'abord émerveillés par l'éclat des « deux mille bougies qui faisaient de la nuit le jour (1) ».

(1) Le Colisée fut regardé comme d'une importance assez grande pour que le roi voulût, dès sa création (par arrêt du Conseil du 26 juin 1769) prendre soin lui-même de la direction et de l'administration de ce spectacle. L'ouverture devait s'en faire par la ville qui avait ordre de choisir ce local pour y donner telles fêtes qu'elle



LE CIRQUE D'ÉTÉ.

Sur la pièce d'eau, des joutes de bateliers, des promenades en nacelles, des courses nautiques, des évolutions de trirèmes à l'antique... Mme Vigée-Lebrun raconte



AU CIRQUE. V. Adam, *del.*

dans ses amusants souvenirs que le large perron qui précédait la salle de concert était le rendez-vous de

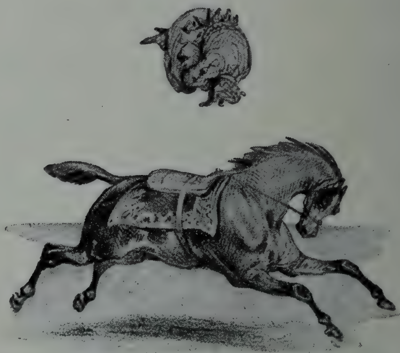
jugerait à propos à l'occasion du mariage de M. le Dauphin annoncé pour l'année suivante (mai 1770).

Le Colisée n'a pu servir à cet objet par des retards dans la construction... En général, il est trop vaste pour le nombre habituel des spectateurs qui est au plus de 3.000 environ, et il en faudrait 4.000 pour le remplir.

L'Observateur Anglais, t. II, p. 160.

« tous les jeunes élégants de Paris qui, placés sous les portiques illuminés, ne laissaient point passer une femme sans lancer une épigramme (1) ».

Malgré tout, réunions dansantes, fêtes « hydrauliques et pyriques », évocations étrangères telles que *les Noces*



AU CIRQUE. V. Adam, *del.*

de l'empereur de Chine, spectacles aux affiches allé-chantes, le Colisée ne parvint pas à attirer la foule aux

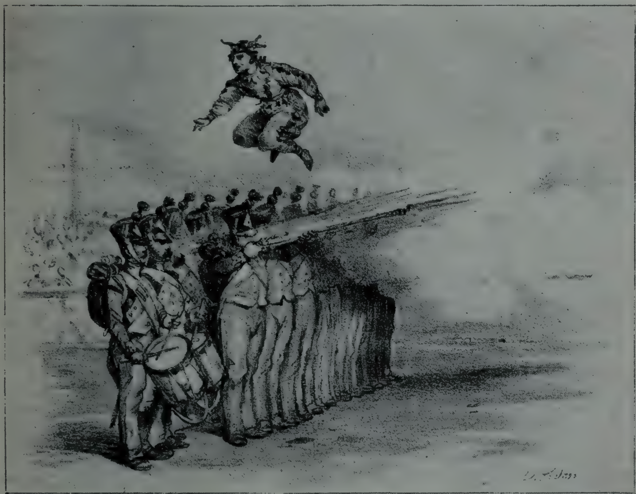
(1) On se promenait tout autour dans de larges allés sablées et garnies de sièges. Quand la nuit venait, tout le monde quittait le jardin pour se réunir dans un salon immense, où en entendait une excellente musique à grand orchestre. Le large perron qui conduisait à cette salle de concert était le rendez-vous de tous les jeunes élégants de Paris qui, placés sous les portiques illuminés, ne laissaient point passer une femme sans lancer une épigramme.

Souvenirs de Mme Vigée-Lebrun.



LE SINGE DES CHAMPS-ÉLYSÉES VERS 1840.

Champs-Élysées qui paraissaient alors si fort éloignés de Paris! Bientôt le bassin mal entretenu devint une crapaudière puante, l'herbe envahit les allées désertes; les boutiques se vidèrent. En 1780, l'établissement faisait



AU CIRQUE. V. Adam, *del.*

faillite; c'est en pure perte que plus de deux millions de livres y avaient été dépensés.

Mais si le Colisée disparaissait, les Champs-Élysées prenaient chaque jour une importance plus grande; les Parisiens commençaient à en connaître le chemin; dans

la belle saison la population et les étrangers s'y rendaient chaque soir. Sir John Carr, un Anglais visitant Paris en 1801, après la paix d'Amiens, en avait gardé un souvenir charmé : « Toutes les allées vertes étaient peuplées d'amoureux chuchotant, de toutes parts des



AU CIRQUE. V. Adam, *del.*

bruits divins de musique et de danse remplissaient les oreilles... Partout on se délassait des labeurs de la journée en valsant et en buvant de la limonade... Des caporaux et de jeunes marchands en longue redingote faisaient danser des femmes de chambre et des grisettes avec une élégance qui n'était pas dépassée dans les bals les plus brillants... Rien ne pouvait égaler la gaieté sans

souci, le joyeux oubli de toute préoccupation qui régnaient dans ce lieu ; la musique y était excellente... »

Sous la Restauration et plus encore sous le règne de Louis-Philippe, les Champs-Élysées sont un lieu de délices. Le Cirque Olympique devient le rendez-vous de toutes les élégances ; on y applaudit le célèbre écuyer



AU CIRQUE. V. Adam, *del.*

Baucher [1] « qui sait dompter le plus terrible des chevaux venus d'Angleterre, le forçant à exécuter des quadrilles et des pas dont M. Vestris lui-même serait

(1) M. Baucher, professeur d'équitation, écrivait dans l'exposé de sa méthode : « A ceux donc qui prétendent que je ravale mon titre d'écuyer en me mettant en scène, je réponds que Molière et Shakespeare avaient aussi la bassesse de jouer leurs pièces en public. »

Extrait du *Musée Philippon* (1842).

jaloux ». Dès sept heures du soir, il est impossible de trouver une seule place. Trois mille personnes se pressent pour applaudir « la Poste royale » dans laquelle M. Lalanne, en costume écossais, « monte cinq chevaux, aux sons du pibroch... » Son rival, M. Lejars, « en habit de Mercure », exécute la grande voltige sur un cheval libre. Auriol (1), le grand équilibriste, le clown merveilleux, stupéfie les spectateurs par son adresse et ses drôleries; enfin Adolphe Franconi lui-même, le représentant de cette illustre dynastie, présente en liberté des chevaux extraordinaires, désignant du bout du sabot la personne la plus amoureuse de la société, rapportant un drapeau, une fleur, un mouchoir, une chaise... et beaucoup d'argent au directeur... (2)

(1) Auriol, s'entichant du *double saut périlleux*, l'avait, pendant trois mois, répété en secret sous un hangar de sa propriété de la rue Lauriston. Il entrait en scène avant son rival Leclerc. Le soir où celui-ci allait paraître dans le nouveau et prodigieux spectacle annoncé, comme en se jouant, et sans y prendre garde, Auriol bondit, pivote en l'air deux fois sur lui-même... Jamais cela ne s'était vu.

Tandis qu'un frémissement secouait les gradins, dans les coulisses quel tapage ! — Il m'a tué mon effet, gémissait Leclerc atterré.

Séance tenante, il réclamait une résiliation d'engagement.

Dalsème. *Le Cirque à pied et à cheval*, p. 185.

(2) Le goût de la composition se concilie avec les occupations en apparence les moins musicales.

Il nous serait aisé de citer un grand nombre de compositeurs qui, avant d'écrire des partitions ou après en avoir écrit, ont rempli des fonctions qui n'avaient rien d'artistique.

Un seul cependant, croyons-nous, a préludé à la composition

Les écuyères de grand style s'appellent Caroline Loyau (1), Mme Lejars, et plus tard Bradbury, Loisset, Elvira Guerra, Adèle Drouin... Un public idolâtre emplit chaque soir l'immense salle. Les premières coûtent 2 francs, les secondes 1 franc, les troisièmes 50 centimes... Franconi connaît les joies du maximum !

Bien entendu, le Cirque d'Été comptait « un jour chic ». Chaque samedi, le cercle compact des écuyers, vêtus d'un habit à la française bleu barbeau, des sportsmen, des clowns, des palefreniers en bottes à revers, des « artistes » attendant leur numéro — massés à l'entrée du passage des écuries, sous la surveillance de

par des exercices équestres et cet artiste, unique en son genre, est Paul Cuzent, l'auteur de la musique de l'*Habit de Noce*. Sa hardiesse et son habileté lui avaient valu de grands succès au Cirque Olympique. Il se consacra ensuite à la composition ; mais l'*Habit de Noce* n'obtint que 16 représentations. L'auteur ne renouvela pas ou ne put renouveler sa tentative et dut reconnaître, en fin de compte, qu'il est plus difficile encore de se maintenir sur l'affiche d'un théâtre que sur la selle d'un cheval.

Albert Soubies. *Lettre à M. Georges Cain.*

(1) « Rutler est rétif, de mauvaise humeur. Rutler se disait, en pur sang anglais : Au fait, nous avons gagné la bataille de Waterloo, et chantait dans ses dents la ballade : « Non, ils n'auront pas le Rhin allemand. » Et cette ballade exaspérait Rutler.

Caroline arrive ; elle vous prend l'ami Rutler avec un sans-gêne !... — Ah ! nous n'aurons pas le Rhin allemand ?... Eh ! bien, tiens, voilà pour le Rhin allemand !... Voilà pour Waterloo ! Voilà pour Wellington ! Voilà pour toi ! En attendant, valse, galope, piaffe, tiens-toi debout et si tu résistes encore, je te fais passer une serviette au cou et tu souperas avec M. Auriol !... »

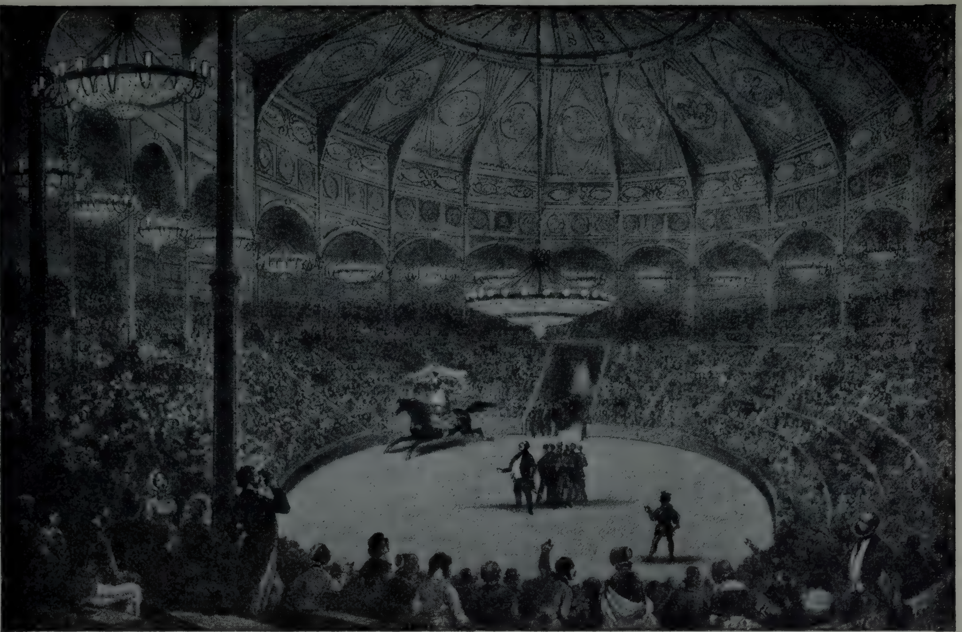
Jules Janin. *Journal des Débats* du 9 août 1841.

l'imposant M. Loyal — s'écartaient pour laisser passer les « beaux » du Second Empire, habitués des Tuileries et des grands cercles, qui, sur les 9 h. 1/2, faisaient une sensationnelle apparition. Ces brillants représentants d'une héroïque phalange de noceurs arboraient d'ordinaire un gardénia à leur boutonnière et à leur bras une jolie pécheresse. Il était alors de bon ton de se montrer en société houleuse, avant que d'aller fouler le bitume du jardin Mabille, à l'orchestre endiablé dirigé par M. Pilodo.

Une heure durant, ces aimables compagnons venaient applaudir l'écuyère à la mode, le travail de haute école, le cheval présenté en liberté, les clowns Chadwick, Bibb, les frères Price; plus tard Billy-Hayden et la belle Océana; puis, d'un pied leste, ils gagnaient l'avenue Montaigne où s'élevaient les palmiers en zinc de feu Mabille.

Quelques-uns de ces « fêtards » devaient revoir, aux mauvais jours de 1870, la grande fresque étrusque, peinte par Barrias, déroulant autour de la salle les jeux gymniques de l'antiquité, les chevauchées des amazones brandissant des piques, le velours rouge des banquettes, les bois peints en blanc des dossiers de fauteuils...

La plupart s'étaient enrôlés, durant le siège de Paris, dans les cavaliers de Franchetti ou dans les Éclaireurs de la Seine. Ils firent héroïquement leur devoir et les « cocodès » de la veille furent trop souvent ramenés sur une civière, le corps traversé de balles



LE CIRQUE D'ÉTÉ VERS 1865.

glorieuses, dans le Cirque d'Été converti en ambulance...

Après la guerre, les théâtres rouvrent leurs portes, le cirque comme les autres ; les écuyères, le sourire aux lèvres, persistent, durant des années, à pirouetter sur les croupes luisantes de chevaux fastueusement pom-



AU CIRQUE. V. Adam, *del.*

ponnés; les clowns, à l'accent anglais, s'ingénient à leur faire des niches et à parier aux écuyers dédaigneux « une bottelle de tchampègne ».

Le dimanche, changement de programme; pendant la saison d'hiver, de 1888 à 1898, l'excellent orchestre de Lamoureux versait des flots d'harmonie sur les fronts pensifs des amateurs de musique sérieuse; tandis que

le cirque, d'octobre à mai, tenait ses assises boulevard des Filles-du-Calvaire. Puis, il y a quelque dix ans, la mode se désintéressa du spectacle des Champs-Élysées... Étrange phénomène, le déclin de ce temple de l'acrobatie coïncida avec l'installation de l'électricité dans les antiques lustres de Franconi. Les vieux habitués des deux sexes se plaignirent : « trop de lumière pour des visages parfois fatigués »!... De là cette boutade d'un homme d'esprit : « Les rossignols ne chantent et ne se placent que dans l'obscurité; c'est l'excuse des éclairages indécis! » En 1900, les démolisseurs jetaient bas le Cirque d'Été; pendant des années l'on s'en disputa le terrain dénudé; aujourd'hui les fleurs poussent là où, jadis, tant de troublantes écuyères, en jupons de gaze et en maillots imbriqués de paillettes d'acier, traversaient avec une culbute les cerceaux que tendaient les clowns enfarinés, crevant du même coup les cercles de papier et les cœurs des « hommes de cheval » !

SUR LA TERRASSE

DE L'AUTOMOBILE-CLUB

Le soir tombe, la journée s'achève dans une moiteur d'étuve. Un ascenseur nous hisse rapidement au septième étage, la porte s'ouvre; nous montons quelques marches bordées d'un mur de fleurs : alors surgit brusquement le plus surprenant des paysages parisiens. Nous sommes sur la terrasse de l'Automobile-Club. A nos pieds, énorme, presque déserte, la place de la Concorde; plus loin les flèches de Sainte-Clotilde, le triangle de pierre du fronton de la Chambre des députés, le dôme doré des Invalides, la tour Eiffel; tout le Paris de la rive gauche écrasé sous un ciel immense où roulent des nuages bas. A droite, les cimes mouvantes des arbres des Champs-Élysées; à gauche, les verdures des Tuileries, les clochers des églises, le dôme du Panthéon noyés dans la buée mauve, se confondant presque avec l'horizon. De minute en minute le crépuscule à son déclin estompe davantage les contours qui s'impré-

cisent... Toute menue, s'érigeant sur les fonds bleuâtres, la ligne mince de l'obélisque pique une note rose...

A nos pieds, au premier plan, les lanternes s'allument le long des tranchées encloses de planches, car



LA PLACE DE LA CONCORDE VERS 1780.

aujourd'hui la place de la Concorde n'est qu'un vaste chantier de démolition... Au loin des cloches sonnent, en bas le fracas des voitures, le ronflement des autos, des coups de corne, des appels de trompe... Sur la terrasse, semée de caisses de géraniums, les hirondelles



LE PONT TOURNANT. Bibliothèque Nationale.

D'après une aquarelle de la collection Destailleurs.

nous frôlent en criant; dans le bassin bordé d'héliotropes et d'iris un jet d'eau coule mélancoliquement... Bercés dans nos rocking-chairs, nous contemplons longuement ce spectacle féerique : Paris s'éveillant à la nuit.

Les valets de pied apportent les fleurs, dressent les couverts, disposent l'argenterie, les seaux à glace. L'électricité brille; de longues lignes de feu dessinent les trottoirs, les avenues, les terrasses, les ponts; des foyers de lumière verte trouent les masses sombres des arbres des Champs-Élysées; les cafés-concerts voisins commencent leur sabbat et, par bouffées, le vent nous apporte les échos de refrains canailles où le trombone fait le chant.

Joyeusement commencée, la conversation se modifie bien vite et prend une forme grave. L'impressionnante vision qui nous entoure, ce paysage de rêve évoquent tant de fantômes, remuent tant de souvenirs!... Cette place de la Concorde, qui demeure sans conteste la plus belle place du monde, est si intimement liée non seulement à l'histoire de Paris, mais encore à l'histoire de France!

Des monarchies y moururent, des révolutions y naquirent; toutes nos victoires, comme aussi tous nos désastres, eurent ici leurs contre-coups. Nos armées victorieuses y défilèrent après de triomphantes campagnes, et c'est d'une des fenêtres de l'hôtel voisin de celui où nous dînons que la marquise de Coislin

assista — le 10 avril 1814 — au *Te Deum* chanté par ordre de l'empereur Alexandre pour célébrer la défaite de Napoléon le Grand par les armées alliées (1).

Cette marquise de Coislin, dont Chateaubriand fut le locataire (il habita au printemps de 1805 l'attique de l'hôtel Coislin, à l'angle de la rue Royale, vis-à-vis le ministère de la marine), était une personne d'infiniment d'esprit et du plus grand air. Elle se défendait, en

(1) (10 avril 1814)... Je fus placée dans l'hôtel de Mme de Rémusat, à côté de l'hôtel de Crillon et de ce qu'on appelait l'hôtel de Courlande... Il faisait extrêmement beau et le temps était même chaud pour la saison : nous étions alors au 10 avril...

L'empereur de Russie et le roi de Prusse, ainsi que le prince de Schwartzemberg furent se placer à l'entrée de la rue Royale ; le roi de Prusse était à la droite de l'empereur et le prince de Schwartzemberg à sa gauche...

Il y eut une longue parade pendant laquelle les instruments russes et prussiens, ainsi qu'autrichiens, semblaient s'être défiés à qui jouerait le plus terrible air de : Vive Henri IV... La cavalerie défila, puis ensuite s'en fut dans les Champs-Élysées... mais l'infanterie alla se ranger autour d'un autel élevé au milieu de la place et exhaussé sur une estrade de douze à quinze marches... Alors l'empereur de Russie descendit de cheval et, suivi du roi de Prusse et du grand-duc Constantin, de lord Catheart, du prince Schwartzemberg, se dirigea vers l'autel. Avant leur arrivée, sept prêtres grecs étaient agenouillés et en prières... Aussitôt que l'empereur arriva près de l'autel, le *Te Deum* commença. Au moment de la bénédiction, les princes s'agenouillèrent ainsi que les 25.000 hommes de troupes qui couvraient la place. En se relevant, le grand-duc Constantin éleva son chapeau et aussitôt des salves d'artillerie se firent entendre. Le prêtre grec qui officiait présenta ensuite la croix à baiser à l'empereur de Russie et à tous ceux qui l'accompagnaient... — *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. XI, chap. X, p. 185.

1806, d'avoir été du dernier bien avec le roi Louis XV, avouant toutefois qu'« il avait des yeux charmants et un regard séducteur » (1). Son appartement tendu de satin verdâtre s'ouvrait sous la colonnade; Mme de Coislin y restait couchée jusqu'à deux heures de l'après-midi, « dans un grand lit à rideaux de soie verte, assise et



LE PONT TOURNANT VERS 1750 (GRAVURE DU XVIIIe SIÈCLE).

(1) Mme de Coislin, avait à demander la radiation de sa sœur, Mme d'Avaray. Elle obtint une audience du ministre de la police (Fouché, duc d'Otrante). Il n'en donnait guère sans s'informer d'avance à qui il avait affaire et l'on peut croire qu'il mit quelque malice à éprouver la patience de sa solliciteuse, qu'il reçut fort cavalièrement en la saluant à peine. Elle prit un siège voyant qu'on ne lui en offrait pas et fit son exposé, que le ministre eut l'air de ne pas beaucoup écouter. Enfin il lui répondit qu'il voyait beaucoup de difficultés au retour de Mme d'Avaray, que ses opinions étaient bien connues et qu'elle les exprimait beaucoup trop librement, et comme Mme de Coislin insistait, il éleva la voix et répéta plusieurs fois : « Je vous dis que votre sœur est

soutenue par des oreillers. Une espèce de coiffe de nuit laissait passer ses cheveux gris. Des girandoles de diamants montés à l'ancienne façon descendaient sur les épaulettes de son manteau de lit, semé de tabac comme au temps des élégantes de la Fronde... De temps en temps une petite chienne, appelée Lili, mettait le nez hors de ses draps, venait aboyer pendant cinq ou six minutes et rentrait en grognant dans le chenil de sa maîtresse... Ainsi le temps avait arrangé les jeunes amours de Louis XV (1) ».

Après avoir évoqué cette étrange silhouette d'une des plus célèbres habitantes (2), nous contons l'histoire de la place elle-même. En 1763, lorsque l'architecte Gabriel commença son œuvre, il eut tout d'abord à dessécher péniblement un marais coupé de chaussées aboutissant

fort imprudente et qu'elle tient sans cesse des propos contre le gouvernement. — Ma sœur imprudente, répliqua alors Mme de Coislin ; oh ! monsieur, je vois bien que vous ne la connaissez pas. Qui donc a pu vous la peindre ainsi ? Mais elle est poltronne au point que, si elle était à ma place, reçue par vous comme je le suis en ce moment, elle n'oserait seulement pas vous dire que vous êtes un impertinent... »

Elle obtint tout ce qu'elle désirait. — *Derniers souvenirs du comte Joseph d'Estournel*, p. 193.

(1) Chateaubriand. *Mémoires d'outre-tombe.*

(2) Cette bonne dame (Mme de Coislin) était très aimable, mais très difficile à vivre ; son avarice surtout était insupportable... Du reste elle avait assez d'esprit pour rire la première de son avarice ; elle convenait que, ne donnant pas ce qui était nécessaire à ses gens, ils étaient obligés de le prendre. — *Les Cahiers de Mme de Chateaubriand.* (*Le Cahier rouge*, p. 11.)

à des guinguettes ou au « Pont-Tournant » par lequel on accédait au jardin des Tuileries. La place (qui succes-



ÉTUDE D'UN PAVILLON D'APRÈS GABRIEL.
Musée Carnavalet.

sivement devait s'appeler place Louis XV, place de la Révolution, et finalement place de la Concorde) une fois remblayée, tracée, creusée de fossés, garnie de balus-

trades et de pilastres, Gabriel, pour compléter son œuvre géniale, édifia les deux superbes bâtiments qui la ferment, dont la destination était, en quelque sorte, de servir de toile de fond à cet admirable décor. Le Garde-Meuble de la couronne occupait le bâtiment de droite. Le bâtiment de gauche devait abriter les ambassadeurs extraordinaires et les visiteurs étrangers « de la plus haute distinction » ; mais on abandonna bientôt ce projet, et quelques grands seigneurs, les Coislin, les d'Aumont, les Crillon, habitèrent le bâtiment divisé en hôtels. Le Garde-Meuble est devenu le ministère de la Marine ; le cercle de la rue Royale occupe l'hôtel de Coislin où demeura Chateaubriand ; nous dînons sur le toit du vieil hôtel d'Aumont (plus tard hôtel Plessis-Bellières) devenu la propriété de l'Automobile-Club, et les tapissiers des grands magasins du Louvre (qui l'ont acquis de la succession Polignac) mettent au goût du jour et disposent à l'usage des milliardaires américains le superbe hôtel Crillon qui fait l'angle de la rue Boissy-d'Anglas !

L'admirable décoration intérieure — chef-d'œuvre de l'architecte Belanger — n'existe plus, hélas !... les belles statues ornant la salle à manger, les aigles sculptées aux angles du fastueux salon à colonnes, les fines boiseries garnissant ces murs historiques, les tapisseries qui les fleurissaient ont été vendues... nous les avons retrouvées — avec quel serrement de cœur ! — couchées dans la nécropole d'un magasin d'antiquités...

Mais ce sont surtout de tragiques souvenirs qu'évoque



L'EXÉCUTION DU ROI (21 JANVIER 1793).
D'après une sépia appartenant au Musée Carnavalet.

cette place où coula tant de sang, cette place où — par décret du 22 août 1792 — la Commune de Paris avait ordonné que la guillotine resterait en permanence, « à l'exception néanmoins du coutelas que l'exécuteur des hautes œuvres sera autorisé d'enlever après chaque exécution ». Une liste publiée chez le « citoyen Marchand, Galerie-Neuve du Palais-Égalité », donne la nomenclature de 2,790 noms de victimes exécutées place de la Révolution... dont Charlotte Corday, les Girondins, Olympe de Gouges, Louis-Philippe Égalité, Barnave, Hébert (le Père Duchesne), Danton, Camille Desmoulins, Chaumette, Lamoignon de Malesherbes, Lavoisier, la Dubarry, Mme Roland, Madame Élisabeth, la reine Marie-Antoinette, le roi Louis XVI... Les habitués du café Brutus, ouvert sur la place même, et qui ne manquaient jamais une guillotinade sensationnelle, furent servis à souhait. Étrange exception, seul entre tous les suppliciés de la place de la Révolution, le Roi ne fut pas guillotiné entre l'entrée du jardin des Tuileries et le piédestal de la statue — peinte en vert — remplaçant l'effigie équestre de Louis XV, abattue dès 1792. En effet, par suite de l'erreur d'un copiste, probablement ému, la proclamation du Conseil exécutif provisoire porte que « l'exécution de Louis Capet se fera *entre le pied d'estal et les Champs-Élysées* »... Ce fut donc là, où s'ouvre ce soir une tranchée, filant dans la direction des *Chevaux de Marly*, que périt le Roi, le lundi 21 janvier 1793, à dix heures un quart du matin. A cette même place, sous

la Restauration, à chaque anniversaire de la date funèbre, le conventionnel Isnard, régicide repenti, venait, paraît-il, s'agenouiller en plein midi, « mouillant de ses larmes la terre qu'avait rougie le sang du roi-martyr, faisant amende honorable de ce qu'il appelait son crime, et implorant à haute voix le pardon de Dieu et des hommes (1) ».

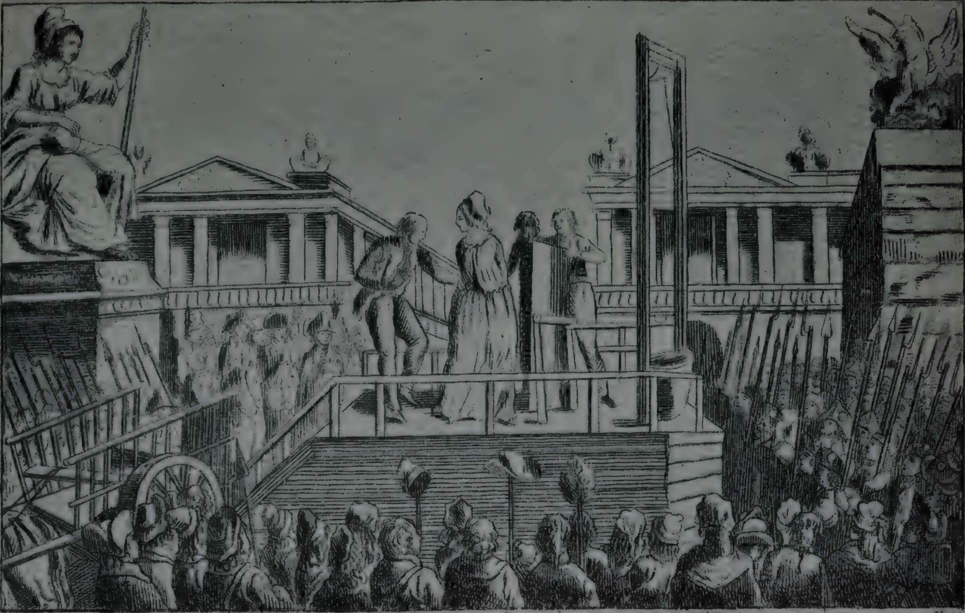
L'un de nous conte alors avoir lu à la Bibliothèque nationale, dans les papiers du « fonds Labédoyère », au dos d'une lettre autographe de Santerre, une note griffonnée par Chateaubriand, assurant que le fameux roulement de tambours qui sur l'échafaud couvrit la voix de Louis XVI fut commandé par un ancien page royal, bâtard de Louis XV et de la danseuse Morphise, modèle du peintre Boucher, — qui se glorifiait plus tard, dans une pétition au Directoire, d' « avoir conduit à l'écha-

(1) Le lundi 21 janvier à midy.

Capet a eu la tête tranchée à 10 heures du matin sur la place Louis XV, à côté le pied d'estail où était ci-devant l'effigie de Louis XV.

Il avait un grand gilet blanc sous la retinguote et un pantalon ; après l'exécution, les bourreaux ont montré sa tête au public innombrable : sa tête n'avait point été dérangée de la frisure et semblait une tête à perruque... Aussitôt l'exécution faite, une danse d'au moins cent personnes, hommes et femmes, a formé un rondeau, a dansé avec joye en chantant la chanson du Marseillais à plein gosier en criant : Voilà la tête du tyran à bas ! De plus on a remarqué que plusieurs personnes, dessous l'échafaut, se frottoient les mains dans le sang répandu. — Lettre d'un fédéré du bataillon marseillais dit du 21 janvier. *Nouvelle Revue rétrospective*, t. XVI, p. 82.

Rév. de Paris · La Veuve Capet à la Guillotine. · N° 212. Pag 96.



En montant à l'Echaffaud, Antoinette marcha par mégarde sur le pied de l'Exécuteur des Jugemens ; elle se retourna vers lui en lui disant, Monsieur, je vous demande Excuse, jene l'ai pas fait exprès.

faud le dernier des tyrans [1] »... La Terreur passée et après que Carrier — le bourreau de Nantes — eut été exécuté, on enleva l'échafaud de la place de la Concorde et on abattit la sanglante statue devant laquelle avaient roulé tant de têtes. « Fendillée et craquelée », elle menaçait ruine; on la remplaça par « un faisceau de 83 lances, une pour chacun des départements de la République ». Cinq ans plus tard, en 1799, une nouvelle statue, œuvre de Lemot, fut édifiée sur la même place : la Liberté, « solidement assise », tenait un globe creux dans la main droite... Quelques jours après l'inauguration, on s'aperçut qu'un couple de colombes habituées des arbres du jardin voisin y avait niché! Cet heureux présage n'empêcha pas la Liberté de disparaître l'an suivant, Bonaparte premier consul la remplaçant par une « colonne nationale », qui ne fut d'ailleurs jamais exécutée, et finalement ce fut l'Obélisque — don de Méhemet-

(1) Oh ! que l'homme est plongé dans une nuit profonde
Comme tout ce qu'il fait, hélas, en s'achevant
Sur lui croule ! Et combien il arrive souvent
Qu'à l'heure où nous rêvons un avenir suprême
Le sort de nous se rit et que sous nos pas même
Dans cette terre où rien ne nous semble creusé
Quelque chose d'horrible est déjà déposé !
Louis Seize, le jour de sa noce royale
Avait déjà le pied sur la place fatale
Où formé lentement au souffle du Très-Haut
Comme un grain dans le sol germait son échafaud.

VICTOR HUGO. *Les Rayons et les Ombres.* (En passant dans la place Louis XV un jour de fête publique).

Ali à Charles X — qui, le 25 octobre 1836, fut érigé au beau milieu de la place. « La monarchie de Juillet ne



LA BARRICADE DE LA RUE SAINT-FLORENTIN.
Commune de Paris, mai 1871. Cliché Collard.

savait qu'y mettre pour ménager toutes les opinions. Cette vieille pierre indifférente à tous les partis symbolisait bien leur concorde »... (1)

(1) Victorien Sardou, Préface aux *Coins de Paris*, de Georges Cain.

Accoudés au balcon de pierre, rêvant longuement à tout ce passé, nous admirons en silence ce splendide paysage nocturne. Onze heures tintent au loin... Soudain dans le ciel couvert une déchirure laissa passer un grand rayon lunaire, bleu comme un jet de lumière électrique, et la statue de Strasbourg, voilée de crêpe, encadrée de drapeaux tricolores, nous apparut...

TABLE DES GRAVURES

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.